

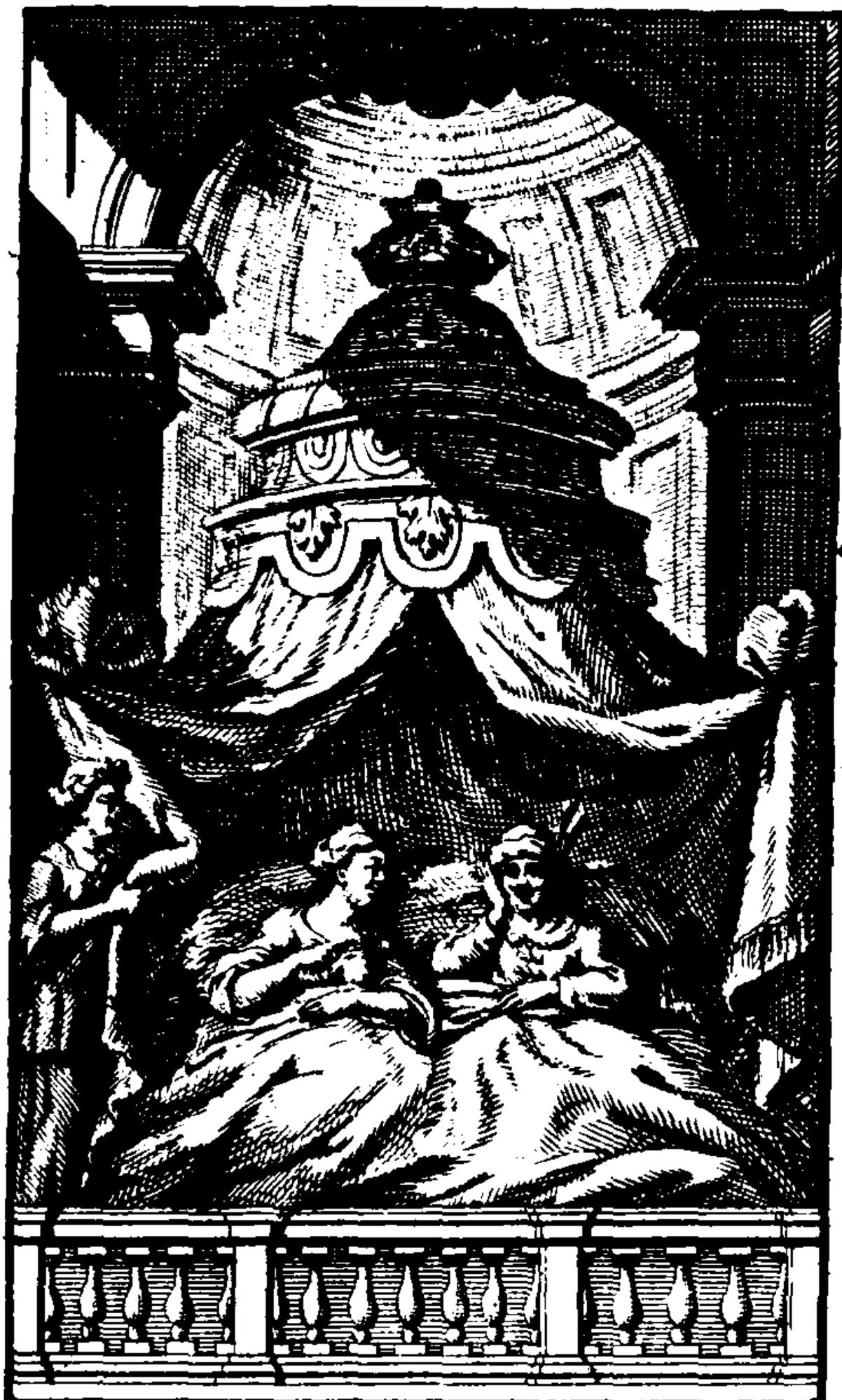


Notes du mont Royal

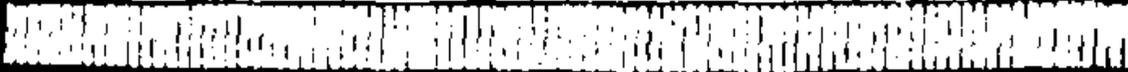
WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LES MILLE ET UNE NUIT.



LES MILLE
ET
UNE NUIT
CONTES ARABES.

*Traduits en François par Mr.
GALLAND, Professeur &
Lecteur Royal en Lan-
gue Arabe & Anti-
quaire du Roi.*

TOME DIXIEME.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.



A LA HAYE,

Chez JEAN MART. HUSSON.

M. DCC. LXI.



T A B L E

du X^{me}. Tome.

| | |
|--|-----|
| <i>Suite de l'Histoire d'Aladdin, ou la Lampe merveilleuse, page 1</i> | |
| <i>Les aventures du Calife Haroun Alraschid,</i> | 229 |
| <i>Histoire de l'Aveugle Baba-Ab- dalla,</i> | 241 |
| <i>Histoire de Sidi Nouman,</i> | 274 |
| <i>Histoire de Cogia Hassan Alhab- bal,</i> | 314 |



LES



LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TOME DIXIEME.

La mère d'Aladdin qui a-
voit vû le Sultan se lever
& se retirer, jugea bi-
en qu'il ne reparoitroit
pas davantage ce jour-là. En
voyant sortir tout le monde, el-
le prit le parti de retourner chez
elle. Aladdin qui la vit rentrer a-
vec le présent destiné au Sultan,
ne fut d'abord que penser du suc-
cès de son voyage. Dans la crain-
te où il étoit qu'elle n'eût quel-

2 *Les mille & une Nuit*,
que chose de sinistre à lui annon-
cer, il n'avoit pas la force d'ou-
vrir la bouche, pour lui deman-
der quelle nouvelle elle lui apor-
toit. La bonne mère qui n'avoit
jamais mis le pié dans le palais du
Sultan, & qui n'avoit pas la moin-
dre connoissance de ce qui s'y
pratiquoit ordinairement, tira
son fils de l'embaras où il étoit,
en lui disant avec une grande na-
iveté: mon fils, j'ai vû le Sultan,
& je suis bien persuadée qu'il m'
a vûe aussi. J'étois placét devant
lui, & personne ne l'empêchoit
de me voir. Mais il étoit si fort
occupé par tous ceux qui lui par-
loient à droit & à gauche, qu'il
me faisoit compassion de voir la
peine & la patience qu'il se don-
noit à les écouter. Cela a duré si
long-tems qu'à la fin je crois qu'
il s'est ennuyé, car il s'est levé
sans qu'on s'y atendît, & s'est re-
tiré assez brusquement, sans vou-
loir

loir entendre quantité d'autres personnes qui étoient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaisir : en effet je commençois à perdre patience, & j'étois extrêmement fatiguée de demeurer debout si long-tems. Mais il n'y a rien de gâté; je ne manquerai pas d'y retourner demain : le Sultan ne fera peut-être pas si occupé alors.

Quelque amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse, & de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir que sa mère avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de soutenir la vûe du Sultan, & d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avoient parlé en sa présence, elle n'hésiteroit pas aussi à s'acquiescer de la commission dont elle étoit chargée, quand le moment favorable

4 *Les mille & une Nuit*,
de lui parler se présenteroit.

Le lendemain d'aussi grand matin que le jour précédent, la mère d'Aladdin alla encore au palais du Sultan avec le présent de pierres ; mais son voyage fut inutile. Elle trouva la porte du Divan fermée, & aprit qu'il n'y avoit de conseil que de deux jours l'un, & ainsi qu'il falloit qu'elle revint le jour suivant. Elle alla porter cette nouvelle à son fils, qui fut obligé de renouveler sa patience. Elle y retourna six autres fois, aux jours marqués, en se plaçant toujours devant le Sultan, mais avec aussi peu de succès que la première, & peut-être qu'elle y seroit retournée cent autres fois aussi inutilement, si le Sultan qui la voyoit toujours vis à vis de lui à chaque séance, n'eût fait attention à elle. Cela est d'autant plus probable, qu'il n'y avoit que ceux qui avoient des re-
qué-

quêtes à présenter qui approchoient du Sultan, chacun à leur tour pour plaider leur cause dans leur rang, & la mère d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour là enfin, après la levée du conseil, quand le Sultan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand Visir : il y a déjà quelque tems que je remarque une certaine femme qui vient régulièrement chaque jour que je tiens mon conseil, & qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge. Elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin, & elle affecte de se mettre toujours devant moi. Savez-vous ce qu'elle demande ?

Le grand Visir, qui n'en savoit pas plus que le Sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court : Sire, répondit-il, votre Majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des

6 *Les mille & une Nuit,*
sujets de rien. Celle-ci aparemment vient porter sa plainte devant votre Majesté sur ce qu'on lui a vendu de la méchante farine, ou sur quelque autre tort d'aussi peu de conséquence. Le Sultan ne se satisfit pas de cette réponse: au premier jour de conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. Le grand Visir ne lui répondit qu'en baissant la main, & en la portant au dessus de sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt de la perdre s'il y manquoit.

La mère d'Aladdin s'étoit déjà fait une si grande habitude de paroître au conseil devant le Sultan, qu'elle comptoit sa peine pour rien, pourvu qu'elle fît connoître à son fils, qu'elle n'oublioit rien de tout ce qui dépendoit d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au palais le jour du
con-

conseil, & elle se plaça à l'entrée du Divan, vis à vis le Sultan, à son ordinaire.

Le grand Visir n'avoit pas encore commencé à rapporter aucune affaire, quand le Sultan aperçut la mère d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avoit été témoin : avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliez, dit-il au grand Visir ; voila la femme dont je vous parlois dernièrement : faites la venir, & commençons par l'entendre, & par expédier l'affaire qui l'amène. Aussitôt le grand Visir montra cette femme au chef des Huissiers qui étoit debout prêt à recevoir ses ordres, & lui commanda d'aller la prendre, & de la faire avancer.

Le chef des Huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin, & au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pied du trône du Sultan,

8 *Les mille & une Nuit*,
où il la laissa pour aller se ranger
à sa place près du grand Visir.

La mère d'Aladdin instruite par
l'exemple de tant d'autres qu'elle
avoit vû aborder le Sultan, se
prosterna le front contre le tapis
qui couvroit les marches du trône,
& elle demeura en cet état
jusqu'à ce que le Sultan lui com-
manda de se relever. Elle se leva,
bonne femme, lui dit alors le Sul-
tan : il y a long-tems que je vous
vois venir à mon Divan, & de-
meurer à l'entrée depuis le com-
mencement jusqu'à la fin : quel-
le affaire vous amène ici ?

La mère d'Aladdin se proster-
na une seconde fois, après avoir
entendu ces paroles, & quand elle
se fut relevée : Monarque au des-
sus des monarques du monde,
dit-elle, avant d'exposer à votre
Majesté le sujet extraordinaire,
& même presque incroyable qui
me fait paroître devant son trône

su-

sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire: elle est si peu commune, que je tremble, & que j'ai honte de la proposer à mon Sultan. Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le Sultan commanda que tout le monde sortit du Divan, & qu'on le laissât seul avec son grand Vifir; & alors il lui dit qu'elle pouvoit parler, & s'expliquer sans crainte.

La mère d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du Sultan, qui venoit de lui épargner la peine qu'elle eût pû souffrir en parlant devant tant de monde; elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation, qu'elle avoit à craindre de la proposition qu'elle devoit lui faire, à laquelle il ne s'atendrait pas: Sire, dit-elle en reprénant la parole, j'osé

70 *Les mille & une Nuit,*
encore supplier votre Majesté, au-
cas qu'Elle trouve la demande
que j'ai à lui faire, ofensante, ou
injurieuse en la moindre chose,
de m'assurer auparavant de son
pardon, & de m'en accorder la gra-
ce. Quoique ce puisse être, re-
prit le Sultan; je vous le pardon-
ne dès à présent, & il ne vous en
arrivera pas le moindre mal : par-
lez hardiment.

Quand la mère d'Aladdin eût
pris toutes ces précautions en
femme, qui redoutoit la colère du
Sultan sur une proposition aussi
délicate que celle qu'elle avoit à
lui faire, elle lui raconta fidèle-
ment dans quelle occasion Aladdin
avoit vu la princesse Badroul-
boudour, l'amour violent que
cette vûe fatale lui avoit inspiré,
la déclaration qu'il lui en avoit
faite, tout ce qu'elle lui avoit re-
présenté pour le détourner d'une
passion non moins injurieuse à

votre Majesté, dit-elle au Sultan, qu'à la princesse votre fille; mais continua-t-elle: mon fils, bien loin d'en profiter, & de reconnoître sa hardiesse, s'étoit obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelque action de désespoir, si je refusois de venir demander la princesse en mariage à votre Majesté, & ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai été contrainte d'avoir cette complaisance pour lui, de quoi je supplie encore une fois votre Majesté de m'accorder le pardon, non-seulement à moi, mais aussi à Aladdin mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance.

Le Sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur & de bonté, sans donner aucune marque de colère ou d'indignation, & même sans prendre la de-

12 *Les mille & une Nuit*,
mande en raillerie. Mais avant
de donner réponse à cette bonne
femme, il lui demanda ce que c'
étoit que ce qu'elle avoit aporté
enveloppé dans un linge. Aussitôt
elle prit le vase de porcelaine,
qu'elle avoit mis au pied du trône
avant de se prosterner; elle le
découvrit, & le présenta au Sul-
tan.

On ne fauroit exprimer la sur-
prise & l'étonnement du Sultan,
lorsqu'il vit rassemblé dans ce va-
se, tant de pierreries, si considé-
rables, si précieuses, si parfaites,
si éclatantes, & d'une grosseur
dont il n'avoit point encore vû
de pareilles. Il resta quelque tems
dans une si grande admiration,
qu'il en fut immobile. Après é-
tre enfin revenu à lui, il reçut le
présent des mains de la mère d'
Aladin, en s'écriant avec un trans-
port de joye: Ah! que cela est
beau! que cela est riche! Après
avoir

avoir admiré & manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre en les prisant chacune, par l'endroit qui les distinguoit, il se tourna du côté de son grand Visir, & en lui montrant le vase : voi, dit-il & conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche & de plus parfait. Le Visir en fut charmé: Eh bien, continua le Sultan, que dis-tu d'un tel présent? n'est-il pas digne de la princesse ma fille; & ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander?

Ces paroles mirent le grand Visir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque tems que le Sultan lui avoit fait entendre que son intention étoit de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avoit. Il craignit, & ce n'étoit pas sans fondement, que le Sultan ébloui par un présent si riche & si extraordinaire, ne chan-

geât de sentiment. Il s'aprocha du Sultan, & en lui parlant à l'oreille: Sire, dit-il, on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse; mais je supplie votre Majesté de m'acorder trois mois avant de se déterminer. J'espère qu'avant ce tems-là, mon fils, sur qui Elle a eu la bonté de me témoigner qu'Elle avoit jetté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que votre Majesté ne connoît pas. Le Sultan quoique bien persuadé qu'il n'étoit pas possible, que son grand Visir pût trouver à son fils, de quoi faire un présent d'une aussi grande conséquence à la princesse sa fille, ne laissa pas néanmoins de l'écouter, & de lui accorder cette grace. Ainsi, en se retournant du côté de la mère d'Aladdin, il lui dit: allez bonne femme, retournez chez vous, & dites à

votre fils que j'agrée la proposition que vous m'avez faite de sa part ; mais que je ne puis marier la princesse ma fille , que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne sera prêt que dans trois mois ; ainsi revenez vers ce tems-là.

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une joye d'autant plus grande, que par rapport à son état, elle avoit d'abord regardé l'accès auprès du Sultan comme impossible, & que d'ailleurs elle avoit obtenu une réponse si favorable, au lieu qu'elle ne s'étoit attendue qu'à un rébut qui l'auroit couvert de confusion. Deux choses firent juger à Aladdin, quand il vit rentrer sa mère, qu'elle lui apportoit une bonne nouvelle : l'une qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; & l'autre, qu'elle avoit le visage gai & ouvert. Hé bien, ma mère, lui dit-il ; dois-je espérer ? ou dois-je mou-

16 *Les mille & une Nuit,*
mourir de désespoir? Quand elle
eut quitte son voile, & qu'elle se
fût assise sur le sofa avec lui : mon
fils, dit-elle, pour ne vous pas te-
nir trop long-tems dans l'incer-
titude, je commencerai par vous
dire, que bien loin de songer à
mourir, vous avez tout sujet d'ê-
tre content. En poursuivant son
discours elle lui raconta de quel-
le manière elle avoit eu audience
avant tout le monde, ce qui étoit
cause qu'elle étoit revenue de si
bonne heure; les précautions qu'
elle avoit prises pour faire au Sul-
tan, sans qu'il s'en ofensât, la pro-
position de mariage de la prin-
cesse Badroulboudour avec lui, &
la réponse toute favorable que le
Sultan lui avoit fait de sa propre
bouche. Elle ajouta, qu'autant
qu'elle en pouvoit juger par les
marques que le Sultan en avoit
donné, le présent sur toutes cho-
ses avoit fait un puissant effet sur
son

son esprit, pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle rapportoit. Je m'y atendois d'autant moins, dit-elle encore; que le grand Visir lui avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fit, & que je craignois qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous.

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en aprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès étoit si important pour son repos. Et quoique dans l'impatience où il étoit de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parurent d'une longueur extrême; il se disposa néanmoins à la patience, fondé sur la parole du Sultan qu'il regardoit comme irrévocable. Pendant qu'il comptoit non seulement les heures, les
jours

18 *Les mille & une Nuit,*

jours & les semaines, mais même jusqu'aux moments en attendant que le terme fût passé; il arriva après que deux mois s'étoient écoulés que sa mère voulant un soir allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter, & en avançant dans la ville, elle vit que tout y étoit en fête. En effet, les boutiques au lieu d'être fermées, étoient ouvertes; on les ornoit de feuillages, on y préparoit des illuminations; chacun s'éforçoit à qui les feroit avec plus de pompe & de magnificence pour mieux marquer son zèle. Tout le monde enfin donnoit des démonstrations de joye & de réjouissance. Par tout les rues étoient embarassées par des officiers en habit de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés, & environnés d'un grand nombre de valets de pied,

ped , qui alloient & venoient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetoit son huile, ce que tout cela signifioit. D'où venez-vous ma bonne dame , lui dit-il ? Ne savez-vous pas que le fils du grand Visir épouse ce soir la princesse Badroulboudour , fille du Sultan. Elle sortira bientôt du bain , & les officiers que vous voyez s'assemblent pour lui faire cortège jusqu'au palais , où se doit faire la cérémonie.

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils, qui ne s'atendoit à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportoit. Mon fils , s'écria-t'elle, tout est perdu pour vous. Vous comptiés sur la belle promesse du Sultan; il n'en fera rien. Aladdin alarmé de ces paroles : ma mère ,

re-

reprit-il, par quel endroit le Sultan ne me tiendrait-il pas sa promesse? comment le savez vous? Ce soir repartit la mère, le fils du grand Visir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. Elle lui raconta de quelle manière elle venoit de l'apprendre, avec tant de circonstances qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle Aladdin demeura immobile comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eut été acablé. Mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer longtems. Dans le moment il se souvint de la Lampe, qui lui avoit été si utile jusqu'alors; & sans aucun emportement en vaines paroles contre le Sultan, contre le grand Visir, ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement: ma mère, le fils du grand Visir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heu-

heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper.

La mère d'Aladdin comprit bien que son fils vouloit faire usage de la Lampe pour empêcher, s'il étoit possible, que le mariage du fils du grand Vifir avec la princesse, ne vint jusqu'à la consommation, & elle ne se trompoit pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la Lampe merveilleuse qu'il y avoit porté en l'ôtant de devant les yeux de sa mère, après que l'aparition du Génie lui eût fait une si grande peur. Il prit, dis-je, la Lampe & il la frota au même endroit que les autres fois. A l'instant le Génie parut devant lui : *Que veux-tu*, dit-il à Aladdin ; *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moi & les autres esclaves de la Lampe.*

pe. Ecoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me nourrir, quand j'en ai eu besoin. Il s'agit présentement d'une affaire de toute autre importance. J'ai fait demander en mariage au Sultan la princesse Badroulboudour, sa fille. Il me l'a promise, & il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce même soir avant le terme échu il la marie au fils du grand Visir: je viens de l'apprendre, & la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que dès que le nouvel époux & la nouvelle épouse seront couchés, tu les enlèves, & que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. *Mon maître*, reprit le Génie, *je vais t'obéir. As-tu autre chose à me commander?* Rien de plus pour le présent, repartit Aladdin, & en même tems le Génie disparut.

Aladdin revint trouver sa mère,

re , il soupa avec elle avec la même tranquillité qu'il avoit coutume. Après le soupé il s'entre tint quelque tems avec elle du mariage de la princesse , comme d'une chose qui ne l'embarassoit plus. Il retourna à sa chambre , & il laissa sa mère en liberté de se coucher. Pour lui il ne se coucha pas ; mais il atendit le retour du Génie , & l'exécution du commandement qu'il lui avoit fait.

Pendant ce tems-là tout avoit été préparé avec bien de la magnificence dans le palais du Sultan pour la célébration des nôces de la princesse , & la soirée se passa en cérémonies & en réjouissances jusques bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé le fils du grand Visir , au signal que lui fit le chef des eunuques de la princesse , s'échapa adroitement , & cet officier l'introduisit dans l'apartement de la princesse son épou-

24 *Les mille & une Nuit*,
pouse, jusqu'à la chambre où le
lit nuptial étoit préparé. Il se
coucha le premier. Peu de tems
après, la Sultane accompagnée de
ses femmes & de celles de la prin-
cesse sa fille, amena la nouvelle
épouse. Elle faisoit de grandes
résistances selon la coûtume des
nouvelles mariées. La Sultane ai-
da à la deshabiller, la mit dans le
lit comme par force, & après l'a-
voir embrassée en lui souhaitant
la bonne nuit, elle se rétira avec
toutes les femmes, & la derniè-
re qui sortit ferma la porte de la
chambre.

A peine la porte de la chambre
fut fermée, que le Génie, comme
esclave fidèle de la Lampe, &
exact à exécuter les ordres de
ceux qui l'avoient à la main, sans
donner le tems à l'époux de faire
la moindre caresse à son épouse,
enlève le lit avec l'époux & l'é-
pouse, au grand étonnement de
l'un

l'un & de l'autre, & en un instant le transporte dans la chambre d'Aladdin, où il le pose.

Aladdin qui atendoit ce moment avec impatience, ne souffrit pas que le fils du grand Visir demeurât couché avec la princesse. Prends ce nouvel époux, dit-il au Génie, enferme-le dans le privé, & reviens demain matin un peu après la pointe du jour. Le Génie enleva aussi-tôt le fils du grand Visir hors du lit en chemise, & le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avoit dit, où il le laissa après avoir jetté sur lui un soufle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux pieds, & qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulboudour, il ne lui tint pas néanmoins un long discours, lorsqu'il se vit seul avec elle. Ne craignez rien adorable princesse,

lui dit-il d'un air tout passionné, vous êtes ici en sûreté, & quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté, & pour vos charmes, il ne me fera jamais sortir des bornes du profond respect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t'il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vûe de vous ofenser; mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât contre la parole donnée par le Sultan votre père en ma faveur.

La princesse qui ne savoit rien de ces particularités, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui pût dire. Elle n'étoit nullement en état de lui répondre. La frayeur & l'étonnement où elle étoit d'une aventure si surprenante & si peu atendue, l'avoient mise dans un tel état, qu'Aladdin n'en pût tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas là, il prit
le

le parti de se deshabiller, & il se coucha à la place du fils du grand Visir, le dos tourné du côté de la princesse, après avoir eu la précaution de mettre un sabre entre la princesse & lui, pour marquer qu'il mériterait d'en être puni, s'il atentoit à son honneur.

Aladdin content d'avoir ainsi privé son rival du bonheur dont il s'étoit flaté de jouir cette nuit-là, dormit assez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princesse Badroulboudour : de sa vie il ne lui étoit arrivé de passer une nuit aussi fâcheuse & aussi désagréable que celle-là ; & si l'on veut bien faire réflexion au lieu & à l'état où le Génie avoit laissé le fils du grand Visir, on jugera que ce nouvel époux la passa d'une manière beaucoup plus affligeante.

Le lendemain Aladdin n'eût pas besoin de froter la Lampe pour

28 *Les mille & une Nuit*,
apeller le Génie. Il revint à l'heure qu'il lui avoit marqué, & dans le tems qu'il achevoit de s'habiller: *Me voici*, dit-il à Aladdin, *qu'as-tu à me commander?* Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand Visir, où tu l'as mis, vien le remettre dans ce lit, & rapporte-le où tu l'as pris dans le palais du Sultan. Le Génie alla relever le fils du grand Visir de sentinelle, & Aladdin reprenoit son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse, & en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du Sultan d'où il l'avoit apporté. Il faut remarquer qu'en tout ceci le Génie ne fut aperçû ni de la princesse, ni du fils du grand Visir: sa forme hideuse eût été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours d'Aladdin & lui, & ils ne s'aperçurent que de l'ébran-
le-

lement du lit & de leur transport d'un lieu à un autre; & c'étoit bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le Génie ne venoit que de poser le lit nuptial en sa place, quand le Sultan curieux d'apprendre comment la princesse sa fille avoit passé la première nuit de ses nôces, entra dans la chambre pour lui souhaiter le bon jour. Le fils du grand Visir morfondu du froid qu'il avoit souffert toute la nuit, & qui n'avoit pas encore eu le tems de se réchauffer, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il se leva, & passa dans une garderobe, où il s'étoit deshabillé le soir.

Le Sultan aprocha du lit de la princesse, la baïsa entre les deux yeux, selon la coûtume, en lui souhaitant le bon jour, & lui demanda en souriant comment elle se trouvoit de la nuit passée. Mais

en relevant la tête, & en la regardant avec plus d'attention, il fut extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie, & qu'elle ne lui marquoit ni par la rougeur qui eût pû lui monter au visage, ni par aucun autre signe, ce qui eût pû satisfaire sa curiosité. Elle lui jetta seulement un regard des plus tristes, d'une manière qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles; mais, comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisoit par pudeur, & il se retira. Il ne laissa pas néanmoins de soupçonner qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans son silence, ce qui l'obligea d'aller sur le champ à l'appartement de la Sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avoit trouvé la princesse, & de la réception qu'elle lui avoit faite. Si-

re,

re, lui dit la Sultane, cela ne doit pas surprendre Votre Majesté, il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ses nôces, ce ne sera pas la même chose dans deux ou trois jours : alors elle recevra le Sultan son père, comme elle le doit. Je vais la voir, ajoûta-t'elle, & je ferai bien trompée si elle me fait le même acueil.

Quand la Sultane fut habillée, elle se rendit à l'apartement de la princesse, qui n'étoit pas encore levée. Elle s'aprocha de son lit, & elle lui donna le bonjour en l'embrassant. Mais sa surprise fut des plus grandes non-seulement de ce qu'elle ne lui répondoit rien ; mais même de ce qu'en la regardant, elle s'aperçut qu'elle étoit dans un grand abatement, qui lui fit juger qu'il lui étoit arrivé quelque chose, qu'elle ne pénétrait pas. Ma fille, lui dit la

Sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais? Est-ce avec votre mère que vous devez faire toutes ces façons? & doutez vous que je ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance que celle où vous êtes? Je veux bien croire que vous n'avez pas cette pensée, il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque autre chose: avouez le moi franchement, & ne me laissez pas plus long tems dans une inquiétude qui m'acable.

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir. Ah! Madame, ma très honorée mère, s'écria-t'elle, pardonnez moi, si j'ai manqué au respect que je vous dois. J'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit, que je ne suis pas encore bien revenue de
mon

mon étonnement ni de mes fraïeurs, & que j'ai même de la peine à me reconnoître moi-même. Alors, elle lui raconta avec les couleurs les plus vives, de quelle manière un instant après qu'elle & son époux furent couchés, le lit avoit été enlevé & transporté en un moment dans une chambre mal propre & obscure, où elle s'étoit vu seule, & séparée de son époux, sans savoir ce qu'il étoit devenu, - & où elle avoit vû un jeune homme, lequel après lui avoir dit quelques paroles que la fraïeur l'avoit empêchée d'entendre, s'étoit couché avec elle, à la place de son époux, après avoir mis son sabre entre-elle & lui, & que le matin, son époux lui avoit été rendu, & le lit rapporté en sa place en aussi peu de tems. Tout cela ne venoit que d'être fait, ajouta-t'elle, quand le Sultan mon père est entré dans ma

chambre. J'étois si acablée de tristesse que je n'ai pas eu la force de lui répondre une seule parole : ainsi je ne doute pas qu'il ne soit indigné de la manière dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait ; mais j'espère qu'il me pardonnera, quand il saura ma triste aventure & l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment.

La Sultane écouta fort tranquillement tout ce que la princesse voulut bien lui raconter ; mais elle ne voulut pas y ajouter foi : ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au Sultan votre père. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne : l'on vous prendroit pour une folle, si l'on vous entendoit parler de la sorte. Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle de bon sens. Vous pouvez vous en informer à mon époux, il vous di-

dira la même chose. Je m'en informerai, repartit la Sultane; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en ferois pas plus persuadée que je le suis. Levez-vous cependant, & ôtez-vous cette imagination de l'esprit. Il seroit beau de voir que vous troublassiez par une pareille vision, les fêtes ordonnées pour vos nocces, & qui doivent se continuer plusieurs jours dans ce palais & dans tout le royaume? N'entendez-vous pas déjà le fanfare & le concert des trompettes, des tymbales & des tambours? Tout cela vous doit inspirer la joie & le plaisir, & vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. En même tems la Sultane apella les femmes de la princesse, & après qu'elle l'eut fait lever, & qu'elle l'eut vu se mettre à sa toilette, elle alla à l'apartement du Sultan. Elle lui

36 *Les mille & une Nuit*,
dit, que quelque fantaisie avoit
passé véritablement par la tête de
sa fille ; mais que ce n'étoit rien.
Elle fit appeler le fils du Visir
pour savoir de lui quelque chose
de ce que la princesse lui avoit
dit ; mais le fils du Visir qui s'es-
timoit infiniment honoré de l'al-
liance du Sultan, avoit pris le par-
ti de dissimuler. Mon gendre, lui
dit la Sultane, dites-moi, êtes
vous dans le même entêtement
que votre épouse ? Madame, re-
prit le fils du Visir, oserois-je
vous demander à quel sujet vous
me faites cette demande ? Cela
fut dit, repartit la Sultane, je n'en
veux pas savoir davantage, vous
êtes plus sage qu'elle.

Les réjouissances continuèrent
toute la journée dans le palais, &
la Sultane qui n'abandonna pas la
princesse, n'oublia rien pour lui
inspirer de la joye, & pour lui
faire prendre part aux divertisse-
mens

mens qu'on lui donnoit par différentes sortes de spectacles ; mais elle étoit tellement frappée des idées de ce qui lui étoit arrivé la nuit, qu'il étoit aisé de voir qu'elle en étoit toute occupée. Le fils du grand Visir n'étoit pas moins acablé de la mauvaise nuit qu'il avoit passé. Mais son ambition le fit dissimuler, & à le voir, personne ne douta qu'il ne fût un époux très heureux.

Aladdin qui étoit bien informé de tout ce qui se passoit au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent coucher encore ensemble, malgré la fâcheuse aventure qui leur étoit arrivé la nuit d'auparavant. Aladdin n'avoit point envie de les laisser en repos, ainsi dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la Lampe. Aussi-tôt le Génie parut & fit à Aladdin le même compliment que les autres fois, en lui o-

38 *Les mille & une Nuit,*
frant son service. Le fils du grand
Visir, & la princesse Badroul-
boudour, lui dit Aladdin, doivent
coucher encore ensemble cette
nuit. Va, & du moment qu'ils se-
ront couchés, apporte-moi le lit
ici, comme tu fis hier.

Le Génie servit Aladdin avec
autant de fidélité & d'exactitude
que le jour de devant. Le fils du
grand Visir passa la nuit aussi froi-
dement, & aussi désagréablement
qu'il avoit déjà fait, & la princes-
se eut la même mortification d'
avoir Aladdin pour compagnon
de sa couche, le sabre posé entre
elle & lui. Le Génie, suivant les
ordres d'Aladdin, revint le len-
demain, remit l'époux auprès de
son épouse, enleva le lit avec les
nouveaux mariés, & le reporta
dans la chambre du palais où il l'
avoit pris.

Le Sultan après la reception
que la princesse Badroulboudour
lui

lui avoit fait le jour précédent, inquiet de savoir comment elle auroit passé la seconde nuit, & si elle lui feroit une reception pareille à celle qu'elle lui avoit déjà fait, se rendit à sa chambre d'assés bon matin, pour en être éclairci. Le fils du grand Visir, plus honteux & plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, eût à peine entendu venir le Sultan, qu'il se leva avec précipitation, & se jeta dans la garde-robe.

Le Sultan s'avança jusqu'au lit de la princesse, en lui donnant le bon jour, & après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour de devant : Hé bien ma fille, lui dit-il, êtes vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous étiez hier? me direz-vous comment vous avez passé la nuit? La princesse garda le même silence, & le Sultan s'aperçut qu'elle avoit l'esprit

prit beaucoup moins tranquille, & qu'elle étoit plus abatue que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé. Alors irrité du mystère qu'elle lui en faisoit; ma fille, lui dit-il, tout en colère, & le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout à l'heure.

La princesse plus éfrayée du ton & de la menace du Sultan offensé, que de la vue du sabre nud, rompit enfin le silence: mon cher père & mon Sultan, s'écria-t'elle, les larmes aux yeux, je demande pardon à Votre Majesté, si je l'ai offensé; j'espère de sa bonté, & de sa clémence, qu'elle fera succéder la compassion à la colère, quand je lui aurai fait le recit fidèle du triste & pitoyable état où je me suis trouvée toute cette nuit, & toute la nuit passée.

Après

Après ce préambule qui apaisa, & qui attendrit un peu le Sultan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui étoit arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits; mais d'une manière si touchante qu'il en fut vivement pénétré de douleur par l'amour & par la tendresse qu'il avoit pour elle. Elle finit par ces paroles: Si votre Majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné, je suis bien persuadée qu'il rendra à la vérité, le même témoignage que je lui rends.

Le Sultan entra tout de bon dans la peine extrême, qu'une aventure aussi surprenante devoit avoir causé à la princesse. Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas expliquée à moi dès hier sur une affaire aussi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je
ne

ne prens pas moins d'intérêt que vous même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuse; mais plutôt dans la vûe de vous rendre heureuse & contente, & de vous faire jouir de tout le bonheur que vous mérités, & que vous pouviez espérer avec un époux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre pour qu'il ne vous arrive pas davantage des nuits aussi désagréables & aussi peu supportables que celles que vous avez passées.

Dès que le Sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeller son grand Visir : Visir, lui dit-il; avez vous vû votre fils, & ne vous a-t'il rien dit? Comme le grand Visir lui eût répondu qu'il ne l'avoit pas vû, le Sultan
lui

lui fit le recit de tout ce que la princesse Badroulboudour venoit de lui raconter. En achevant, je ne doute pas, ajouta-t'il, que ma fille ne m'ait dit la vérité, je ferai bien-aise néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : allez, & demandez-lui ce qui en est.

Le grand Visir ne diféra pas d'aller joindre son fils. Il lui fit part de ce que le Sultan venoit de lui communiquer, & il lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité, & de lui dire si tout cela étoit vrai. Je ne vous la déguiserai pas, mon père, lui repondit le fils : tout ce que la princesse a dit au Sultan est vrai ; mais elle n'a pû lui dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier. Les voici. Depuis mon mariage j'ai passé deux nuits les plus cruelles qu'on puisse imaginer, & je n'ai pas d'expression pour vous décrire

44 *Les mille & une Nuits,*

crire au juste & avec toutes leurs circonstances les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la fraieur que j'ai eu de me sentir enlever quatre fois dans mon lit, sans voir qui enlevoit le lit, & le transportoit d'un lieu à un autre, & sans pouvoir imaginer comment cela s'est pû faire. Vous jugerez vous même de l'état fâcheux où je me suis trouvé lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits debout & tout nud en chemise dans un espèce de privé étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place où je fus posé, & sans pouvoir faire aucun mouvement, quoi qu'il ne parut devant moi aucun obstacle qui pût vraisemblablement m'en empêcher. Après cela il n'est pas besoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes souffrances. Je ne vous cacherais pas que cela ne m'a point empêché

ché

ché d'avoir pour la princesse mon épouse tous les sentimens d'amour, de respect & de reconnoissance qu'elle mérite; mais je vous avoue de bonne foi qu'avec tout l'honneur & tout l'éclat qui réjaillit sur moi d'avoir épousé la fille de mon souverain, j'aimerois mieux mourir que de vivre plus long-tems dans une si haute alliance, s'il faut essuyer des traitemens aussi désagréables que ceux que j'ai déjà soufferts. Je ne doute point que la princesse ne soit dans les mêmes sentimens que moi, & elle conviendra aisément que notre séparation n'est pas moins nécessaire pour son repos que pour le mien. Ainsi mon père, je vous supplie par la même tendresse qui vous a porté à me procurer un si grand honneur, de faire agréer au Sultan que notre mariage soit déclaré nul.

Quelque grande que fût l'am-
bi-

bition du grand Visir de voir son fils gendre du Sultan, la ferme résolution néanmoins où il le vit de se séparer de la princesse, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui proposer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver si cette traverse ne finiroit point. Il le laissa, & il revint rendre réponse au Sultan, à qui il avoua de bonne foi que la chose n'étoit que trop vraie, après ce qu'il venoit d'apprendre de son fils. Sans attendre même, que le Sultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyoit bien qu'il n'étoit que trop disposé, il le supplia de permettre que son fils se retirât du palais, & qu'il retournât auprès de lui, en prenant pour prétexte qu'il n'étoit pas juste, que la princesse fût exposée un moment davantage à une persécution si terrible pour l'amour de son fils.

Le grand Visir n'eût pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Dès ce moment le Sultan qui avoit déjà résolu la chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans son palais, & dans la ville; & même dans toute l'étendue de son royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers; & en très peu de tems toutes les marques de joie & de réjouissance publique cessèrent dans toute la ville, & dans le royaume.

Ce changement subit & si peu attendu donna occasion à bien des raisonnemens différens. On se demandoit les uns aux autres, d'où pouvoit venir ce contre-tems, & l'on n'en disoit autre chose, sinon qu'on avoit vu le grand Visir sortir du palais, & se retirer chez lui accompagné de son fils, l'un & l'autre avec un air fort triste. Il n'y avoit qu'Aladdin qui

en favoit le secret, & qui se réjouissoit en lui-même de l'heureux succès que l'usage de la lampe lui procuroit. Ainsi, comme il eût appris avec certitude, que son rival avoit abandonné le palais, & que le mariage entre la princesse & lui étoit rompu absolument, il n'eut pas besoin de frotter la Lampe davantage, & d'appeler le Génie pour empêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le Sultan, ni le grand Visir, qui avoient oublié Aladdin & la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre pensée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venoit de causer la dissolution du mariage de la princesse.

Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que le Sultan avoit marqués pour le mariage d'entre la princesse Badroulboudour & lui. Il en avoit compté

té tous les jours avec grand soin, & quand ils furent expirés, il ne manqua pas d'envoyer sa mère au palais dès le lendemain, pour faire souvenir le Sultan de sa parole.

La mère d'Aladdin alla au palais, comme son fils lui avoit dit, & elle se présenta à l'entrée du Divan, au même endroit qu'auparavant. Le Sultan n'eut pas plutôt jetté la vue sur elle, qu'il la reconnut, & se souvint en même tems de la demande qu'elle lui avoit faite, & du tems auquel il l'avoit remis. Le grand Visir lui faisoit alors le rapport d'une affaire: Visir, lui dit le Sultan en l'interrompant, j'aperçois la bonne femme qui nous fit un si beau présent il y a quelque mois: faites la venir, vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. Le grand Visir en jettant les yeux du côté de l'entrée du Divan, aperçut aussi la mère d'A-

50 *Les mille & une Nuit,*
laddin. Aussi-tôt il apella le chef
des huiffiers, & en la lui mon-
trant, il lui donna ordre de la fai-
re avancer.

La mère d'Aladdin s'avança
jusqu'au pied du trône, où elle se
prosterna selon la coûtume. A-
près qu'elle se fût relevée, le Sul-
tan lui demanda ce qu'elle sou-
haitoit: Sire, lui répondit-elle,
je me présente encore devant le
trône de Votre Majesté, pour lui
représenter, au nom d'Aladdin,
mon fils, que les trois mois, après
lesquels elle l'a remis sur la de-
mande que j'ai eu l'honneur de
lui faire, sont expirés, & la supli-
er de vouloir bien s'en souvenir.

Le Sultan en prenant un délai
de trois mois pour répondre à la
demande de cette bonne femme
la première fois qu'il l'avoit vûe,
avoit crû qu'il n'entendrait plus
parler d'un mariage qu'il regar-
doit comme peu convenable à la
prin-

princesse sa fille, à regarder seulement la bassesse & la pauvreté de la mère d'Aladdin, qui paroissoit devant lui dans un habillement fort commun. La sommation cependant qu'elle venoit de lui faire de tenir sa parole, lui parut embarrassante. Il ne jugea pas à propos de lui répondre sur le champ: Il consulta son grand Visir, & il lui marqua la répugnance qu'il avoit à conclure le mariage de la princesse avec un inconnu, dont il suposoit que la fortune devoit être beaucoup au dessous de la plus médiocre.

Le grand Visir n'hésita pas à s'expliquer au Sultan sur ce qu'il en pensoit: Sire, lui dit-il, il me semble qu'il y a un moyen inmanquable pour éluder un mariage si disproportionné, sans qu'Aladdin, quand même il seroit connu de Votre Majesté, puisse s'en plaindre: c'est de mettre la prin-

52 *Les mille & une Nuit,*
cesse à un si haut prix, que ses richesses, telles qu'elles puissent être, ne puissent y fournir. Ce sera le moyen de le faire désister d'une poursuite si hardie, pour ne pas dire si téméraire, à laquelle sans doute il n'a pas bien pensé avant de s'y engager.

Le Sultan aprouva le conseil du grand V'isir. Il se retourna du côté de la mère d'Aladdin, & après quelques momens de réflexion: ma bonne femme, lui dit-il; les Sultans doivent tenir leur parole; je suis prêt de tenir la mienne, & de rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille. Mais, comme je ne puis la marier, que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils, que j'acomplirai ma parole, dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif, pleins à comble des mêmes choses que vous m'avez déjà pré-
sen-

sentées de sa part, portés par un pareil nombre d'esclaves noirs, qui seront conduits par quarante autres esclaves blancs, jeunes, bienfaits & de belle taille, & tous habillés très magnifiquement. Voila les conditions aux quelles je suis prêt de lui donner la princesse ma fille. Allez bonne femme, j'atendrai que vous m'aportiez sa réponse.

La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du Sultan, & elle se retira. Chemin faisant, elle rioit en elle-même, de la folle imagination de son fils : vraiment, disoit-elle, où trouvera-t'il tant de bassins d'or, & une si grande quantité de ces verres colorés pour les remplir? retournera-t'il dans le souterrain dont l'entrée est bouchée, pour en cueillir aux arbres? Et tous ces esclaves tournés comme le Sultan les demande, où les prendra-t'il?

54 *Les mille Et une Nuit,*
le voila bien éloigné de sa prétention : & je croi qu'il ne fera gueres content de mon ambassade. Quand elle fut rentrée chez elle , l'esprit rempli de toutes ces pensées , qui lui faisoient croire qu'Aladdin n'avoit plus rien à espérer : mon fils , lui dit-elle , je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Le Sultan, à la vérité , m'a reçu avec beaucoup de bonté , & je crois qu'il étoit bien intentionné pour vous ; mais le grand Visir , si je ne me trompe , lui a fait changer de sentiment , & vous pourrez le présumer comme moi , sur ce que vous allez entendre. Après avoir représenté à sa Majesté , que les trois mois étoient expirés , & que je le priois de votre part de se souvenir de sa promesse , je remarquai qu'il ne me fît la réponse que je vais vous dire , qu'après avoir parlé bas
quel-

quelque tems avec le grand Visir. La mère d'Aladdin fit un récit très exact à son fils de tout ce que le Sultan lui avoit dit, & des conditions auxquelles il consentiroit au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant, mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse; mais entre nous, continua-t'elle en souriant; je crois qu'il l'attendra longtems.

Pas si long-tems que vous croiriez bien, ma mère, reprit Aladdin; & le Sultan se trompe lui-même, s'il a crû par ses demandes exorbitantes me mettre hors d'état de songer à la princesse Badroulboudour. Je m'atendois à d'autres difficultés insurmontables, où qu'il mettroit mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut. Mais à présent je suis content, & ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serois

56 *Les mille & une Nuit*,
en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner, & laissez-moi faire.

Dès que la mère d'Aladdin fût fortie pour aller au marché Aladdin prit la Lampe, & il la frotta. Dans l'instant le Génie se présenta devant lui, & dans les mêmes termes que nous avons déjà rapporté, il lui demanda ce qu'il avoit à lui commander, en marquant qu'il étoit prêt à le servir. Aladdin lui dit : le Sultan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif & bien pesans, pleins à comble des fruits du jardin, où j'ai pris la Lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi, que ces quarante bassins d'or soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves blancs,

blancs, jeunes, bienfaits, de belle taille, & richement habillés. Va, & amene moi ce présent au plûtôt, afin que je l'envoie au Sultan avant qu'il leve la séance du Divan. Le Génie lui dit que son commandement alloit être exécuté incessamment, & il disparut.

Très-peu de tems après, le Génie se fit revoir accompagné des quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs sur la tête, plein de perles, de diamans, de rubis & d'émeraudes, mieux choisies, pour la beauté & pour la grosseur, que celles qui avoient déjà été présentées au Sultan. Chaque bassin étoit couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves tant blancs que noirs, avec les plats d'or occupoient presque toute la maison, qui étoit assez médiocre, avec u-

58 *Les mille & une Nuit*,
ne petite cour sur le devant, &
un petit jardin sur le derrière. Le
Génie demanda à Aladdins'il é-
toit content, & s'il avoit encore
quelque autre commandement à
lui faire ; Aladdin lui dit qu'il ne
lui demandoit rien davantage, &
il disparut aussi-tôt.

La mère d'Aladdin revint du
marché, & en entrant elle fut
dans une grande surprise de voir
tant de monde & tant de riches-
ses chez elle. Quand elle se fut
déchargée des provisions qu'elle
aportoit, elle voulut ôter le voi-
le qui lui couvroit le visage; mais
Aladdin l'en empêcha : ma mè-
re, dit-il, il n'y a pas de tems à
perdre; avant que le Sultan ache-
ve de tenir le Divan il est impor-
tant que vous retourniez au pa-
lais, & que vous y conduisiez in-
cessamment le présent & la dot
de la princesse Badroulboudour
qu'il m'a demandé, afin qu'il ju-
ge

ge par ma diligence, & par mon exactitude du zèle ardent & sincère que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance.

Sans attendre la réponse de sa mère, Aladdin ouvrit la porte de la rue, & fit défiler successivement tous ces esclaves, en faisant toujours marcher un esclave blanc avant un esclave noir chargé d'un bassin d'or sur la tête, & ainsi jusqu'au dernier : & après que sa mère fut sortie en suivant le dernier esclave noir, il ferma la porte, & demeura tranquillement dans sa chambre, avec l'espérance que le Sultan, après ce présent, tel qu'il l'avoit demandé, voudroit bien le recevoir enfin pour son gendre.

Le premier esclave blanc, qui étoit sorti de la maison d'Aladdin avoit fait arrêter tous les passans qui l'aperçurent, & avant que les

60 *Les mille & une Nuit*,
quatre-vingt esclaves tant blancs
que noirs, eussent achevé de for-
tir, la rue se trouva pleine d'une
grande foule de peuple qui acou-
roit de toute part, pour voir un
spectacle si magnifique & si ex-
traordinaire. L'habillement de
chaque esclave étoit si riche en é-
tofe & en pierreries, que les meil-
leurs connoisseurs ne crurent pas
se tromper, en faisant monter cha-
que habit à plus d'un million. La
grande propreté, l'ajustement
bien entendu de chaque habille-
ment, la bonne grace, le bel air,
la taille uniforme & avantageuse
de chaque esclave; leur marche
grave à une égale distance les uns
des autres, avec l'éclat des pier-
reries d'une grosseur excessive,
enchassées autour de leurs cein-
tures d'or massif dans une belle
symmétrie, & les enseignes aussi
de pierreries, attachées à leurs
bonnets, qui étoient d'un gour
tout

tout particulier, mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande, qu'ils ne pouvoient se lasser de les regarder & de les suivre des yeux aussi loin qu'il leur étoit possible ; mais les rues étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de rester dans la place où il se trouvoit.

Comme il falloit passer par plusieurs rues pour arriver au palais, cela fit qu'une bonne partie de la ville, gens de toute sorte d'états & de condition, furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingt esclaves arriva à la porte de la première cour du palais, & les portiers qui s'étoient mis en haie dès qu'ils s'étoient aperçû que cette fille merveilleuse aprochoit, le prirent pour un roi, tant il étoit richement & magnifiquement habillé. Ils s'avancèrent pour lui

baïser le bas de la robe ; mais l'ésclave instruit par le Génie les arrêta, & il leur dit gravement : Nous ne sommes que des ésclaves, notre maître paroîtra quand il en fera tems.

Le premier ésclave suivi de tous les autres, s'avança jusqu'à la seconde cour qui étoit très spatieuse, & où la maison du Sultan étoit rangée pendant la séance du Divan. Les officiers à la tête de chaque troupe étoient d'une grande magnificence, mais elle fut éfacée à la présence des quatre-vingt ésclaves porteurs du présent d'Aladdin, & qui en faisoient eux-mêmes partie. Rien ne parut si beau, ni si éclatant dans toute la maison du Sultan, & tout le brillant des seigneurs de sa cour qui l'enviroïnoient n'étoit rien en comparaison de ce qui se presentoit alors à la vue.

Comme le Sultan avoit été averti

verti de la marche & de l'arrivée de ces esclaves , il avoit donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi , dès qu'ils se présentèrent , ils trouvèrent l'entrée du Divan libre , & ils y entrèrent dans un bel ordre , une partie à droite , & l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés & qu'ils eurent formé un grand demi cercle devant le trône du Sultan , les esclaves noirs posèrent chacun le bassin qu'ils portoient sur le tapis de pied , & se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis. Les esclaves blancs firent la même chose en même tems ; après quoi ils se relevèrent tous , & les noirs en le faisant , découvrirent adroitement les bassins qui étoient devant eux , & tous demeurèrent debout les mains croisées sur la poitrine avec une grande modestie.

La mère d'Aladdin, qui cepen-
dant

dant s'étoit avancée jusqu'au pied du trône, dit au Sultan après s'être prosternée : Sire, Aladdin mon fils n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre Majesté, ne soit beaucoup au dessous de ce que mérite la princesse Badroulboudour. Il espère néanmoins, que votre Majesté l'aura pour agréable, & qu'elle voudra bien le faire agréer aussi à la princesse, avec d'autant plus de confiance qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il lui a plû de lui imposer.

Le Sultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mère d'Aladdin. Le premier coup d'œil jetté sur les quarante bassins d'or, pleins à comble des joyaux les plus brillans, les plus éclatans & les plus précieux que l'on eût jamais vû au monde, & les quatre-vingt esclaves, qui paroïssent autant de rois, tant par leur

leur bonne mine , que par la richesse, & la magnificence surprenante de leur habillement l'avoit frappé d'une manière qu'il ne pouvoit revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mère d'Aladdin , ils' adressa au grand Visir, qui ne pouvoit comprendre lui-même, d'où une si grande profusion de richesses pouvoit être venue : Eh bien, Visir, dit-il publiquement , que pensez vous de celui ; quel qu'il puisse être, & que ni moi, ni vous ne connoissons pas, qui m'envoie un présent si riche & si extraordinaire ? le croyez vous indigne d'épouser la princesse Badroulboudour ma fille ?

Quelque jalousie , & quelque douleur qu'eût le grand Visir de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du Sultan préférablement à son fils, il n'osa néanmoins dissimuler son sentiment. Il étoit
trop

trop visible que le présent d'Aladdin étoit plus que suffisant pour mériter qu'il fût reçu dans une si haute alliance. Il répondit donc au Sultan, en entrant dans son sentiment : Sire, bien loin d'avoir la pensée, que celui qui fait à votre Majesté un présent si digne d'elle, soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire ; j'oserois dire qu'il mériteroit davantage, si je n'étois persuadé qu'il n'y a pas de trésor au monde assez riche, pour être mis dans la balance avec la princesse fille de votre Majesté. Les seigneurs de la cour, qui étoient de la séance du conseil, témoignèrent par leurs applaudissemens, que leurs avis n'étoient pas différens de celui du grand Vifir.

Le Sultan ne diféra plus ; il ne pensa pas même à s'informer si Aladdin avoit les autres qualités convenables à celui qui pouvoit

af-

aspirer à devenir son gendre. La seule vue de tant de richesses immenses, & la diligence avec laquelle Aladdin venoit de satisfaire à sa demande, sans avoir formé la moindre difficulté sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il lui avoit imposées, lui persuadèrent aisément qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli, & tel qu'il le désiroit. Ainsi, pour renvoyer la mère d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvoit désirer, il lui dit: bonne femme, allez dire à votre fils, que je l'atens, pour le recevoir à bras ouverts, & pour l'embrasser; & que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la princesse ma fille, plus il me fera de plaisir.

Dès que la mère d'Aladdin fut retirée avec la joie dont une femme de sa condition peut être

68 *Les mille & une Nuit*,
capable en voyant son fils parve-
nu à une si haute élévation con-
tre son atente, le Sultan mit fin à
l'audience de ce jour, & en se le-
vant de son trône, il ordonna que
les eunuques atachés au service
de la princesse, vinssent enlever
les bassins pour les porter à l'apar-
tement de leur maîtresse, où il se
rendit pour les examiner avec el-
le à loisir, & cet ordre fut exécu-
té sur le champ, par les soins du
chef des eunuques.

Les quatre - vingt esclaves
blancs & noirs, ne furent pas ou-
bliés: on les fit entrer dans l'inté-
rieur du palais, & quelque tems
après le Sultan, qui venoit de
parler de leur magnificence à la
princesse Badroulboudour, com-
manda qu'on les fît venir devant
son appartement, afin qu'elle les
considerât au travers des jalou-
sies, & qu'elle connût que bien
loin d'avoir rien exagéré dans le
ré-

récit qu'il venoit de lui faire, il lui en avoit dit beaucoup moins que ce qui en étoit.

La mère d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui marquoit par avance la bonne nouvelle qu'elle apportoit à son fils : mon fils, lui dit-elle, vous avez tout sujet d'être content : vous êtes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente, & vous savez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-tems en suspens, le Sultan avec l'aplaudissement de toute sa cour, à déclaré que vous êtes digne de posséder la princesse Badroulboudour. Il vous attend pour vous embrasser, & pour conclure vôtre mariage. C'est à vous de songer aux préparatifs pour cette entre-vûe, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre personne. Mais après ce que j'ai vu des
mer-

merveilles que vous savez faire, je suis persuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le Sultan vous attend avec impatience; ainsi ne perdez pas de tems à vous rendre auprès de lui.

Aladdin charmé de cette nouvelle & tout plein de l'objet qui l'avoit enchanté, dit peu de paroles à sa mère, & se retira dans sa chambre. Là après avoir pris la Lampe, qui lui avoit été si officieuse jusqu'alors en tous ses besoins & en tout ce qu'il avoit souhaité, il ne l'eût pas plutôt frottée, que le Génie continua de marquer son obéissance en paroissant d'abord sans se faire attendre: Génie lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout à l'heure, & quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement plus riche, & plus magnifique, que jamais

mo-

monarque ait porté. Il eut à peine achevé de parler, que le Génie en le rendant invisible comme lui, l'enleva, & le transporta dans un bain tout du plus fin marbre de différentes couleurs, les plus belles & les plus variées. Sans voir qui le servoit, il fut deshabillé dans un salon spacieux & d'une grande propreté. Du salon on le fit entrer dans le bain qui étoit d'une chaleur modérée, & là il fut froté & lavé avec plusieurs fortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrés de chaleur selon les différentes pièces du bain, il en sortit, mais tout autre que quand il y étoit entré. Son teint se trouva frais, blanc, vermeil, & son corps beaucoup plus léger & plus dispos. Il rentra dans le salon & il n'y trouva plus l'habit qu'il y avoit laissé. Le Génie avoit eu soin de mettre en sa place celui qu'il lui avoit

avoit demandé. Aladdin fut surpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avoit substitué. Il s'habilla avec l'aide du Génie, en admirant chaque pièce à mesure qu'il la prenoit, tant elles étoient toutes au delà de ce qu'il auroit pû imaginer. Quand il eût achevé, le Génie le raporta chez lui dans la même chambre où il l'avoit pris. Alors il lui demanda s'il avoit autre chose à lui commander. Oui, répondit Aladdin; j'atens de toi, que tu m'amènes au plûtôt un cheval qui surpasse en beauté & en bonté le cheval le plus estimé qui soit dans l'écurie du Sultan, dont la housse, la selle, la bride, & tout le harnois, vaille plus d'un million. Je demande aussi que tu me fasses venir en même tems vingt esclaves habillés aussi richement & aussi lestement que ceux qui ont apporté le présent, pour marcher à mes

cô-

côtés & à ma suite en troupe, & vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mère six femmes esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins que les femmes esclaves de la princesse Badroulboudour, & chargées chacune d'un habit complet, aussi magnifique, & aussi pompeux que pour la Sultane. J'ai besoin aussi de dix mille pièces d'or en dix bourses. Voilà, ajouta-t'il, ce que j'avois à te commander; va, & fais diligence.

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ces ordres au Génie, le Génie disparut, & bien-tôt après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante esclaves, dont dix portoient chacun une bourse de mille pièces d'or, & avec six femmes esclaves, qui portoient chacune sur la tête un habit différent pour la mère d'Aladdin, envelo-

pé dans une toile d'argent, & le Génie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses Aladdin n'en prit que quatre, qu'il donna à sa mère, en lui disant, que c'étoit pour s'en servir dans ses besoins. Il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les portoient, avec ordre de les jeter au peuple par poignées, en passant par les rues, dans la marche qu'ils devoient faire pour se rendre au palais du Sultan. Il ordonna aussi qu'ils marcheroient devant lui avec les autres, trois à droite & trois à gauche. Il présenta enfin à sa mère les six femmes esclaves, en lui disant qu'elles étoient à elle, qu'elle pouvoit s'en servir comme leur maîtresse, & que les habits qu'elles avoient apporté, étoient pour son usage.

Quand Aladdin eut disposé toutes ses affaires, il dit au Génie en le congédiant, qu'il l'appelleroit
quand

quand il auroit besoin de son service, & le Génie disparut aussitôt. Alors Aladdin ne songea plus qu'à répondre au plûtôt au désir que le Sultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au palais un des quarante esclaves ; je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étoient tous également, avec ordre de s'adresser au chef des huissiers, & de lui demander quand il pourroit avoir l'honneur d'aller se jeter aux pieds du Sultan. L'esclave ne fut pas long-tems à s'acquiter de son message, il apporta pour réponse que le Sultan l'atendoit avec impatience.

Aladdin ne diféra pas de monter à cheval, & de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de bonne grace, que le cavalier le plus expérimenté ne

l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa furent remplies presque en un moment, d'une foule innombrable de peuple qui faisoit retentir l'air d'aclamations, de cris d'admiration, & de bénédictions, chaque fois particulièrement que les six esclaves qui avoient les bourses, faisoient voler des poignées des pièces d'or en l'air à droite & à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venoient pas de la part de ceux qui se pouffoient, & qui se baïffoient pour ramasser ces pièces; mais de ceux, qui d'un rang au dessus du menu peuple, ne pouvoient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritoit. Non-seulement ceux qui se souvenoient de l'avoir vû jouer dans les rues dans un âge déjà avancé comme un vagabond, ne le reconnoissoient plus; ceux même qui
l'a-

l'avoient vû il n'y avoit pas long-tems, avoient de la peine à le remettre, tant ses traits étoient changés. Cela venoit de ce que la Lampe avoit cette propriété de procurer par degrés à ceux qui la possédoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenoient par le bon usage qu'ils en faisoient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin, qu'à la pompe qui l'accompagnoit, que la plûpart avoient déjà remarqué le même jour dans la marche des esclaves qui avoient porté ou acompagné le présent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connoisseurs, qui furent en distinguer la beauté, sans se laisser éblouir ni par la richesse, ni par le brillant des diamans & des autres pierres dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le Sultan lui donnoit la princesse

Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune ni à son élévation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au palais, où tout étoit disposé pour l'y recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour se conformer à l'usage observé par le grand Visir, par les généraux d'armées, & par les gouverneurs de provinces du premier rang; mais le chef des huissiers qui l'y atendoit par ordre du Sultan, l'en empêcha, & l'accompagna jusques près de la salle du conseil, ou de l'audience, où il l'aïda à descendre de cheval, quoi qu'Aladdin s'y oposât fortement, & ne le voulût pas souffrir; mais il n'en fut pas le maître. Cependant les huissiers faisoient une double haye à l'entrée de la salle. Leur chef mit Aladdin à sa droi-

te, & après l'avoir fait passer au milieu, il le conduisit jusqu'au trône du Sultan.

Dès que le Sultan eut aperçû Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement, & plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais été lui-même, que surpris contre son atente, de sa bonne mine, de sa belle taille, & d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de bassesse dans lequel sa mère avoit paru devant lui. Son étonnement & sa surprise néanmoins ne l'empêchèrent pas de se lever, & de descendre deux ou trois marches de son trône assez promptement pour empêcher Aladdin de se jeter à ses pieds, & pour l'embrasser avec une démonstration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore se jeter aux pieds du Sultan; mais le Sultan le retint par la main, & l'obligea de mon-

80 *Les mille & une Nuit*,
ter, & de s'asseoir entre le Visir
& lui.

Alors Aladdin prit la parole :
Sire, dit-il, je reçois les honneurs
que votre Majesté me fait, parce
qu'elle a la bonté, & qu'il lui plaît
de me les faire ; mais elle me per-
mettra de lui dire que je n'ai point
oublié que je suis né son esclave,
que je connois la grandeur de sa
puissance, & que je n'ignore pas
combien ma naissance me met au
dessous de la splendeur & de l'é-
clat du rang suprême où elle est
élevée. S'il y a quelque endroit,
continua-t'il, par où je puisse a-
voir mérité un accueil si favora-
ble, j'avoue que je ne le dois qu'à
la hardiesse, qu'un pur hazard m'a
fait naître, d'élever mes yeux,
mes pensées & mes desirs, jusqu'à
la divine princesse qui fait l'objet
de mes souhaits. Je demande par-
don à votre Majesté de ma témé-
rité ; mais je ne puis dissimuler
que

que je mourerois de douleur, si je perdois l'espérance d'en voir l'accomplissement.

Mon fils, répondit le Sultan en l'embrassant une seconde fois, vous me feriez tort de douter un seul moment de la sincérité de ma parole. Votre vie m'est trop chère désormais pour ne vous la pas conserver en vous présentant le remède qui est en ma disposition. Je préfère le plaisir de vous voir & de vous entendre, à tous mes trésors joints avec les vôtres.

En achevant ces paroles, le Sultan fit un signal, & aussi-tôt on entendit l'air retentir du son des trompettes, des haut-bois, & des tymbales, & en même tems le Sultan conduisit Aladdin dans un magnifique salon, où l'on servit un superbe festin. Le Sultan mangea seul avec Aladdin. Le grand Vifir & les seigneurs de la cour, chacun selon leur dignité & se-

lon leur rang, les environné-
rent pendant le repas. Le Sultan,
qui avoit toujours les yeux sur
Aladdin, tant il prenoit plaisir à
le voir, fit tomber le discours sur
plusieurs sujets différents. Dans
la conversation qu'ils eurent en-
semble pendant le repas, & sur
quelque matière qu'il le mit, il
parla avec tant de connoissance
& de sagesse, qu'il acheva de con-
firmer le Sultan dans la bonne o-
pinion qu'il avoit conçu d'abord
de lui.

Le repas achevé, le Sultan fit
appeler le premier juge de sa ca-
pitale, & lui commanda de dresser
& de mettre au net sur le champ,
le contract de mariage de la prin-
cesse Badroulboudour sa fille &
d'Aladdin. Pendant ce tems-là,
le Sultan s'entretint avec Alad-
din de plusieurs choses indifféren-
tes en présence du grand Vifir,
& des seigneurs de sa cour, qui ad-

admirèrent la solidité de son esprit, & la grande facilité qu'il avoit de parler & de s'énoncer, & les pensées fines & délicates dont il assaisonna son discours.

Quand le juge eût achevé le contract dans toutes les formes requises, le Sultan demanda à Aladdin, s'il vouloit rester dans le palais pour terminer les cérémonies de son mariage le même jour. Sire, répondit Aladdin, quelque impatience que j'aye de jouir pleinement des bontés de votre Majesté, je la supplie de vouloir bien permettre que je les diffère, jusqu'à ce que j'aie fait bâtir un palais pour y recevoir la princesse selon son mérite, & sa dignité. Je la prie pour cet effet de m'accorder une place convenable devant le sien, afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la

84 *Les mille & une Nuit*,
diligence possible. Mon fils, lui
dit le Sultan, prenez tout le ter-
rain que vous jugerez à propos.
Le vuide est trop grand devant
mon palais, & j'avois déjà songé
moi-même à le remplir. Mais,
souvenez vous que je ne puis af-
sez tôt vous voir uni avec ma fil-
le, pour mettre le comble à ma
joye. En achevant ces paroles, il
embrassa encore Aladdin, qui prit
congé du Sultan avec la même
politesse que s'il eût été élevé, &
qu'il eût toujours vécu à la cour.

Aladdin remonta à cheval, &
retourna chez lui dans le même
ordre qu'il étoit venu au travers
de la même foule, & aux acclama-
tions du peuple qui lui souhaitoit
toute sorte de bonheur & de prof-
périté. Dès qu'il fût rentré & qu'
il eût mis pied à terre, il se retira
dans sa chambre en particulier ;
il prit la Lampe, & apella le Gé-
nie comme il étoit acoutumé. Le
Gé-

Génie ne se fit pas attendre, il parut, & il lui offrit ses services. Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout sujet de me louer de ton exactitude à exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi jusqu'à présent, par la puissance de cette Lampe, ta maîtresse. Il s'agit aujourd'hui, que pour l'amour d'elle tu fasses paroître, s'il est possible, plus de zèle, & plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en aussi peu de tems que tu le pourras, tu me fasses bâtir vis à vis du palais du Sultan, à une juste distance, un palais digne d'y recevoir la princesse Badroulboudour mon épouse. Je te laisse le choix des matériaux, c'est-à-dire, du porphyre, du jaspe, de l'agate, du lapis, & du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, & du reste de l'édifice. Mais j'entens qu'au plus haut de ce palais tu fasses élever

un grand salon en dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autre matière que d'or & d'argent massif, posés alternativement; avec douze croisées, six à chaque face, & que les jalousies de chaque croisée, à la réserve d'une seule que je veux qu'on laisse imparfaite, soient enrichies avec art & symétrie, de diamans, de rubis & d'émeraudes; de manière que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux aussi que ce palais soit accompagné d'une avant-cour, d'une cour & d'un jardin; mais sur toute chose, qu'il y ait dans un endroit que tu me diras, un trésor bien rempli d'or & d'argent monnoyé. Je veux aussi qu'il y ait dans ce palais des cuisines, des offices, des magasins, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons & proportionnés à la magnificence du palais,

lais; des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers & leurs palfreniers, sans oublier un équipage de chasse. Il faut qu'il y ait aussi des officiers de cuisine & d'office, & des femmes esclaves, nécessaires pour le service de la princesse. Tu dois comprendre quelle est mon intention: va, & revien quand cela sera fait.

Le soleil venoit de se coucher; quand Aladdin acheva de charger le Génie de la construction du palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain matin à la petite pointe du jour, Aladdin à qui son amour pour la princesse ne permettoit pas de dormir tranquillement, étoit à peine levé, que le Génie se présenta à lui: Seigneur, dit-il, votre palais est achevé; venez voir si vous en êtes content. Aladdin n'eût pas plutôt témoigné qu'il le vouloit bien, que le

Gé-

Génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au dessus de son atente, qu'il ne pouvoit assez l'admirer. Le Génie le conduisit en tous les endroits & par tout il ne trouva que richesses, que propreté, & que magnificence, avec des officiers & des esclaves, tous habillés selon leur rang, & selon les services auxquels ils étoient destinés. Il ne manqua pas comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte lui fut ouverte par le trésorier, & Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenoient, élevés jusqu'à la voute, & disposés dans un arrangement qui faisoit plaisir à voir. En sortant le Génie l'affura de la fidélité du trésorier. Il le mena ensuite aux écuries, & là il lui fit remarquer les plus beaux chevaux, qu'il y eût au monde, &

& les palfreniers dans un grand mouvement occupés à les panser. Il le fit passer ensuite par des magasins remplis de provisions nécessaires, tant pour les ornemens des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le palais d'appartement en appartement & de pièce en pièce depuis le haut jusqu'au bas, & particulièrement le salon à vingt-quatre croisées, & qu'il y eût trouvé des richesses & de la magnificence avec toutes sortes de commodités au delà de ce qu'il s'en étoit promis, il dit au Génie: Génie, on ne peut être plus content que je le suis, & j'aurois tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étois pas avisé. C'est d'étendre depuis la porte du palais du Sultan, jusqu'à la porte de l'appartement destiné
pour

pour la princesse dans ce palais, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche dessus en venant du palais du Sultan. Je reviens dans un moment, dit le Génie; & peu de tems après qu'il fût disparu, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit souhaité, exécuté sans savoir comment cela s'étoit fait. Le Génie reparut, & reporta Aladdin chez lui dans le tems qu'on ouvroit la porte du palais du Sultan.

Les portiers du palais qui venoient d'ouvrir la porte, & qui avoient toujours eu la vue libre du côté où étoit alors celui d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée & de voir un tapis de velours qui venoit de ce côté-là jusqu'à la porte de celui du Sultan. Ils ne distinguèrent pas bien d'abord ce que c'étoit. Mais leur surprise augmenta, quand ils eurent aperçu distinctement le
su-

superbe palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille si surprenante fut repandue dans tout le palais en très peu de tems. Le grand Visir qui étoit arrivé presque à l'ouverture de la porte du palais, n'avoit pas été moins surpris de cette nouveauté que les autres. Il en fit part au Sultan le premier. Mais il voulut lui faire passer la chose pour un enchantement. Visir, reprit le Sultan, pourquoi voulez-vous que ce soit un enchantement ? Vous savez aussi bien que moi, que c'est le palais qu'Aladdin a fait bâtir par la permission que je lui en ai donné en votre présence, pour loger la princesse ma fille. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vû, pouvons nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce palais en si peu de tems ? Il a voulu nous surprendre, & nous faire voir qu'avec de l'argent comp-

tant

tant on peut faire de ces miracles d'un jour à un autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalousie. L'heure d'entrer au conseil l'empêcha de continuer ce discours plus long-tems.

Quand Aladdin eût été reporté chez lui, & qu'il eût congédié le Génie, il trouva que sa mère étoit levée, & qu'elle commençoit à se parer d'un des habits qu'il lui avoit fait apporter. A peu près vers le tems que le Sultan venoit de sortir du conseil, Aladdin disposa sa mère à aller au palais avec les mêmes femmes esclaves qui lui étoient venues par le ministère du Génie. Il la pria si elle voyoit le Sultan, de lui marquer qu'elle venoit pour avoir l'honneur d'accompagner la princesse vers le soir quand elle seroit en état de passer à son palais. Elle par-

partit; mais quoiqu'elle & ses femmes esclaves, qui la suivirent fussent habillées en Sultane; la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir passer, qu'elles étoient voilées, & qu'un surtout convenable couvroit la richesse, & la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui est d'Aladdin, il monta à cheval, & après être sorti de sa maison paternelle pour n'y plus revenir, sans avoir oublié la Lampe merveilleuse dont le secours lui avoit été si avantageux pour parvenir au comble de son bonheur, il se rendit publiquement à son palais avec la même pompe qu'il étoit allé se présenter au Sultan le jour de devant.

Dès que les portiers du palais du Sultan eurent aperçu la mère d'Aladdin qui venoit, ils en avertirent le Sultan. Aussitôt l'ordre fut donné aux troupes qui étoient

toient postées en différents endroits des terrasses du palais, de faire sonner trompettes, tymbales, tambours, fifres & haut-bois; & en un moment l'air retentit de fanfares & de concerts, qui annoncèrent la joye à toute la ville. Les marchands commencèrent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de coussins, & de feuillages, & à préparer des illuminations pour la nuit. Les artisans quitèrent leur travail, & le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva entre le palais du Sultan, & celui d'Aladdin. Ce dernier attirad'abord leur admiration, passant à cause qu'ils étoient accoutumés à voir celui du Sultan, que parce que celui du Sultan ne pouvoit entrer en comparaison avec celui d'Aladdin. Mais le sujet de leur plus grand étonnement, fut de ne pouvoir comprendre par quel-

quelle merveille inouïe ils voyoient un palais si magnifique dans un lieu, où le jour d'auparavant il n'y avoit ni matériaux, ni fondemens préparés.

La mère d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur, & introduite dans l'apartement de la princesse Badroulboudour par le chef des eunuques. Aussitôt que la princesse l'aperçut elle alla l'embrasser, & lui fit prendre place sur son sofa; & pendant que ses femmes achevoient de l'habiller & de la parer des joyaux les plus précieux, dont Aladdin lui avoit fait présent, elles la fit régaler d'une collation magnifique. Le Sultan qui venoit pour être auprès de la princesse sa fille, le plus de tems qu'il pourroit, avant qu'elle se separât d'avec lui pour passer au palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs. La mère d'Aladdin avoit parlé plusieurs

eurs

96 *Les mille & une Nuit,*
eurs fois au Sultan en public ;
mais il ne l'avoit point encore
vue sans voile comme elle étoit
alors. Quoi qu'elle fût dans un
âge un peu avancé, on y obser-
voit encore des traits qui faiso-
ient assez connoître qu'elle avoit
été du nombre des belles dans sa
jeunesse. Le Sultan qui l'avoit
toujours vue habillée fort sim-
plement, pour ne pas dire pau-
vrement, étoit dans l'admiration
de la voir aussi richement & aussi
magnifiquement vêtue que la
princesse sa fille. Cela lui fit fai-
re cette réflexion, qu'Aladdin
étoit également prudent, sage,
& entendu en toutes choses.

Quand la nuit fut venue, la
princesse prit congé du Sultan
son père. Leurs adieux furent
tendres & mêlés de larmes ; ils s'
embrassèrent plusieurs fois sans
se rien dire, & enfin la princesse
sortit de son appartement, & se mit
en

en marche avec la mère d'Aladdin à la gauche, & suivie de cent femmes esclaves, habillées d'une magnificence surprenante. Les troupes dont les joueurs d'instrumens n'avoient cessé de se faire entendre depuis l'arrivée de la mère d'Aladdin, s'étoient réunies & commençoient cette marche. Elles étoient suivies par cent Chiaoux, & par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cent jeunes pages du Sultan, en deux bandes qui marchoient sur les côtés, chacun avec un flambeau à la main, faisoient une lumière, qui jointe aux illuminations, tant du palais du Sultan que de celui d'Aladdin, supléoit merveilleusement au défaut du jour.

Dans cet ordre, la princesse marcha sur le tapis étendu depuis le palais du Sultan, jusqu'au palais d'Aladdin, & à mesure qu'elle

le avançoit, les instrumens qui étoient à la tête de la marche, en s'approchant & en se mêlant avec ceux qui se faisoient entendre du haut des terrasses du palais d'Aladdin, formèrent un concert, qui tout extraordinaire & confus qu'il paroissoit, ne laissoit pas d'augmenter la joye, non-seulement dans la place, remplie d'une grande foule de peuple, mais même dans les deux palais, dans toute la ville, & bien loin au dehors.

La princesse arriva enfin au nouveau palais, & Aladdin courut avec toute la joye imaginable à l'entrée de l'apartement qui lui étoit destiné pour la recevoir. La mère d'Aladdin avoit eu soin de faire distinguer son fils à la princesse au milieu des officiers qui l'environnoient, & la princesse en l'apercevant le trouva si bien fait, qu'elle en fut charmée; adorable princesse, lui dit Aladdin en l'a-

bör-

bordant & en la saluant très respectueusement: si j'avois le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eu d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse, fille de mon Sultan, j'ose vous dire que ce seroit à vos beaux yeux & à vos charmes, que vous devriez vous en prendre, & non pas a moi. Prince que je suis en droit de traiter ainsi à présent, lui répondit la princesse; j'obéis à la volonté du Sultan mon père, & il me suffit de vous avoir vû pour vous dire que je lui obéis sans répugnance.

Aladdin charmé d'une réponse si agréable & si satisfaisante pour lui, ne laissa pas plus long-tems la princesse debout après le chemin qu'elle venoit de faire, à quoi elle n'étoit point acoustumée: il lui prit la main qu'il baïsa avec une grande démonstration de joye, & il la conduisit dans un grand

100 *Les mille & une Nuit*,
salon, éclairé d'une infinité de
bougies, où par les soins du Gé-
nie, la table se trouva servie d'un
superbe festin. Les plats étoient
d'or massif, & remplis des viandes
les plus délicieuses. Les vases,
les bassins, & les gobelets, dont le
bufet étoit très bien garni, éto-
ient aussi d'or & d'un travail ex-
quis. Les autres ornemens, & tous
les embellissemens du salon re-
pondoient parfaitement à cette
grande richesse. La princesse en-
chantée de voir tant de richesses
rassemblées dans un même lieu,
dit à Aladdin, prince je croiois
que rien au monde n'étoit plus
beau que le palais du Sultan mon
père; mais à voir ce seul salon, je
m'aperçois que je m'étois trom-
pée. Princesse, répondit Aladdin
en la faisant mettre à table à la
place qui lui étoit destinée; je re-
çois un tel compliment comme
je le dois; mais je fais ce que je
dois

dois croire.

La princesse Badroulboudour, Aladdin, & sa mère, se mirent à table, & aussitôt un chœur d'instrumens les plus harmonieux touchés & accompagnés de très belles voix de femmes, toutes d'une grande beauté, commença un concert qui dura sans interruption jusqu'à la fin du repas. La princesse en fut si charmée, qu'elle dit qu'elle n'avoit rien entendu de pareil dans le palais du Sultan son père. Mais elle ne savoit pas que ces musiciennes étoient des fées, choisies par le Génie, esclave de la Lampe.

Quand le souper fut achevé, & que l'on eut desservi en diligence, une troupe de danseurs & de danseuses succedèrent aux musiciennes. Ils dansèrent plusieurs sortes de danses figurées selon la coutume du pais, & ils finirent par un danseur, & une danseuse

qui dansèrent seuls avec une légèreté surprenante, & firent paroître chacun à leur tour, toute la bonne grace & l'adresse dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand, selon la coutume de la Chine de ce tems-là, Aladdin se leva, & présenta la main à la princesse Badroulboudour, pour danser ensemble, & terminer ainsi les cérémonies de leurs noces. Ils dansèrent d'un si bon air qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En achevant Aladdin ne quitta pas la main de la princesse, & ils passèrent ensemble dans l'appartement, où le lit nuptial étoit préparé. Les femmes de la princesse servirent à la deshabiller, & la mirent au lit; les officiers d'Aladdin en firent autant, & chacun se retira. Ainsi furent terminées les cérémonies, & les réjouissances des noces d'Aladdin & de la princesse

esse Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses valets de chambre se présentèrent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des nœces, mais aussi riche & aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinés pour la personne. Il le monta & se rendit au palais du Sultan, au milieu d'une grosse troupe d'esclaves, qui marchaient devant lui, à ses côtés & à sa suite. Le Sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois, il l'embrassa, & après l'avoir fait asseoir près de lui sur son trône, il commanda qu'on servit le déjeuner. Sire, lui dit Aladdin, je supplie votre Majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur. Je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand Visir, & les seigneurs

104 *Les mille & une Nuit*,
gneurs de sa cour. Le Sultan lui
acorda cette grâce avec plaisir.
Il se leva à l'heure même, & com-
me le chemin n'étoit pas long,
il voulut y aller à pied. Ainsi il
fortit avec Aladdin à sa droite, le
grand Visir à sa gauche, & les
seigneurs à sa suite, précédé par
les chiaoux, & par les principaux
officiers de sa maison.

Plus le Sultan approchoit du pa-
lais d'Aladdin, plus il étoit frappé
de sa beauté. Ce fut toute autre
chose quand il y fut entré : Ses
exclamations ne cessoient pas à
chaque pièce qu'il voyoit. Mais
quand il fût arrivé au salon à
vingt-quatre croisées, où Alad-
din l'avoit invité à monter, qu'il
en eût vû les ornemens, & sur-
tout qu'il eût jetté les yeux sur
les jalousies, enrichies de dia-
mans, de rubis, & d'émeraudes,
toutes pierres parfaites dans leur
grosseur proportionnée, & qu'A-
lad-

Aladdin lui eût fait remarquer que la richesse étoit pareille au dehors, il en fut tellement surpris, qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque tems en cet état : Visir, dit-il à ce ministre qui étoit près de lui, est-il possible qu'il y ait en mon royaume, & si près de mon palais, un palais si superbe, & que je l'aye ignoré jusqu'à présent ? Votre Majesté, reprit le grand Visir, peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour son gendre, la permission de bâtir un palais vis à vis du sien; le même jour au coucher du soleil il n'y avoit pas encore de palais en cette place, & hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier, que le palais étoit fait & achevé. Je m'en souviens, repartit le Sultan; mais jamais je ne me serois imaginé que ce palais fût une des merveilles

de monde. Où en trouve-t-on dans l'univers, bacs d'alfifes d'or et d'argent massif, au lieu d'alfifes de pierre ou de marbre? dont les croisées ayent des jaloufies, jonchées de diamans, de rubis, & d'émeraudes? jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable.

Le Sultan voulut voir, & admirer la beauté des vingt-quatre joyousies. En les comptant il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, & il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième étoit demeurée imparfaite. Visir, dit-il, car le grand Visir se faisoit un devoir de ne pas l'abandonner, je suis surpris qu'un salon de cette magnificence soit demeuré imparfait par cet endroit. Sire, répondit le grand Visir, Aladdin apparemment a été pressé, & le vous qui a manqué pour rendre que-
croi-

croisée semblable aux autres ;
 mais on peut croire qu'il a les pi-
 erres nécessaires, et qu'au pre-
 mier jour il y fera travailler.

Aladdin qui avoit quitté le Sul-
 tan pour donner quelques ordres,
 vint le rejoindre en ces estre fai-
 tes : Mon fils, lui dit le Sultan,
 voilà le colon le plus digne d'être
 admiré de tous ceux qui sont au
 monde. Une seule chose me sus-
 prend : c'est de voir que cette ja-
 lousie soit demeurée imparfaite.
 Est-ce par oubli, ajouta-t'il, par
 négligence, ou parce que les
 ouvriers n'ont pas eu le temps de
 mettre la dernière main à un si
 beau morceau d'architecture ? Si-
 ce, répondit Aladdin, ce n'est par
 aucune de ces raisons, que la ja-
 lousie se restée dans l'état que
 j'vois : Majesté la sçait. La chose
 a été faite à dessein, et n'est par
 mon ordre que les ouvriers n'y
 ont pas touché : je n'allois que

Le Grand Maître de sa Majesté eût la gloire de faire achever ce salon, & le palais en même tems. Je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puisse me souvenir de la faveur & de la grace que j'aurai reçue d'elle. Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le Sultan, je vous en fais bon gré; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. En effet, il ordonna qu'on fit venir les joyailliers les mieux fournis de pierres précieuses & les orfèvres les plus habiles de sa capitale.

Le Sultan cependant descendit du salon, & Aladdin le conduisit dans celui où il avoit regalé la princesse Badroulboudour, le jour des noces. La princesse arriva un moment après, & reçut le Sultan son père d'un air qui lui fit connoître avec plaisir, combien elle étoit contente de son mariage. Deux tables se trouvoient

rent fournies des mets les plus délicieux, & servies toutes en vaisselles d'or. Le Sultan se mit à la première, & mangea avec la princesse sa fille, Aladdin, & le grand Visir. Tous les seigneurs de la cour furent régalez à la seconde, qui étoit fort longue. Le Sultan trouva les mets de bon gout, & il avoua que jamais il n'avoit rien mangé de plus excellent. Il dit la même chose du vin qui étoit en effet très délicieux. Ce qu'il admira davantage furent quatre grands bufets garnis & chargés à profusion de flacons, de bassins, & de coupes d'or massif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé aussi des chœurs de musique qui étoient disposés dans le salon, pendant que le fuffare des trompettes, accompagné de tymbales & de tambours retentissoit au dehors à une distance proportionnée, pour en

110 *Les mille Et une Nuit,*
voir tout l'agrément.

Dans le tems que le Sultan y-
noit de sortir de table, on l'aver-
tit que les joyailliers & les orfè-
vres qui avoient été appellés par
son ordre, étoient arrivés. Il re-
monta au salon à vingt-quatre
croisées, & quand il y fût, il mon-
tra aux joyailliers, & aux orfè-
vres qui l'avoient suivi, la croisée
qui étoit imparfaite. Je vous ai
fait venir, leur dit-il, afin que vous
m'accommodiez cette croisée, &
que vous la mettiez dans la mê-
me perfection que sont les autres :
examinez-les, & ne perdez pas
de temps à me rendre celle-ci tou-
te semblable.

Le joyailliers & les orfèvres
examinèrent les vingt-trois au-
tres jaloufies avec une grande at-
tention, & après qu'ils eurent
conféré ensemble, & qu'ils eu-
rent convenus de ce qu'ils pou-
voient contribuer chacun de son

côté, il revinrent se présenter devant le Sultan, & le jouaillier ordinaire du palais prit la parole & lui dit : Sire, nous sommes prêts d'employer nos soins & notre industrie pour obéir à votre Majesté, mais tous sçant que nous sommes de notre profession, nous n'avons pas de pierres aussi précieuses, ni en assez grand nombre pour soutenir à un si grand travail. J'en ai, dit le Sultan, & au delà de ce qu'il en faudra: Venez à mon palais, je vous mettrai à même, & vous choisirez.

Quand le Sultan fut de retour à son palais, il fit apporter toutes ses pierres, & les jouailliers en prirent une très grande quantité, particulièrement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employèrent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, & en un

mois

mais ils n'avoient pas achevé la moitié de l'ouvrage. Ils employèrent toutes celles du Sultan, avec ce que le grand Visir lui prêta des siennes, & tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut d'achever tout au plus la moitié de la croisée.

Aladdin qui connut que le Sultan s'éforçoit inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, & que jamais il n'en viendrait à bout, fit venir les orfèvres, & leur dit non-seulement de cesser leur travail; mais même de défaire tout ce qu'ils avoient fait, & de reporter au Sultan toutes ses pierreries, avec celles qu'il avoit emprunté du grand Visir.

L'ouvrage auquel les jouailliers & les orfèvres avoient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu d'heures. Ils se retirèrent & laissèrent Aladdin seul dans le salon. Il tira la Lampe qu'
il

il avoit sur lui, & il la frota. Aussitôt le Génie se présenta. Génie, lui dit Aladdin, je t'avois ordonné de laisser une des vingt quatre jaloufies de ce falon imparfaite, & tu avois exécuté mon ordre: présentement je t'ai fait venir pour te dire que je souhaite que tu la rende pareille aux autres. Le Génie disparut, & Aladdin descendit du falon. Peu de moments après, comme il y fut remonté, il trouva la jaloufie dans l'état qu'il avoit souhaité, & pareille aux autres.

Les jouailliers & les orfèvres cependant arrivèrent au palais, & furent introduits & présentés au Sultan dans son appartement. Le premier jouaillier en lui présentant les pierreries qu'ils lui rapportoient, dit au Sultan au nom de tous: Sire, votre Majesté fait combien il y a de tems que nous travaillons de toute notre industrie

224 *Les mille & une Nuits,*
crie à finir l'ouyrage dont elle
nous a chargé, Il étoit déjà fort
avancé, lorsqu'Aladdin nous a
obligé non seulement de cesser,
mais même de défaire tout ce que
nous avions fait, & de lui repor-
ter ses pierres, & celles du
grand Visir. Le Sultan leur de-
manda si Aladdin ne leur en avoit
pas dit la raison, & comme ils lui
eurent marqué qu'il ne leur en sa-
voit rien témoigné, il donna or-
dre sur le champ qu'on lui amen-
ât un cheval. On le lui amène,
il le monte, & part sans autre sui-
te que de ses gens qui l'accompa-
gnèrent à pied. Il arrive au palais
d'Aladdin, & met pied à terre au
bas de l'escalier qui conduisoit
au salon à vingt quatre croisées.
Il y monte sans faire avertir Alad-
din, mais Aladins'y trouva fort
à propos, & n'eut que le tems de
recevoir le Sultan à la porte.
Le Sultan, sans donner à Alad-
din

din le tems de se plaindre obligamment de ce que sa Majesté ne l'avoit pas fait avertir, & qu'elle l'avoit mis dans la nécessité de manquer à son devoir, lui dit, mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raison vous avez de vouloir laisser imparfait, un salon aussi magnifique & aussi singulier que celui de votre palais ?

Aladdin dissimula la véritable raison, qui étoit que le Sultan n'étoit pas assez riche en pierres pour faire une dépense si grande. Mais afin de lui faire connoître, combien le palais, tel qu'il étoit, surpassoit non-seulement le sien, mais même tout autre palais qui fût au monde, puisqu'il n'avoit pu le parachever dans la moindre de ses parties, il lui répondit: Si-ro, il est vrai, que votre Majesté a vû le salon imparfait ; mais je la supplie de voir présentement si quel-

116 *Les mille & une Nuit*,
quelque chose y manque.

Le Sultan alla droit à la fenê-
tre, dont il avoit vû la jaloufie
imparfaite, & quand il eut remar-
qué qu'elle étoit semblable aux
autres, il crut s'être trompé. Il
examina non-seulement les deux
croisées qui étoient aux deux cô-
tés; il les regarda même toutes,
l'une après l'autre, & quand il fut
convaincu que la jaloufie, à la-
quelle il avoit fait employer tant
de tems, & qui avoit couté tant
de journées aux ouvriers, venoit
d'être achevée dans le peu de
tems qui lui étoit connu, il em-
brassa Aladdin, & le baïsa au front
entre les deux yeux : mon fils, lui
dit-il, rempli d'étonnement; quel
homme êtes vous, qui faites des
choses si surprenantes & presque
en un clin d'œil? vous n'avez pas
votre semblable au monde, &
plus je vous connois, plus je vous
trouve admirable.

A-

Aladdin reçut les louanges du Sultan avec beaucoup de modestie, & il lui répondit en ces termes : Sire, c'est une grande gloire pour moi, de mériter la bienveillance & l'approbation de votre Majesté : ce que je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une & l'autre de plus en plus.

Le Sultan retourna à son palais de la manière qu'il y étoit venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant il trouva le grand Visir qui l'attendoit. Le Sultan encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre, que la chose ne fût comme le Sultan la racontoit ; mais qui confirmèrent le Visir dans la croyance où il étoit déjà, que le palais d'Aladdin étoit l'effet d'un enchan-

tement, dont il s'étoit ouvert au Sultan presque dans le moment que ce palais venoit de paroître. Il voulut lui repeter la même chose; Visir, lui dit le Sultan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit la même chose; mais je voi bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils.

Le grand Visir vit bien que le Sultan étoit prévenu. Il ne voulut pas entrer en contestation avec lui, & il le laissa dans son opinion. Tous les jours réglément le Sultan dès qu'il étoit levé, ne manquoit pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvroit tout le palais d'Aladdin; il y alloit même plusieurs fois pendant la journée, pour le contempler & l'admirer.

Aladdin cependant, ne demeurait pas renfermé dans son palais. Il avoit soin de se faire voir par la
ville

ville plus d'une fois chaque semaine, soit qu'il allât faire sa prière tantôt dans une Mosquée, tantôt dans une autre, ou que de tems en tems il allât rendre visite au grand Visir, qui avoit d'aller lui faire sa cour, à certains jours réglés, ou qu'il fit l'honneur aux principaux seigneurs, qu'il régaloit souvent dans son palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortoit il faisoit jeter par deux de ses esclaves qui marcholent en troupe autour de son cheval, des pièces d'or à poignées dans les rues, & dans les places par où il passoit, & où le peuple se rendoit toujours en grande foule. D'ailleurs pas un pauvre ne se présentoit à la porte de son palais, qui ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisoit par ses ordres.

Comme Aladdin avoit partagé son tems, de manière qu'il n'y
avoit

120 *Les mille & une Nuits*,
avoit pas de semaine qu'il n'allât
à la chasse, au moins une fois,
tantôt aux environs de la ville,
tantôt plus loin, il exerçoit la
même libéralité par les chemins,
& dans les villages par où il pas-
soit. Cette inclination généreu-
se lui fit donner par tout le peu-
ple mille bénédictions. Enfin sans
donner aucun ombrage au Sultan
à qui il faisoit fort régulièrement
sa cour, on peut dire qu'Aladdin
s'étoit attiré par ses manières afa-
bles & libérales toute l'affection
du peuple, & que généralement
parlant il étoit plus aimé que le
Sultan même. Il joignit à toutes
ces belles qualités une valeur &
un zèle pour le bien de l'état,
qu'on ne sauroit assez louer. Il en
donna même des marques à l'o-
casion d'une révolte vers les con-
fins du royaume. Il n'eut pas plu-
tôt appris que le Sultan levoit une
armée pour la dissiper, qu'il le su-
plia

plia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Si-tôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés, & il conduisit cette expédition avec tant de diligence que le Sultan aprit plutôt la défaite des révoltés que l'arrivée d'Aladdin à l'armée. Cette action qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point son cœur. Il revint victorieux, mais aussi doux & aussi affable qu'il avoit toujours été.

- Il y avoit déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernoit comme nous venons de le dire, quand le magicien, qui lui avoit donné sans y penser, le moyen de s'élever à une si haute fortune, se souvint de lui en Afrique où il étoit retourné. Quoique jusqu'alors il se fût persuadé qu'Aladdin étoit mort misérablement dans le sou-

122 *Les mille & une Nuits,*
terrain, où il l'avoit laissé; il lui
vint néanmoins en pensée de sa-
voir précisément quelle avoit é-
té sa fin. Comme il étoit grand
Géomancien, il tira d'une armoi-
re un carré en forme de boîte
couverte, dont il se servoit pour
faire ses observations de Géo-
mance. Il s'assit sur son sofa, met
le carré devant lui, le découvre,
& après avoir préparé & égalé
le sable, avec intention de savoir
si Aladdin étoit mort dans le sou-
terrain, il jette les points, il en ti-
re les figures, & il en forme l'ho-
roscopé. En examinant l'horos-
copes pour en porter jugement,
au lieu de trouver qu'Aladdin fût
mort dans le souterrain, il décou-
vre qu'il en étoit sorti, & qu'il
vivoit sur la terre dans une gran-
de splendeur, puissamment riche,
mari d'une princesse, honoré &
respecté.

Le magicien Afriquain n'eut
pas

pas plutôt appris par les règles de son art diabolique qu'Aladdin étoit dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au visage. De rage, il dit en lui-même : ce misérable fils de tailleur a découvert le secret & la vertu de la Lampe : j'avois crû sa mort certaine, & le voila, qu'il jouit du fruit de mes travaux & de mes veilles ! J'empêcherai qu'il n'en jouisse long-tems, ou je perirai. Il ne fut pas long-tems à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe qu'il avoit dans son écurie, & se mit en chemin. De ville en ville, & de province en province, sans s'arrêter qu'autant qu'il en étoit besoin pour ne pas trop fatiguer son cheval, il arrive à la Chine & bientôt dans la capitale du Sultan dont Aladdin avoit épousé la fille. Il mit pied à terre dans un Khan, ou hô-

124 *Les mille & une Nuit,*
tellerie publique, où il prit une
chambre à louage. Il y demeura
le reste du jour, & la nuit suivan-
te pour se remettre de la fatigue
de son voyage.

Le lendemain avant toute cho-
se, le magicien Afriquain voulut
savoir ce que l'on disoit d'Alad-
din. En se promenant par la vil-
le, il entra dans le lieu le plus fa-
meux & le plus fréquenté pour
les personnes de grande distinc-
tion, où l'on s'assembloit pour boi-
re d'une certaine boisson chau-
de, qui lui étoit connue dès son
premier voyage. Il n'y eût pas
plutôt pris place, qu'on lui versa
de cette boisson dans une tasse, &
qu'on la lui présenta. En la pre-
nant, comme il prêtoit l'oreille
à droite & à gauche, il entendit
qu'on s'entretenoit du palais d'
Aladdin. Quand il eut achevé il
s'aprocha d'un de ceux qui s'en
entretenoient, & en prenant son
tems,

tems , il lui demanda en particulier , ce que c'étoit que ce palais dont on parloit si avantageusement. D'où venez vous ? lui dit celui à qui il s'étoit adressé ; il faut que vous soyez bien nouveau venu , si vous n'avez pas encore entendu parler du palais du prince Aladdin ? On n'apelloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit épousé la princesse Badroulboudour : je ne vous dis pas , continua cet homme , que c'est une des merveilles du monde , mais que c'est la merveille unique qu'il y ait au monde : jamais on n'y a rien vû de si grand , de si riche , de si magnifique. Il faut que vous veniez de bien loin , puisque vous n'en avez pas encore entendu parler. En éfet , on en doit parler par toute la terre , depuis qu'il est bâti. Voyez-le & vous jugerez si je vous en aurai parlé contre la vérité. Pardonnez à mon ignorance

ce, reprit le magicien Afriquain, je ne suis arrivé qu'hier, & je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en étoit pas encore venue jusques là, quand je suis parti. Et comme par rapport à l'affaire pressante qui m'amène, je n'ai eu autre vûe dans mon voyage que d'arriver au plutôt sans m'arrêter, & sans faire aucune connoissance, je n'en fais rien que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir: l'impatience que j'en ai, est même si grande, que je suis prêt de satisfaire ma curiosité dès à présent, si vous vouliez bien me faire la grace de m'en enseigner le chemin.

Celui à qui le magicien Afriquain s'étoit adressé se fit un plaisir de lui enseigner le chemin pour aller au palais d'Aladdin, le magicien Afriquain se leva &

par-

partit dans le moment. Quand il y fut arrivé, & qu'il eût examiné le palais de près, & de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la Lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple tailleur, il savoit bien qu'il n'appartenoit de faire de semblables merveilles qu'à des Génies esclaves de la Lampe, dont l'acquisition lui avoit échappé. Piqué au vif du bonheur & de la grandeur d'Aladdin, dont il ne faisoit presque pas de différence d'avec celle du Sultan, il retourna au Khan, où il avoit pris logement.

Il s'agissoit de savoir où étoit la lampe, si Aladdin la portoit avec lui, ou en quel lieu il la conservoit, & c'est ce qu'il falloit que le magicien découvrit par une opération de Géomance. Dès qu'il fut arrivé où il logeoit, il prit son quarré & son sable qu'il

portoit en tous ses voyages. L'opération achevée, il connût que la lampe étoit dans le palais d'Aladdin, & il eut une joye si grande de cette découverte, qu'à peine il se sentit lui-même. Je l'aurai cette Lampe, dit-il, & je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever, & de le faire descendre jusqu'à la basseffe d'où il a pris un si haut vol.

Le malheur pour Aladdin, voulut qu'alors il étoit allé à une partie de chasse pour huit jours, & qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit parti. Voici de quelle manière le magicien Afriquain en fût informé. Quand il eut fait l'opération qui venoit de lui donner tant de joie, il alla voir le concierge du Khan sous prétexte de s'entretenir avec lui; le sujet en étoit naturel & il n'eut pas besoin de l'amener de fort loin. Il lui dit qu'il venoit de voir le pa-
lais

lais d'Aladdin, & après lui avoit exagéré tout ce qu'il y avoit remarqué de plus surprenant, & tout ce qui l'avoit frappé davantage & qui frapoit généralement tout le monde : ma curiosité, ajouta-t'il, va plus loin, & je ne ferai pas satisfait que je n'aie vû le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le concierge ; il n'y a presque pas de jour qu'il n'en donne occasion, quand il est en ville ; mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse qui en doit durer huit.

Le magicien Afriquain n'en voulut pas savoir davantage : il prit congé du concierge, & en se retirant il dit en lui-même, voila le tems d'agir, je ne dois pas le laisser échaper. Il alla à la boutique d'un faiseur & vendeur de lampes ; maître, dit-il, j'ai besoin

F s

d'a-

d'une douzaine de lampes de cuivre, pouvez-vous me la fournir ? Le vendeur lui dit qu'il en manquoit quelques-unes ; mais s'il vouloit se donner patience jusqu'au lendemain, qu'il la lui fourniroit complete à l'heure qu'il voudroit. Le magicien le voulut bien. Il lui recommanda qu'elles fussent propres & bien polies, & après lui avoir promis qu'il le payeroit bien, il se retira dans son Khan.

Le lendemain la douzaine de lampes fut livrée au magicien Africain qui les paya au prix qui lui fut demandé, sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'étoit pourvû exprès, & avec ce panier au bras, il alla vers le palais d'Aladdin ; quand il s'en fut approché il se mit à crier : *qui veut changer de vieilles lampes pour des nouvelles* : à mesure qu'il avança, & d'aussi loin que les petites

cna

enfans qui jouoient dans la place l'entendirent, ils acoururent, & s'assemblèrent autour de lui, avec de grandes huées, & le regardèrent comme un fou. Les passans rioient même de sa bêtise à ce qu'ils s'imaginoient. Il faut, disoient-ils, qu'il ait perdu l'esprit pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles.

Le magicien Afriquain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout ce qu'on pouvoit dire de lui, & pour débiter sa marchandise, il continua de crier : *qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves.* Il repeta si souvent la même chose en allant & venant dans la place, devant le palais & à l'entour, que la princesse Badroulboudour qui étoit alors dans le salon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme. Mais comme elle ne pouvoit di-

132 *Les mille & une Nuit*,
stinguer ce qu'il crioit, à cause
des huées des enfans qui le sui-
voient, & dont le nombre aug-
mentoît de moment en moment,
elle envoya une de ses femmes
ésclaves qui l'apérochoit de plus
près, pour voir ce que c'étoit que
ce bruit.

La femme ésclave ne fut pas
long-tems à remonter, elle ren-
tra dans le salon avec de grands
éclats de rire. Elle rioit de si bon-
ne grace, que la princesse ne put
s'empêcher d'en rire elle-même
en la regardant: Hé bien folle, lui
dit-elle, veux-tu me dire pour-
quoi tu ris? Princesse, répondit
la femme ésclave en riant tou-
jours; qui pourroit s'empêcher
de rire en voyant un fou avec un
panier au bras, plein de belles
lampes toutes neuves, qui ne de-
mande pas à les vendre; mais à les
changer contre des vieilles? Ce
sont les enfans dont il est si fort

environné qu'à peine il peut avancer, qui font tout le bruit qu'on entend en se moquant de lui.

Sur ce récit, une autre femme esclave en prenant la parole : dit, à propos de vieilles lampes, je ne fai si la princesse a pris garde, qu'en voila une sur la corniche. Celui à qui elle appartient ne fera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou, de donner une lampe neuve en échange d'une vieille, sans rien demander de retour.

La lampe dont la femme esclave parloit, étoit la Lampe merveilleuse, dont Aladdin s'étoit servi pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé, & il l'avoit mis lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre, & il

134 *Les mille & une Nuit,*
avoit pris la même précaution
toutes les autres fois qu'il y étoit
allé. Mais ni les femmes esclaves,
ni les eunuques, ni la prin-
cesse même, n'y avoient pas fait
attention une seule fois jusqu'a-
lors pendant son absence. Hors
du tems de la chasse il la portoit
toujours sur lui. On dira que la
précaution d'Aladdin étoit bon-
ne ; mais au moins qu'il auroit dû
enfermer la lampe. Cela est vrai ;
mais on a fait de semblables fau-
tes en tout tems, on en fait enco-
re aujourd'hui, & l'on ne cessera
d'en faire.

La princesse Badroulboudour
qui ignoroit que la Lampe fût
aussi précieuse qu'elle l'étoit, &
qu'Aladdin sans parler d'elle-mê-
me, eût un intérêt aussi grand qu'
il l'avoit qu'on n'y touchât pas
& qu'elle fut conservée, entra
dans la plaisanterie, & elle com-
manda à un eunuque de la pren-
dre

dre & d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit & descendit du salon ; il ne fut pas plutôt sorti de la porte du palais , qu'il aperçut le magicien Afriquain. Il l'appela , & quand il fut venu à lui , il lui dit , en lui montrant la vieille Lampe , donne moi une neuve pour celle-ci.

Le magicien Afriquain ne douta pas que ce ne fut la Lampe qu'il cherchoit. Il ne pouvoit pas y en avoir d'autres dans le palais d'Aladdin , où toute la vaisselle n'étoit que d'or ou d'argent. Il la prit promptement de la main de l'eunuque , & après l'avoir fourrée bien avant dans son sein , il lui présenta son panier , & il lui dit de choisir celle qu'il lui plairoit. L'eunuque choisit , & après avoir laissé le magicien , il porta la Lampe neuve à la princesse Badroulboudour. Mais l'échange ne fut pas plutôt fait , que les enfans

136 *Les mille & une Nuit,*
firent retentir la place de plus
grands éclats qu'ils n'avoient en-
côre fait en se mocquant, selon
eux, de la bêtise du magicien.

Le magicien Afriquain les lais-
sa crier tant qu'ils voulurent.
Mais sans s'arrêter plus long-
tems aux environs du palais d'A-
laddin, il s'en éloigna insensible-
ment & sans bruit; c'est à-dire,
sans crier & sans parler davanta-
ge de changer des lampes neuves
pour des vieilles: il n'en vouloit
pas d'autres que celle qu'il em-
portoit; & son silence enfin fit
que les enfans s'écartèrent & qu'
ils le laissèrent aller.

Dès qu'il fut hors de la place
qui étoit entre les deux palais, il
s'échapa par les rucs les moins
fréquentées, & comme il n'avoit
plus besoin des autres lampes, ni
du panier, il posa le panier & les
lampes au milieu d'une rue où il
vit qu'il n'y avoit personne. A-
lors

lors dès qu'il eut enfilé une autre rue, il pressa le pas jusqu'à ce qu'il arriva à une des portes de la ville. En continuant son chemin par le fauxbourg qui étoit fort long, il fit quelques provisions avant qu'il en sortit. Quand il fut dans la campagne, il se détourna du chemin dans un lieu à l'écart hors de la vûe du monde, où il resta jusqu'au moment qu'il jugea à propos pour achever d'exécuter le dessein qui l'avoit amené. Il ne regreta pas le barbe qu'il laissoit dans le Khan où il avoit pris logement. Il se crut bien dédommagé par le trésor qu'il venoit d'aquérir.

Le magicien Afriquain passa le reste de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de la nuit que les ténèbres furent les plus obscures. Alors il tira la Lampe de son sein, & il la frota. A cet apel le Génie lui aparût: *Que veux-tu?*
lui

138 *Les mille & une Nuit* ,
lui demanda-t'il ; *me voila prêt à
t'obéir comme ton esclave, & de tous
ceux qui ont la Lampe en main, moi
& ses autres esclaves.* Je te recom-
mande, reprit le magicien Afri-
quain qu'à l'heure même, tu en-
lève le palais, que toi, ou les au-
tres esclaves de la Lampe ont bâ-
ti dans cette ville, tel qu'il est, a-
vec tout ce qu'il y a de vivans, &
que tu le transportes avec moi en
même tems, dans un tel endroit
de l'Afrique. Sans lui répondre
le Génie avec l'aide des autres
Génies esclaves de la lampe, le
transportèrent en très peu de
tems, lui & le palais en son enti-
er, au propre lieu de l'Afrique
qui lui avoit été marqué. Nous
laisserons le magicien Africain,
& le palais avec la princesse Bad-
roulboudour en Afrique, pour
parler de la surprise du Sultan.

Dès que le Sultan fut levé, il
ne manqua pas selon sa coutume
de

de se rendre au cabinet ouvert : pour avoir le plaisir de contempler & d'admirer le palais d'Aladdin. Il jetta la vûe du côté où il avoit coûtume de le voir, & il ne vit qu'une place vuide, telle qu'elle étoit avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompoit & se frotta les yeux; mais il ne vit rien de plus que la première fois, quoique le tems fût serein, le ciel net, & que l'aurore qui avoit commencé de paroître, rendit tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droite & à gauche, & ne vit que ce qu'il avoit coûtume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fût si grand, qu'il demeura long-tems dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avoit été & où il ne le voyoit plus, en cherchant dans son esprit ce qu'il ne pouvoit comprendre; sçavoir comment il se pou-

voit

140 *Les mille & une Nuit,*
voit faire, qu'un palais aussi grand
& aussi aparent que celui d'Alad-
din qu'il avoit vû presque cha-
que jour depuis qu'il avoit été
bâti avec sa permission, & tout
récemment le jour de devant, se
fût évanouï de manière qu'il n'
en paroïssoit pas le moindre ves-
tige. Je ne me trompe pas, disoit-
il en lui-même, il étoit dans la
place que voila. S'il s'étoit é-
croulé les matériaux paroïtroi-
ent en monceaux, & si la terre
l'avoit englouti, on en verroit
quelque marque. De quelque ma-
nière que cela fût arrivé, & quoi-
que convaincu que le palais n'y
étoit plus, il ne laissa pas néan-
moins d'atendre encore quelque
tems pour voir si en éfet il ne se
trompoit pas. Il se retira enfin,
& après avoir regardé encore der-
rière lui avant de s'éloigner, il
revint à son appartement, il com-
manda qu'on lui fit venir le grand

Visir

Visir en toute diligence, & cependant il s'assit l'esprit agité de pensées si différentes qu'il ne savoit quel parti prendre.

Le grand Visir ne fit pas attendre le Sultan : il vint même avec une si grande précipitation, que ni lui, ni ses gens ne firent pas réflexion en passant, que le palais d'Aladdin n'étoit plus à sa place. Les portiers même en ouvrant la porte du palais ne s'en étoient pas aperçû.

En abordant le Sultan, Sire lui dit le grand Visir, l'empressement avec lequel votre Majesté m'a fait appeler, m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire étoit arrivé, puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'hui jour de conseil, & que je ne devois pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. Ce qui est arrivé est véritablement extraordinaire comme tu
le

le dis, & tu vas en convenir. Dis moi où est le palais d'Aladdin? Le palais d'Aladdin! Sire, répondit le grand Visir avec étonnement, je viens de passer devant, il m'a semblé qu'il étoit à sa place. Des bâtimens aussi solides que celui-là ne changent pas de place si facilement. Va voir au cabinet, répondit le Sultan, & tu viendras me dire, si tu l'auras vû.

Le grand Visir alla au cabinet ouvert, & il lui arriva la même chose qu'au Sultan. Quand il se fût bien assuré que le palais d'Aladdin n'étoit plus où il avoit été, & qu'il n'en paroïssoit pas le moindre vestige, il revint se présenter au Sultan. Hé bien, as-tu vû le palais d'Aladdin? lui demanda le Sultan. Sire, répondit le grand Visir, votre Majesté peut se souvenir, que j'ai eu l'honneur de lui dire, que ce palais qui faisoit le sujet de son admiration

avec

avec ses richesses immenses, n'étoit qu'un ouvrage de magie & d'un magicien; mais votre Majesté n'a pas voulu y faire attention.

Le Sultan qui ne pouvoit disconvenir de ce que le grand Visir lui représentoit, entra dans une colère d'autant plus grande qu'il ne pouvoit desavouer son incrédulité. Où est, dit-il, cet imposteur, ce scélérat; que je lui fasse couper la tête? Sire, reprit le grand Visir, il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre Majesté pour aller à la chasse; il faut envoyer lui demander où est son palais, il ne doit pas l'ignorer. Ce seroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le Sultan; va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes.

Le grand Visir alla donner l'ordre du Sultan aux cavaliers, & il

il instruisit leurs officiers de quelle manière ils devoient s'y prendre, afin qu'il ne leur échapât pas. Ils partirent & ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenoit en chassant. L'officier lui dit en l'abordant, que le Sultan impatient de le revoir, les avoit envoyé pour le lui témoigner & revenir avec lui en l'acompanant.

Aladdin n'eût pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avoit amené ce détachement de la garde du Sultan, & continua de revenir en chassant. Mais quand il fut à une demi lieue de la ville, ce détachement l'environna, & l'officier en prenant la parole, lui dit : prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du Sultan de vous arrêter & de vous mener à lui en criminel d'état ; nous vous supplions de ne pas trouver

ver

ver mauvais que nous nous acquitions de notre devoir, & de nous le pardonner.

Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin qui se sentoit innocent. Il demanda à l'officier s'il favoit de quel crime il étoit accusé, à quoi celui-ci répondit que ni lui, ni ses gens n'en favoient rien.

Comme Aladdin vit que ses gens étoient de beaucoup inférieurs au détachement, & même qu'ils s'éloignoient, mit pied à terre : me voila, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du Sultan, ni envers l'état. On lui passa aussi-tôt au cou une chaîne fort grosse & fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'officier se fut mis à la tête

146 *Les mille & une Nuit*,
te de sa troupe, un cavalier prit
le bout de la chaîne, & en mar-
chant après l'officier, il ména A-
laddin, qui fut obligé de le suivre
à pied, & dans cet état il fut con-
duit vers la ville.

Quand les cavaliers furent en-
trés dans le fauxbourg, les pre-
miers qui virent qu'on menoit A-
laddin en criminel d'état, ne dou-
tèrent pas que ce ne fût pour lui
couper la tête. Comme il étoit
aimé généralement, les uns pri-
rent leurs sabres & les autres d'
autres armes, & ceux qui n'en
avoient pas s'armèrent de pierres
& suivirent les cavaliers. Quel-
ques-uns qui étoient à la queue
firent volte-face, en faisant mine
de vouloir les dissiper. Mais bien-
tôt ils grossirent en si grand nom-
bre que les cavaliers prirent le
parti de dissimuler, trop heureux
s'ils pouvoient arriver jusqu'au
palais du Sultan sans qu'on leur
en-

enlevât Aladdin. Pour y réussir & pour obliger la populace de rester derrière eux, ils furent obligés de s'étendre ou de se rétrécir pour occuper toujours toute la largeur des rues qui n'étoit pas égale par tout. De la sorte ils arrivèrent à la place du palais où ils se mirent tous sur une ligne en faisant face au peuple armé, jusqu'à ce que leur officier & le cavalier qui menoit Aladdin fussent entré dans le palais, & que les portiers eussent fermé la porte, pour empêcher qu'il n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le Sultan qui l'atendoit sur un balcon, accompagné du grand Visir, & sitôt qu'il le vit, il commanda au boureau qui avoit eu ordre de se trouver là, de lui couper la tête, sans vouloir l'entendre ni tirer de lui aucun éclaircissement.

Quand le boureau se fût saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne

qu'il avoit au cou & autour du corps, & après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels qu'il avoit exécuté, il l'y fit mettre à genoux & lui banda les yeux. Alors il tira un sabre, prit la mesure pour donner le coup, & fit flamboyer le sabre en l'air par trois fois, en attendant que le Sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment le grand Vifir aperçut que la populace qui avoit forcé les cavaliers, & qui avoit rempli la place, venoit d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits, & commençoit à les démolir pour faire breche. Avant que le Sultan donnât le signal il lui dit : Sire, je supplie votre Majesté de penser meurement à ce qu'elle va faire. Elle va courir risque de voir son palais forcé; & si ce malheur arrivoit, l'évènement

ment pourroit en être funeste. Mon palais forcé, reprit le Sultan ! qui peut avoir cette audace ? Sire, repartit le grand Visir, que votre Majesté jette les yeux sur les murs de son palais & sur la place ; elle connoîtra la vérité de ce que je lui dis.

L'épouvante du Sultan fut si grande, quand il eut vû une émotion si vive & si animée, que dans le moment même il commanda au boursier de remettre son sabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin, & de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux Chiaoux de crier que le Sultan lui faisoit grace, & que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étoient déjà monté au haut des murs du palais, témoins de ce qui venoit de se passer, abandonnèrent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans, & pleins de joye d'avoir

150 *Les mille & une Nuit,*
sauvé la vie à un homme qu'ils
aimoient véritablement, ils pu-
blièrent cette nouvelle à tous
ceux qui étoient autour d'eux.
Elle passa bientôt à toute la po-
pulace qui étoit dans la place du
palais, & le cri des Chiaoux qui
annoncèrent la même chose du
haut des terrasses où ils étoient
montés, achevèrent de la rendre
publique. La justice que le Sul-
tan venoit de rendre à Aladdin en
lui faisant grace, désarma la po-
pulace, fit cesser le tumulte, &
insensiblement chacun se retira
chez soi.

Quand Aladdin se vit libre, il
leva la tête du côté du balcon,
& comme il eût aperçu le Sul-
tan: Sire, dit-il, en élevant sa voix
d'une manière touchante, je su-
plie votre Majesté d'ajouter une
nouvelle grace à celle qu'elle vi-
ent de me faire; c'est de vouloir
bien me faire connoître quel est
mon

mon crime. Quel est ton crime, perfide? répondit le Sultan, ne le fais tu pas? monte jusqu'ici, continua-t'il, & je te le ferai connoître.

Aladdin monta, & quand il se fut présenté, sui moi, lui dit le Sultan en marchant devant lui sans le regarder. Il le mena jusqu'au cabinet ouvert, & quand il fut arrivé à la porte: entre, lui dit le Sultan, tu dois savoir où étoit ton palais; regarde de tout côté, & dis moi ce qu'il est devenu.

Aladdin regarde & ne voit rien. Il s'aperçoit bien de tout le terrain que son palais occupoit, mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pû disparaître, cet événement extraordinaire & surprenant le mit dans une confusion & dans un étonnement qui l'empêchèrent de pouvoir répondre un seul mot au Sultan.

Le Sultan impatient, dis moi donc, repeta-t'il à Aladdin, où est ton palais, & où est ma fille? Alors Aladdin rompit le silence: Sire, dit-il, je vois bien & je l'avoue, que le palais que j'ai fait bâtir n'est plus à la place où il étoit, je vois qu'il a disparu, & je ne puis dire aussi à votre Majesté où il peut être, mais je puis l'assûrer, que je n'ai aucune part à cet événement.

Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu, reprit le Sultan. J'estime ma fille un million de fois davantage: je veux que tu la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, & nulle considération ne m'en empêchera.

Sire, repartit Aladdin; je supplie votre Majesté de m'acorder quarante jours pour faire mes diligences, & si dans cette intervalle je n'y réussis pas, je lui donne
ma

ma parole, que j'aporterais ma tête au pied de ton trône, afin qu'elle en dispose à sa volonté. Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes, lui dit le Sultan; mais ne crois pas abuser de la grâce que je te fais, en pensant échapper à mon ressentiment. En quelque endroit de la terre que vous soyez je saurai bien te trouver.

Aladdin s'éloigna de la présence du Sultan dans une grande humiliation, & dans un état à faire pitié. Il passa au travers des cours du palais la tête baissée sans oser lever les yeux dans la confusion où il étoit, & les principaux officiers de la cour dont il n'avoit pas déshonoré un seul, quoiqu'amis, au lieu de s'approcher de lui pour le consoler, ou pour lui offrir une retraite chez eux, lui tournèrent le dos, autant pour ne le pas voir, qu'afin qu'il ne pût pas les reconnaître. Mais quand ils se fussent

154. *Les mille & une Nuits,*
aprouvés de lui pour lui dire quel-
que chose de consolant, ou pour
lui faire offre de service, ils n'eus-
sent plus reconnu Aladdin. Il ne
se reconnoissoit pas lui-même,
& il n'avoit plus la liberté de
son esprit: Il le fit bien connoi-
tre quand il fut hors du palais, car
sans penser à ce qu'il faisoit, il de-
mandoit de porte en porte & à
tous ceux qu'il rencontroit, si l'
on n'avoit pas vû son palais, ou si
l'on ne pouvoit pas lui en dire des
nouvelles.

Ces demandes firent croire à
tout le monde qu'Aladdin avoit
perdu l'esprit. Quelques-uns n'
en firent que rire; mais les gens
les plus raisonnables, & particu-
lièrement ceux qui avoient eu
quelque liaison d'amitié & de
commerce avec lui, en furent vé-
ritablement touchés de compas-
sion. Il demeura trois jours dans
la ville en allant tantôt d'un côté,

tantôt d'un autre, & on ne mangeant que ce qu'on lui présentoit par charité, & sans prendre aucune résolution.

Enfin comme il ne pouvoit plus dans l'état malheureux où il se voyoit, rester dans une ville où il avoit fait une si belle figure, il en sortit & prit le chemin de la campagne. Il se détourna des grandes routes, & après avoir traversé plusieurs campagnes dans une incertitude affreuse, il arriva enfin à l'entrée de la nuit au bord d'une rivière. Là il lui prit une pensée de désespoir: où irai je chercher mon palais, dit-il en lui-même; en quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai je, aussi bien que ma chère princesse que le Sultan me demande? jamais je n'y réussirai; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiront à rien, & de tous les

156 *Les mille & une Nuit,*
chagrins cuisans qui me rongent.
Il alloit se jeter dans la rivière
selon la résolution qu'il venoit de
prendre, mais il crut en bon Mu-
sulman, fidèle à sa religion, qu'il
ne devoit pas le faire sans avoir
auparavant fait sa prière. En vou-
lant s'y préparer, il s'aprocha du
bord de l'eau pour se laver les
mains & le visage suivant la cou-
tume du pais. Mais comme cet
endroit étoit un peu en pente &
mouillé par l'eau qui y battoit,
il glissa, & seroit tombé dans la
rivière s'il ne se fût retenu à un
petit roc élevé hors de terre en-
viron de deux pieds. Heureuse-
ment pour lui, il portoit encore
l'anneau que le magicien Afri-
quain lui avoit mis au doigt avant
qu'il descendit dans le souterrain
pour aller enlever la précieuse
Lampe qui venoit de lui être en-
levée. Il frota cet anneau assez
fortement contre le roc en se re-

tenant ; dans l'instant le même Génie qui lui étoit aparu dans ce souterrain où le magicien Africain l'avoit enfermé lui aparut encore : *Que veux-tu , lui dit-il , me voici prêt à t'obéir comme ton esclave , & de tous ceux qui ont l'anneau au doigt , moi & les autres esclaves de l'anneau.*

Aladdin agréablement surpris par une apparition si peu atendue dans le désespoir où il étoit , répondit : Génie , sauve moi la vie une seconde fois en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir , ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il étoit. Ce que tu me demandes , reprit le Génie , n'est pas de mon ressort ; je ne suis esclave que de l'anneau , adresse-toi à l'esclave de la lampe. Si cela est , repartit Aladdin , je te commande donc par la puissance de l'anneau , de me transporter jusqu'au lieu où est mon palais en quel-

158 *Les mille & une Nuit,*

que endroit de la terre qu'il soit, & de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. A peine eut-il achevé de parler, que le Génie le prit & le transporta en Afrique au milieu d'une grande prairie où étoit le palais, peu éloigné d'une grande ville, & le posa précisément au dessous des fenêtres de l'appartement de la princesse où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son palais & l'appartement de la princesse Badroulboudour. Mais comme la nuit étoit avancée, & que tout étoit tranquille dans le palais, il se retira un peu à l'écart, & s'assit au pied d'un arbre. Là rempli d'espérance, en faisant réflexion à son bonheur dont il étoit redevable à un pur hazard, il se trouva dans une situation beaucoup plus paisible que depuis

puis qu'il avoit été arrêté, amené devant le Sultan, & délivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque tems de ces pensées agréables; mais enfin comme il y avoit cinq ou six jours qu'il ne dormoit point, il ne put s'empêcher de se laisser aller au sommeil qui l'acabloit, & il s'endormit au pied de l'arbre où il étoit.

Le lendemain, dès que l'aurore commença a paroître, Aladdin fut éveillé agréablement, non seulement par le ramage des oiseaux qui avoient passé la nuit sur l'arbre sous lequel il étoit couché; mais même sur les arbres touffus du jardin de son palais. Il jeta d'abord les yeux sur cet admirable édifice, & alors il sentit une joye inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître, & en même tems de posséder encore une fois sa chère
pria-

160 *Les mille & une Nuit*,
princesse Badroulboudour. Il se
leva & se rapprocha de l'aparte-
ment de la princesse. Il se prome-
na quelque tems sous ses fenê-
tres, en attendant qu'il fut jour
chez elle & qu'on pût l'aperce-
voir. Dans cette atente il cher-
choit en lui-même d'où pouvoit
être venu la cause de son malheur
& après avoir bien rêvé il ne dou-
ta plus que toute son infortune
ne vint d'avoir quité sa Lampe
de vie. Il s'acusa lui-même de
négligence & du peu de soin qu'
il avoit eu de ne s'en pas dessai-
fir un seul moment. Ce qui l'em-
barrassoit davantage, c'est qu'il
ne pouvoit s'imaginer qui étoit
le jaloux de son bonheur. Il l'eût
compris d'abord, s'il eût su que
lui & son palais se trouvoient a-
lors en Afrique, mais le Génie
ésclave de l'anneau ne lui en a-
voit rien dit, & il ne s'en étoit
point informé lui-même. Le seul

nom

nom de l'Afrique lui eût rapellé dans la mémoire le magicien Afriquain, son ennemi déclaré.

La princesse Badroulboudour se levoit plus matin qu'elle n'avoit de coutume depuis son enlèvement & son transport en Afrique par l'artifice du magicien Afriquain, dont jusqu'alors elle avoit été contrainte de supporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il étoit maître du palais; mais elle l'avoit traité si durement chaque fois, qu'il n'avoit encore osé prendre la hardiesse de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ses femmes en regardant au travers d'une jaloufie, apercut Aladdin. Elle courut aussitôt en avertir sa maîtresse. La princesse qui ne pouvoit croire cette nouvelle, vint vite se présenter à la fenêtre, & aperçût aussi Aladdin. Elle ouvrit la jaloufie, & au bruit que la princesse

se

se fit en l'ouvrant, Aladdin leva la tête, il la reconnut, & la salua d'un air qui exprimoit l'excès de sa joye. Pour ne pas perdre de tems, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrete : entrez & montez, & elle referma la jaloufie.

La porte secrete étoit au dessous de l'apartement de la princesse ; elle se trouva ouverte, & Aladdin monta à l'apartement de la princesse. Il n'est pas possible d'exprimer la joye que ressentirent ces deux époux de se revoir après s'être crû séparés pour jamais. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, & se donnèrent toutes les marques d'amour & de tendresse qu'on peut s'imaginer après une séparation aussi triste & aussi peu attendue que la leur. Après ces embrassemens mêlés de larmes de joye, ils s'affirent, & Aladdin en prenant la parole : princesse, dit-

dit-il, avant de nous entretenir de toute autre chose, je vous supplie au nom de Dieu, autant pour votre propre intérêt, & pour celui du Sultan votre respectable père, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'est devenue une vieille Lampe que j'avois mis sur la corniche du salon à vingt-quatre croisées avant d'aller à la chasse.

Ah! cher époux, répondit la princesse, je m'étois bien doutée que notre malheur réciproque venoit de cette Lampe, & ce qui me désole, c'est que j'en suis la cause moi-même. Princesse, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la faute: elle est toute sur moi, & je devois avoir été plus soigneux de la conserver. Ne songeons qu'à réparer cette perte, & pour cela, faite moi la grace de me raconter comment la chose s'est passée, & en quelles mains elle

164 *Les mille & une Nuit*,
elle est tombée.

Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'étoit passé dans l'échange de la Lampe vieille pour la neuve qu'elle fit apporter, afin qu'il la vit; & comment la nuit suivante après s'être aperçue du transport du palais, elle s'étoit trouvée le matin dans le pais inconnu où elle lui parloit, & qui étoit l'Afrique; particularité qu'elle avoit aprise de la bouche même du traître qui l'y avoit fait transporter par son art magique.

Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connoître le traître, en me marquant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le tems ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de
la

la lampe & où il l'a mise: il la porte dans son sein envelopée bien précieusement, reprit la princesse, & je puis en rendre témoignage puisqu'il l'en a tirée & dévêlée en ma présence pour m'en faire un trophée.

Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me fachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue; elles sont également importantes pour vous & pour moi. Pour venir à ce qui m'intéresse plus particulièrement, apprenez moi je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant & aussi perfide? Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour, & je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites, fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours

cours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée, & de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais; que vous ne vivez plus, & que le Sultan mon père vous a fait couper la tête. Il ajoute pour se justifier, que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'est venue que de lui, & mille autres choses que je lui laisse dire.

Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses & mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs, dans l'espérance que je changerai de sentiment, & à la fin d'user de violence, si je persevere à lui faire résistance. Mais cher époux vô-

tre

tre présence a déjà dissipé mes inquiétudes !

Princesse, interrompit Aladdin, j'ay confiance que ce n'est pas en vain, puisqu'elles sont dissipées, & que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de vôtre ennemi & du mien. Mais pour cela il est nécessaire que j'aille à la ville. Je serai de retour vers le midi, & alors je vous communiquerai quel est mon dessein, & ce qu'il faudra que vous fassiez, pour contribuer à le faire réussir. Mais afin que vous en soyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, & donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. La Princesse lui promit qu'on l'attendroit à la porte, & que l'on seroit prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut descendu de l'apartement de la princesse, & qu'il

qu'il fût sorti par la même porte, il regarda de côté & d'autre, & aperçut un païsan qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le païsan alloit au delà du palais, & qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin pressa le pas, & quand il l'eut joint, il lui proposa de changer d'habit, & il fit tant que le païsan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson, & quand ils se furent séparés Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut entré, il enfila la rue qui aboutissoit à la porte, & en se detournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque sorte de marchands & d'artisans avoient leur rue particulière. Il entra dans celle des droguistes, & en s'adressant à la boutique la plus grande & la mieux fournie, il demanda au marchand s'il avoit une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le

Le marchand qui s'imagina qu'Aladdin étoit pauvre, à le regarder par son habit, & qu'il n'avoit pas assez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avoit, mais qu'elle étoit chère. Aladdin penetra dans la pensée du marchand, il tira sa bourse, & en faisant voir de l'or il demanda une demi drachme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'envelopa, & en la présentant à Aladdin il en demanda une piece d'or. Aladdin la lui mit entre les mains, & sans s'arreter dans la ville qu'autant de tems qu'il en falut pour prendre un peu de nourriture, il revint à son palais. Il n'atendit pas à la porte secrette, elle lui fut ouverte d'abord, & il monta à l'apartement de la princesse Badroulboudour: Princesse, lui dit-il, l'averfion que vous avez pour vôtre raviffeur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous au-

rez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner ; mais permettez moi de vous dire qu'il est à propos que vous dissimuliez , & même, que vous vous fassiez violence si vous voulez vous délivrer de la persécution & donner au Sultan votre père & mon seigneur la satisfaction de vous revoir.

Si vous voulez donc suivre mon conseil, continua Aladdin, vous commencerez dès à présent de vous habiller d'un de vos plus beaux habits, & quand le magicien Afriquain viendra ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil possible sans affectation & sans contrainte, avec un visage ouvert, de manière néanmoins, que s'il y reste quelque nuage d'affliction, il puisse apercevoir qu'il se dissipera avec le tems. Dans la conversation, donnez-lui à connoître que vous faites vos efforts pour m'oublier ; &

afin

afin qu'il soit persuadé davantage de votre sincérité, invitez-le à souper avec vous, & marquez lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pais; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors en attendant qu'il revienne; quand le buffet sera mis, mettez dans un des gobelets pareil à celui dans lequel vous avez coûtume de boire, la poudre que voici, & en le mettant à part avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire de vous l'aporter plein de vin, au signal que vous lui ferez, dont vous conviendrés avec elle, & de prendre bien garde de ne pas se tromper. Quand le magicien sera revenu, & que vous serez à table, après avoir mangé & bû autant de coups que vous le jugerez à propos; faites vous aporter le gobelet où sera la poudre, & changez votre gobelet avec le

fien : il trouvera la faveur que vous lui ferez si grande, qu'il ne la refusera pas. Il boira même sans rien laisser dans le gobelet, & à peine l'aura t'il vuïdé que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la repugnance à boire de son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte ; l'effet de la poudre sera si prompt, qu'il n'aura pas le tems de faire reflexion si vous buvez, ou si vous ne buvez pas.

Quand Aladdin eut achevé, je vous avoue, lui dit la Princesse ; que je me fais une grande violence en consentant de faire au magicien les avances que je vois bien qu'il est nécessaire que je fasse. Mais quelle résolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi. Je ferai donc ce que vous me conseillez, puisque mon repos n'en depend pas moins que le vôtre

tre

tre. Ces mesures prises avec la princesse, Aladdin prit congé d'elle, & alla passer le reste du jour aux environs du Palais en attendant la nuit qu'il se rapprocha de la porte secrete.

La princesse Badroulboudour inconsolable, non-seulement de se voir separée d'Aladdin son chér époux, qu'elle avoit aimé d'abord; & qu'elle continuoit d'aimer encore, plus par inclination que par devoir; mais même d'avec le Sultan son père qu'elle chérissoit, & dont elle étoit tendrement aimée, étoit toujours demeurée dans une grande negligence de sa personne depuis le moment de cette douloureuse separation. Elle avoit même pour ainsi dire oublié la propreté qui sied si bien aux personnes de son sexe, particulièrement après que le magicien Afriquain se fut présenté à elle la premiere fois, &

H 3 qu'el-

qu'elle eût appris par ses femmes qui l'avoient reconnu, que c'étoit lui qui avoit pris la vieille lampe en échange de la neuve, & que par cette fourberie infigne il lui fut devenu en horreur. Mais l'occasion d'en prendre vengeance comme il le meritoit, & plutôt qu'elle n'avoit osé l'esperer, fit qu'elle resolut de contenter Aladdin. Ainsi dès qu'il se fut retiré, elle se mit à sa toilette, se fit coëffer par ses femmes de la manière qui lui étoit la plus avantageuse, elle prit un habit le plus riche & le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'étoit qu'or & que diamans enchassés, les plus gros, & les mieux assortis, & elle accompagna la ceinture d'un collier de treize perles seulement, dont les six de chaque côté étoient d'une telle proportion avec celle du milieu qui étoit la plus grosse & la

la plus précieuse, que les plus grandes Sultanes, & les plus grandes reines se feroient estimer heureuses d'en avoir un complet de la grosseur des deux plus petites de celui de la Princesse. Les bracelets entremêlés de diamans & de rubis, répondoient merveilleusement bien à la richesse de la ceinture & du collier.

Quand la princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, prit l'avis de ses femmes sur tout son ajustement, & après qu'elle eut vû qu'il ne lui manquoit aucun des charmes qui pouvoient flater la folle passion du magicien Africain, elle s'assit sur son sofa en attendant qu'il arrivât.

Le magicien ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer dans son salon aux vingt quatre croisées où elle l'atendoit, elle se leva

avec tout son appareil de beauté & de charmes, & elle lui montra de la main la place honorable, où elle atendoit qu'il se mit pour s'asseoir en même tems que lui; civilité distinguée qu'elle ne lui avoit pas encore fait.

Le magicien Afriquain plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse, que du brillant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort surpris. Son air majestueux joint à la reception gracieuse dont elle l'accueilloit, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avoit reçu jusqu'alors, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa, mais comme il vit que la princesse ne vouloit pas s'asseoir dans la sienne, qu'il ne se fût assis où elle fouhaitoit, il obéit.

Quand le magicien Afriquain fut placé, la princesse pour le tirer de l'embaras où elle le voyoit
prit

prit la parole en le regardant d'une manière à lui faire croire qu'il ne lui étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, & elle lui dit: vous vous étonnerez fans doute de me voir aujourd'hui toute autre que vous ne m'avez vûe jusqu'à présent; mais vous n'en ferez plus surpris quand je vous dirai, que je suis d'un tempérament si opposé à la tristesse, à la mélancolie, aux chagrins, & aux inquiétudes, que je cherche à les éloigner le plutôt qu'il m'est possible, dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait reflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin; & de l'humeur dont je connois le Sultan mon père, je suis persuadée comme vous, qu'il n'a pû éviter l'effet terrible de son couroux. Ainsi quand je m'occuperois à le pleurer toute ma vie, je voi bien que mes larmes

178 *Les mille & une Nuit*,
ne le feroient pas revivre. C'est
pour cela, qu'après lui avoir ren-
du, même jusques dans le tom-
beau, les devoirs que mon amour
demandoit que je lui rendisse, il
m'a paru que je devois chercher
tous les moyens de me consoler :
voilà les motifs du changement
que vous voyez en moi. Pour
commencer donc à éloigner tout
sujet de tristesse, résolue à la ban-
nir entièrement, & persuadée que
vous voudrez bien me tenir com-
pagnie, j'ai commandé qu'on
nous préparât à souper. Mais
comme je n'ai que du vin de la
Chine, & que je me trouve en A-
frique, il m'a pris une envie de
goûter de celui qu'elle produit,
& j'ai cru s'il y en a, que vous en
trouverez du meilleur.

Le magicien Afriquain, qui
avoit regardé comme une chose
impossible le bonheur de parve-
nir si promptement & si facile-
ment

ment à entrer dans les bonnes graces de la princesse Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvoit pas de termes assez forts pour lui témoigner combien il étoit sensible à ses bontés; & en éfet pour finir au plûtôt un entretien dont il eût eu peine à se tirer, s'il s'y fût engagé plus avant, il se jetta sur le vind' Afrique dont elle venoit de lui parler, & il lui dit, que parmi les avantages dont l'Afrique pouvoit se glorifier, celui de produire d'excellent vin étoit un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvoit; qu'il en avoit une pièce de sept ans, qui n'étoit pas encore entamée, & qui sans la trop priser, étoit d'un vin qui surpassoit en bonté les vins les plus excellens du monde. Si ma princesse, ajouta t'il veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, & je ferai de

180 *Les mille & une Nuit*,
retour incessamment. Je serois
fâchée de vous donner cette pei-
ne, lui dit la princesse ; il vaudroit
mieux que vous y envoyassiez
quelqu'un. Il est nécessaire que
j'y aille moi-même, repartit le
magicien Afriquain ; personne
que moi ne fait où est la clef du
magasin, & personne que moi
aussi n'a le secret de l'ouvrir. Si
cela est ainsi, dit la princesse ; al-
lez donc, & revenez prompte-
ment. Plus vous mettrez de tems,
plus j'aurai d'impatience de vous
revoir, & songez que nous nous
mettrons à table dès que vous se-
rez de retour.

Le magicien Afriquain plein
d'espérance de son prétendu bon-
heur, ne courut pas chercher son
vin de sept ans, il y vola plutôt,
& il revint fort promptement. La
princesse qui n'avoit pas douté
qu'il ne fit diligence, avoit jetté
elle-même la poudre qu'Aladdin
lui

lui avoit apporté, dans un gobelet qu'elle avoit mis à part, & elle venoit de faire servir. Ils se mirent à table vis à vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avoit le dos tourné au buffet. En lui présentant de ce qu'il y avoit de meilleur, la princesse lui dit : si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instrumens & des voix ; mais comme nous ne sommes que vous & moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. Le magicien tint ce choix de la princesse pour une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien, & quand elle eut bu : vous avez raison, dit-elle de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en avois bu de si délicieux. Charmante princesse répondit-il, en tenant à la main la

gobelet qu'on venoit de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'aprobation que vous lui donnez. Buvez à ma santé, reprit la princesse; vous trouverez vous même que je m'y connois. Il le fit; & en rendant le gobelet, il dit: Princesse, je me tiens heureux d'avoir réservé cette pièce pour une si bonne occasion: j'avoue moi même, que je n'en ai bu de ma vie de si excellent!

Quand ils eurent continué de manger & de boire trois autres coups, la princesse qui avoit achevé de charmer le magicien Afriquain par ses honnêtetés & par ses manières toutes obligantes, donna enfin le signal à la femme qui lui donnoit à boire, en disant en même tems qu'on lui apportât son gobelet plein de vin, qu'on emplit de même celui du magicien Afriquain, & qu'on le
lui

lui présentât. Quand ils eurent chacun le gobelet à la main : je ne fai, dit-elle au magicien Afriquain, comment on en use chez vous quand on s'aime bien, & qu'on boit ensemble comme nous le faisons. Chez nous à la Chine, l'amant & l'amante se présentent réciproquement leur gobelet, & le vident à la santé l'un de l'autre. En même tems elle lui présenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main, pour recevoir le sien. Le magicien Afriquain se hâta de faire cet échange avec d'autant plus de plaisir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entière du cœur de la princesse, ce qui le mit au comble de son bonheur. Avant qu'il but : princesse, dit-il, le gobelet à la main ; ils s'en faut beaucoup, que nos Afriquains soient aussi raffinés dans l'art d'affaïçonner l'amour

mour de tous ses agrémens que les Chinois, & en m'instruisant d'une leçon que j'ignorois, j'apprens aussi à quel point je dois être sensible à la grace que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse, d'avoir retrouvé en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'espérance si elle eût continué.

La princesse Badroulboudous qui s'ennuioit du discours à perte de vûe du magicien Afriquain; buvons, dit-elle en l'interrompant; vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. En même tems elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des lèvres; pendant que le magicien Afriquain se pressa si fort de la prévenir qu'il voida le sien sans en laisser une seule goutte. En achevant de le vuidier, comme il avoit un peu panché la

tête

tête en arrière pour montrer sa diligence, il demeura quelque tems en cet état, jusqu'à ce que la princesse qui avoit toujours le bord du gobelet sur ses levres, vit que les yeux lui tournoient, & qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

La princesse n'eut pas besoin de commander qu'on allât ouvrir la porte secrète à Aladdin. Ses femmes qui avoient le mot, s'étoient disposées d'espace en espace depuis le salon jusqu'au bas de l'escalier, de manière que le magicien Afriquain ne fut pas plutôt tombé à la renverse, que la porte lui fut ouverte presque dans le moment.

Aladdin monta, & il entra dans le Salon. Dès qu'il eut vû le magicien Afriquain étendu sur le sofa, il arreta la Princesse Badroulboudour qui s'étoit levée, & qui s'avançoit pour lui témoigner sa
joie

186 *Les mille & une Nuits,*

joye en l'embrassant : Princesse , dit-il ; il n'en est pas encore tems , obligez-moi de vous retirer à votre appartement , & faites qu'on me laisse seul pendant que je vai travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée.

En éfet quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes & ses eunuques , Aladdin ferma la porte , & après qu'il se fut approché du cadavre du magicien Africain , qui étoit demeuré sans vie , il ouvrit sa veste , & il en tira la lampe envelopée de la manière que la princesse lui avoit marqué. Il la developa , & il la frota. Aussitôt le Génie se présenta avec son compliment ordinaire. Génie , lui dit Aladdin : je t'ai appelé pour t'ordonner de la part de la lampe , ta bonne maitresse que tu vois , de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine ,

ne, au même lieu, & à la même place d'où il a été apporté ici. Le Genie après avoir marqué par une inclination de tête, qu'il alloit obéir, disparut. En effet le transport se fit, & on ne le sentit que par deux agitations fort légères, l'une quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, & l'autre quand il fut posé dans la Chine, vis à vis le palais du Sultan; ce qui se fit dans un intervalle de très peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la princesse, & alors en l'embrassant : princesse, dit-il, je puis vous assurer que votre joye & la mienne seront complètes demain matin. Comme la princesse n'avoit pas achevé de souper, & qu'Aladdin avoit besoin de manger, la princesse fit apporter du Salon aux vingt-quatre croisées, les mets qu'on y avoit servi, & auxquels on n'avoit pres-
que

que pas touché. La princesse & Aladdin mangèrent ensemble, & burent du bon vin vieux du magicien Afriquain, après quoi, sans parler de leur entretien qui ne pouvoit être que très-satisfaisant, ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin & de la princesse Badroulboudour, le Sultan père de cette princesse étoit inconsolable de l'avoir perdue, comme il se l'étoit imaginé. Il ne dormoit presque point, & au lieu d'éviter tout ce qui pouvoit entretenir son affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec le plus de soin. Ainsi, au lieu qu'auparavant il n'alloit que le matin au cabinet ouvert de son palais, pour se satisfaire par l'agrément de cette vue dont il ne pouvoit se rassasier, il y alloit plusieurs fois le jour renouveler ses larmes & se

Se plonger de plus en plus dans ses profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui lui avoit tant plu, & d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'aurore ne faisoit encore que de paroître, lorsque le Sultan vint à ce cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à sa place. En y entrant il étoit si recueilli en lui-même, & si pénétré de sa douleur, qu'il jeta les yeux d'une manière triste du côté de la place où il ne croioit voir que l'air vuide, sans apercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vuide étoit rempli, il s'imagina d'abord que c'étoit l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, & il connoit à n'en pas douter que c'étoit le palais d'Aladdin. Alors la joye & l'épanouissement du cœur succedèrent aux chagrins & à la tristesse. Il retourne à son
apar-

apartement en pressant le pas, & il commande qu'on lui selle & qu'on lui amène un cheval. On le lui amène, il le monte, il part, & il lui semble qu'il n'arrivera pas assez-tôt au palais d'Aladdin.

Aladdin qui avoit prévu ce qui pouvoit arriver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour, & dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garde-robe, il étoit monté au salon aux vingt-quatre croisées, d'où il aperçut que le Sultan venoit. Il descendit, & il fut assez à tems pour le recevoir au bas du grand escalier, & à l'aider à mettre pied à terre. Aladdin, lui dit le Sultan; je ne puis vous parler, que je n'aie vû & embrassé ma fille.

Aladdin conduisit le Sultan à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Et la princesse, qu'Aladdin en se levant avoit avorti de se souvenir qu'elle n'é-
toit

roit plus en Afrique ; mais dans la Chine, & dans la ville capitale du Sultan son père, voisine de son palais, venoit d'achever de s'habiller. Le Sultan l'embrassa à plusieurs fois le visage baigné de larmes de joye, & la Princesse de son côté lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avoit de le revoir.

Le Sultan fut quelque tems sans pouvoir ouvrir la bouche pour parler, tant il étoit attendri d'avoir retrouvé sa chère fille après l'avoir pleurée sincèrement comme perdue, & la princesse de son côté étoit toute en larmes de la joie de revoir le Sultan son père.

Le Sultan prit enfin la parole : ma fille, dit-il ; je veux croire que c'est la joie que vous avez de me revoir, qui fait que vous me paraissez aussi peu changée, que s'il ne vous étoit rien arrivé de fâcheux. Je suis persuadé néanmoins

192 *Les mille & une Nuit*,
moins que vous avez beaucoup
souffert. On n'est pas transporté
dans un palais tout entier aussi su-
bitement que vous l'avez été, sans
de grandes allarmes & de terri-
bles angoisses. Je veux que vous
me racontiez ce qui en est, & que
vous ne me cachiez rien.

La princesse se fit un plaisir de
donner au Sultan son père la satis-
faction qu'il demandoit. Sire, dit
la princesse ; si je paroissais si peu
changée, je supplie votre Majesté
de considérer que je commençai
à respirer dès hier de grand-ma-
tin par la présence d'Aladdin mon
chère époux & mon libérateur,
que j'avois regardé & pleuré
comme perdu pour moi, & que
le bonheur que je viens d'avoir de
l'embrasser me remet à peu près
dans la même assiette qu'aupara-
vant.

Toute ma peine néanmoins, à
proprement parler, n'a été que de
me

me voir arrachée à votre Majesté & à mon chère époux, non seulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux; mais même par l'inquiétude où j'étois sur les tristes effets du courroux de votre Majesté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût être exposé tout innocent qu'il étoit. J'ai moins souffert de l'insolence de mon ravisseur, qui m'a tenu des discours qui ne me plaisoient pas. Je les ai arrêtés par l'ascendant que j'ai su prendre sur lui. D'ailleurs j'étois aussi peu contrainte que je le suis présentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlèvement, Aladdin n'y a aucune part; j'en suis la cause moi seule mais très-innocente. Pour persuader au Sultan qu'elle disoit la vérité, elle lui fit le détail du déguisement du magicien Africain en marchand de lampes neuves à changer contre des vieilles, &c

194 *Les mille & une Nuits*,
du divertissement qu'elle s'étoit
donné en faisant l'échange de la
lampe d'Aladdin dont elle igno-
roit le secret & l'importance, de
l'enlèvement du palais & de sa
personne après cet échange, &
du transport de l'un & de l'autre
en Afrique avec le magicien A-
friquain, qui avoit été reconnu
par ceux de ses femmes, & par l'
eunuque qui avoit fait l'échange
de la lampe, quand il avoit pris la
hardiesse de venir se présenter à
elle la première fois après le suc-
cès de son audacieuse entreprise
lui faire la proposition de l'épou-
ser. Enfin de la persécution qu'elle
avoit soufferte jusqu'à l'arrivée
d'Aladdin; des mesures qu'ils a-
voient pris ensemble pour lui en-
lever la lampe qu'il portoit sur
lui, comment ils y avoient réussi,
elle particulièrement en prenant
le parti de dissimuler avec lui, &
de l'inviter à souper avec elle,
jus-

jusqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avoit présenté. Quant au reste, ajouta-t'elle ; je laisse à Aladdin à vous en rendre compte.

Aladdin eut peu de choses à dire au Sultan : quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte secrète, que j'eus monté au salon aux vingt quatre croisées & que j'eus vû le traître étendu mort sur le sofa par la violence de la poudre, comme il ne convenoit pas que la princesse restât davantage, je la priaï de descendre à son appartement avec ses femmes & ses eunuques. Je restai seul, & après avoir tiré la lampe du sein du magicien, je me servis du même secret dont ils'étoit servi pour enlever ce palais en ravissant la princesse. J'ai fait enforte que le palais se trouve en sa place, & j'ai eu le bonheur de ramener la princesse à votre Majesté, comme elle me l'avoit commandé. Je n'en impose

196 *Les mille & une Nuit*,
pas à votre Majesté, & si elle
veut se donner la peine de monter
au salon, elle verra le magicien
puni comme il le meritoit.

Pour s'assurer entièrement de
la verité, le Sultan se leva & monta,
& quand il eut vû le magicien
Afriquain mort, le visage déjà livide
par la violence du poison, il
embrassa Aladdin avec beaucoup
de tendresse, en lui disant : mon
fils, ne me sachez pas mauvais gré
du procédé dont j'ai usé contre
vous; l'amour paternel m'y a forcé,
& je mérite que vous me pardonniez
l'excès où je fus porté.
Sire, reprit Aladdin; je n'ai pas
le moindre sujet de plainte contre
la conduite de votre Majesté;
elle n'a fait que ce qu'elle devoit
faire. Ce magicien, cet infame,
ce dernier des hommes, est la cause
unique de ma disgrâce. Quand
votre Majesté en aura le loisir,
je lui ferai le recit d'une autre
ma-

malice qu'il m'a fait, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préservé par une grace toute particulière de Dieu. Je prendrai ce loisir exprès, repartit le Sultan, & bientôt : mais songeons à nous réjouir, & faites ôter cet objet odieux.

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien Afriquain avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux & aux oiseaux. Le Sultan cependant après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes, & les autres instrumens annonçassent la joye publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudour & d'Aladdin avec son palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échapa pour la seconde fois du danger presque inévitable de perdre la vie, mais ce ne fut pas le dernier; il

198 *Les mille & une Nuit,*
en courut un troisième dont nous
allons rapporter les circonstances.

Le magicien Afriquain avoit
un frère cadet, qui n'étoit pas
moins habile que lui dans l'art
magique : on peut même dire qu'
il le surpassoit en méchanceté &
en artifices pernicioeux. Comme
ils ne demeuroient pas toujours
ensemble, ou dans la même ville,
& que souvent l'un se trouvoit
au levant pendant que l'autre é-
toit au couchant, chacun de son
côté ils ne manquoient pas cha-
que année de s'instruire par la
Géomance, en quelle partie du
monde ils étoient, en quel état ils
se trouvoient, & s'ils n'avoient
pas besoin du secours l'un de l'
autre.

Quelque tems après que le ma-
gicien Afriquain eût succombé
dans son entreprise contre le bon-
heur d'Aladdin, son cadet qui n'
avoit pas eu de ses nouvelles de-
puis

puis un an, & qui n'étoit pas en Afrique, mais dans un pais très éloigné, voulut savoir en quel endroit de la terre il étoit, comment il se portoit, & ce qu'il y faisoit. En quelque lieu qu'il allât, il portoit toujours avec lui son quarré Géomantique aussi-bien que son frère. Il prend ce quarré, il acommode le sable, il jette les points, il en tire les figures, & enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque maison, il trouve que son frère n'étoit plus au monde; dans une autre maison, qu'il étoit mort subitement après avoir été empoisonné; dans une autre, que cela étoit arrivé en Afrique; & enfin, que le meurtrier demeuroit dans une capitale de la Chine, située en un tel endroit, & qu'il n'étoit qu'un homme de basse naissance qui avoit épousé la fille de son Sultan.

Quand le magicien eut appris de

la sorte quelle avoit été la triste destinée de son frère, il ne perdit pas le tems en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La résolution prise sur le champ de vanger sa mort, il monte à cheval & se met en chemin en prenant sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivières, montagnes, déserts, & après une longue traite sans s'arrêter en aucun endroit, avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine & peu de tems après à la capitale que la Géomance lui avoit enseignée. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, & qu'il n'avoit pas pris un royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale, & il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée le magicien sort, & en se promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés qui lui étoient fort indifférentes, que dans
l'in

l'intention de méditer à prendre des mesures pour l'exécution de son dessein pernicieux, il s'introduit dans des lieux les plus fréquentés, & il prête l'oreille à ce que l'on disoit. Dans un lieu où l'on passoit le tems à jouer à plusieurs sortes de jeux, & où pendant que les uns jouoient d'autres s'entretenoient, les uns de nouvelles & d'affaires du tems, d'autres de leurs propres affaires, il entendit qu'on s'entretenoit, & qu'on racontoit des merveilles de la vertu & de la pieté d'un femme retirée du monde, nommée Fati-me, & même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvoit lui être utile à quelque chose dans ce qu'il meditoit, il prit à part un de ceux de la compagnie, & il le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrement quelle étoit cette sainte femme, & quelle sorte de mira-

202 *Les mille & une Nuit*,
cles elle faisoit.

Quoi ! lui dit cet homme ; vous n'avez pas encore vû cette femme, ni entendu parler d'elle ? Elle fait l'admiration de toute la ville, par ses jeunes, par ses austerités, & par le bon exemple qu'elle donne. A la reserve du lundï & du vendredi, elle ne sort pas de son petit hermitage, & les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, & il n'y a personne affligé du mal de tête qui n'en reçoive la guerison par l'imposition de ses mains.

Le magicien n'en voulut pas savoir davantage sur cet article ; il demanda seulement au même homme, en quel quartier de la ville étoit l'hermitage de cette sainte femme. Cet homme le lui enseigna, sur quoi, après avoir conçu & arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt,

tôt, il observa toutes les démarches de cette femme le premier jour qu'elle sortit ; après avoir fait cette enquête il ne la perdit point de vue jusqu'au soir qu'il la vit rentrer dans son hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il se retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvoit d'une certaine boisson chaude, & où l'on pouvoit passer la nuit si l'on vouloit, particulièrement dans les grandes chaleurs, pendant les quelles on aime mieux en ces pays-là coucher sur la natte que dans un lit.

Le magicien après avoir contenté le maître du lieu, en lui payant le peu de dépense qu'il avoit fait, sortit vers la minuit, & alla droit à l'hermitage de Fatime la sainte femme, nom sous lequel elle étoit connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte qui n'étoit fermée qu'à

vec un loquet. Il la referma sans faire de bruit quand il fut entré, & il aperçut Fatime à la clarté de la lune, couchée à l'air, & qui dormoit sur un sofa garni d'une méchante natte, & apuyé contre sa cellule. Il s'aprocha d'elle, & après avoir tiré un poignard qu'il portoit au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la tuer. En lui apuyant le poignard contre le cœur : si tu cries, dit-il, ou si tu fais le moindre bruit, je te tue : mais lève-toi, & fais ce que je te dirai.

Fatime qui étoit couchée dans son habit, se leva en tremblant de frayeur. Ne crains rien, lui dit le magicien; je ne demande que ton habit, donne le moi & prens le mien. Ils firent l'échange d'habit, & quand le magicien se fût habillé de celui de Fatime, il lui dit :

dit : colore-moi le visage comme le tien , de manière que je te ressemble , & que la couleur ne s'efface pas. Comme il vit qu'elle trembloit encore ; pour la rassurer & afin qu'elle fit ce qu'il souhaitoit avec plus d'assurance , il lui dit : ne crains rien te dis-je encore une fois , je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. Fatime le fit entrer dans sa cellule , elle alluma sa lampe , & en prenant d'une certaine liqueur dans un vase avec un pinceau , elle lui en frotta le visage , & elle lui assura que la couleur ne changeroit pas , & qu'il avoit le visage de la même couleur qu'elle sans différence : elle lui mit ensuite sa propre coëffure sur la tête , avec un voile dont elle lui enseigna comment il falloit qu'il s'en cachât le visage en allant par la ville. Enfin après qu'elle lui eût mis autour du cou un gros chapelet qui lui

pendoit par devant jusqu'au milieu du corps, elle lui mit à la main le même baton qu'elle avoit coutume de porter, & en lui présentant un miroir, regardez dit-elle, vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. Le magicien se trouva comme il l'avoit souhaité; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avoit fait si solennellement. Afin qu'on ne vit pas le sang en la perçant de son poignard, il l'étrangla, & quand il vit qu'elle avoit rendu l'ame, il traîna son cadavre par les pieds jusqu'à la citerne de l'hermitage, & il la jeta dedans.

Le magicien déguisé ainsi en Fatime la sainte femme, passa le reste de la nuit dans l'hermitage, après s'être souillé d'un meurtre si détestable. Le lendemain matin, quoiqu'un jour que la sainte femme n'avoit pas coutume de
for-

fortir, il ne laissa pas de le faire, bien persuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là dessus, & au cas qu'on l'interrogeât, préparé à faire quelque reponse ambigue. Comme une des premières choses qu'il avoit faites en arrivant, avoit été d'aller reconnoître le palais d'Aladdin, & que c'étoit là qu'il avoit projeté de jouer son rôle, il prit son chemin de ce côté là.

Dès qu'on eût aperçû la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandoient à ses prières, d'autres lui baisoient la main, d'autres plus réservés ne lui baisoient que le bas de la robe, & d'autres, soit qu'ils eussent mal à la tête, ou que leur intention fût seulement d'en être préservés, s'inclinoient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains, ce qu'il faisoit en mar-

motant quelques paroles en guise de prières ; en un mot il imitoit si bien la sainte femme , que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arrêté souvent pour satisfaire ces sortes de gens qui ne recevoient ni bien ni mal de cette sorte d'imposition des mains , il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin , où comme l'affluence fut plus grande , l'empressement fut aussi plus grand à qui s'aprocheroit de lui. Les plus forts & les plus zélés fendoient la foule pour se faire place , & de là s'émurent des querelles dont le bruit se fit entendre au salon de vingt-quatre croisées où étoit la princesse Badroulboudour.

La princesse demanda ce que c'étoit que ce bruit ; & comme personne ne pût lui en rien dire , elle commanda qu'on l'allât voir , & qu'on vint lui en rendre compte. Sans sortir du salon , une de ses fem-

femmes regarda par une jaloufie, & elle revint lui dire que le bruit venoit de la foule du monde qui environnoit la sainte femme, pour se faire guerir du mal de tête par l'imposition de ses mains.

La princesse qui depuis long-tems avoit entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme ; mais qui ne l'avoit pas encore vûe, eut la curiosité de la voir & de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses eunuques, qui étoit present, lui dit que si elle le souhaitoit, il étoit aisé de la faire venir, & qu'elle n'avoit qu'à commander. La princesse y consentit, & aussi-tôt il détache quatre eunuques avec ordre d'amener la prétendue sainte femme.

Dès que les eunuques furent sortis de la porte du palais d'Aladdin, & qu'on eut vû qu'ils alloient du côté où étoit le magicien

210 *Les mille & une Nuits*,
cien déguisé, la foule se dissipa ;
& quand il fut libre, & qu'il eut
vû qu'ils venoient à lui, il fit une
partie du chemin avec d'aurant
plus de joye qu'il voyoit que sa
fourberie prenoit un bon che-
min. Celui des eunuques qui prit
la parole lui dit : sainte femme, la
princesse veut vous voir, venez
suivez-nous. La princesse me fait
bien de l'honneur, reprit la feinte
Fatime ; je suis prête à lui obéir,
& en même tems elle suivit les
eunuques qui avoient déjà repris
le chemin du palais.

Quand le magicien, qui sous
un habit de sainteté cachoit un
cœur diabolique, eût été intro-
duit dans le salon aux vingt-qua-
tre croisées & qu'il eût aperçu
la princesse, il debuta par une
prière qui contenoit une longue
énumération de vœux & de sou-
hais pour sa santé, pour sa pro-
sperité & pour l'accomplissement
de

de tout ce qu'elle pouvoit desirer. Il deploya ensuite toute sa rhétorique d'imposteur & d'hipocrite pour s'insinuer dans l'esprit de la princesse sous le manteau d'une grande piété, & il lui fut d'autant plus aisé de réussir, que la princesse, qui étoit bonne naturellement, étoit persuadée que tout le monde étoit bon comme elle, ceux & celles particulièrement qui faisoient profession de servir Dieu dans la retraite.

Quand la fausse Fatime eut achevé sa longue harangue : ma bonne mère, lui dit la princesse, je vous remercie de vos bonnes prières, j'y ai grande confiance, & j'espère que Dieu les exaucera. Approchez-vous, & asseyez-vous près de moi. La fausse Fatime s'assit avec une modestie affectée, & alors la Princesse en reprenant la parole, dit ma bonne mère, je vous demande une chose qu'il faut

212 *Les mille & une Nuit*,
faut que vous m'acordiez ; ne me
la refusez pas je vous en prie :
c'est que vous demeuriez avec
moi, afin que vous m'entretenez
de votre vie, & que j'apprenne de
vous & par vos bons exemples
comment je dois servir Dieu.

Princesse, dit alors la feinte Fa-
time, je vous supplie de ne pas exi-
ger de moi une chose à laquelle je
ne puis consentir sans me détour-
ner & me distraire de mes prières
& de mes exercices de devotion.
Que cela ne vous fasse pas de pei-
ne, reprit la princesse ; j'ai plu-
sieurs apartemens qui ne sont pas
ocupés, vous choisirez celui qui
vous conviendra le mieux, &
vous y ferez tous vos exercices
avec la même liberté que dans
votre hermitage.

Le magicien qui n'avoit autre
but que de s'introduire dans le
palais d'Aladdin, où il lui seroit
bien plus aisé d'exécuter la mé-
chan-

chanceté qu'il méditoit, en y demeurant sous les auspices & la protection de la princesse, que s'il eût été obligé d'aller & de venir de l'hermitage au palais & du palais à l'hermitage, ne fit pas de plus grandes instances pour s'excuser d'accepter l'offre obligeante de la princesse. Princesse, dit-il; quelque résolution qu'une femme pauvre & misérable comme je le suis ait fait de renoncer au monde, à ses pompes & à ses grandeurs, je n'ose prendre la hardiesse de résister à la volonté & au commandement d'une princesse si pieuse & si charitable.

Sur cette réponse du magicien, la princesse en se levant elle-même, lui dit; levez-vous & venez avec moi, que je vous fasse voir les appartemens vuides que j'ai, afin que vous choisissiez. Il suivit la princesse Badroulboudour, & de tous les appartemens qu'elle lui fit

fit voir, qui étoient très-propres & très-bien meublés, il choisit celui qui lui parut l'être moins que les autres, en disant par hypocrisie qu'il étoit trop bon pour lui, & qu'il ne le choisiroit que pour complaire à la princesse.

La princesse voulut remener le fourbe au salon aux vingt-quatre croisées, pour le faire dîner avec elle. Mais comme pour manger il eût fallu qu'il se fût découvert le visage, qu'il avoit toujours eu voilé jusqu'alors, & qu'il craignit que la princesse ne reconnût qu'il n'étoit pas Fatime la sainte femme comme elle le croyoit, il la pria avec tant d'instance de l'en dispenser, en lui représentant qu'il ne mangeoit que du pain & quelques fruits secs, & de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement, qu'elle le lui accorda. Ma bonne mère, lui dit elle; vous êtes libre, faites
com-

comme si vous étiez dans votre hermitage: je vaï vous faire apporter à manger; mais souvenez-vous que je vous atens dès que vous aurez pris votre repas.

La Princesse dîna, & la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver, dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit sortie de table. Ma bonne mère, lui dit la princesse; je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la benediction de ce palais. A propos de ce palais, comment le trouvez-vous? mais avant que je vous le fasse voir pièce par pièce, dites moi premièrement ce que vous pensez de ce salon.

Sur cette demande, la fausse Fatime, qui pour mieux jouer son rôle avoit affecté jusqu'alors d'avoir la tête baissée, sans même la détourner pour regarder de l'un
ou

ou de l'autre côté, la leva enfin, & parcourut le salon des yeux d'un bout jusqu'à l'autre; & quand elle l'eut bien considéré : princesse dit-elle ce salon est véritablement admirable & d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une solitaire qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde; il me semble qu'il y manque une chose. Quelle chose, ma bonne mère: reprit la princesse Badroulboudour; apprenez la moi, je vous en conjure. Pour moi j'ai cru, & l'avois entendu dire ainsi, qu'il n'y manquait rien; s'il y manque quelque chose j'y ferai remédier. Princesse, repartit la fausse Fatime, avec une grande dissimulation; pardonnez moi la liberté que je prens. Mon avis, s'il peut être de quelque importance, seroit, que si au haut, & au milieu de ce dôme il y avoit un œuf de

roc suspendu , ce falon n'auroit point de pareil dans les quatre parties du monde , & votre palais feroit la merveille de l'univers.

Ma bonne mère , demanda la princesse , quel oiseau est le roc ? & où pourroit-on en trouver un œuf ? princesse , répondit la fausse Fatime , c'est un oiseau d'une grandeur prodigieuse , qui habite au plus haut du mont Caucase , & l'architecte de votre palais peut vous en trouver un.

Après avoir remercié la fausse Fatime de son bon avis , à ce qu'elle croyoit , la princesse Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle sur d'autres sujets. Mais elle n'oublia pas l'œuf de roc , qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin quand il seroit revenu de la chasse. Il y avoit six jours qu'il y étoit allé , & le magicien qui ne l'avoit pas ignoré , avoit voulu profiter de son absence. Il

218 *Les mille & une Nuit*,
revint le même jour sur le soir,
dans le tems que la fausse Fatime
venoit de prendre congé de la
princesse, & de se retirer à son a-
partement. En arrivant il monta
à l'appartement de la princesse qui
venoit d'y entrer. Il la salua & l'
embrassa ; mais il lui parut qu'elle
le recevoit avec un peu de froi-
deur. Ma princesse, dit-il, je ne
retrouve pas en vous la même ga-
ïeté que j'ai coûtume d'y trou-
ver. Est-il arrivé quelque chose
pendant mon absence qui vous ait
déplu & causé du chagrin ou du
mécontentement ? Au nom de
Dieu, ne me le cachez pas : il n'y
a rien que je ne fasse pour vous le
faire dissiper, s'il est en mon pou-
voir. C'est peu de chose, reprit
la princesse, & cela me donne si
peu d'inquiétude, que je n'ai pas
cru qu'elle eut rejaillic sur mon
visage pour vous la faire aperce-
voir. Mais puisque contre mon a-
ten-

tente vous y apercevez quelque altération, je ne vous en diffimulerai pas la cause qui est de très peu de conséquence.

J'avois cru avec vous, continua la princesse Badroulboudour que notre palais étoit le plus superbe, le plus magnifique & le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins, ce qui m'est venu dans la pensée après avoir bien examiné le salon aux vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il n'y auroit plus rien à désirer, si un œuf de roc étoit suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme. Princesse, répartit Aladdin, il suffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc pour y trouver le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le reparer, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour l'amour de vous.

Dans le moment Aladdin quitta la princesse Badroulboudour, il monta au salon aux vingt-quatre croisées, & là après avoir tiré de son sein la lampe qu'il portoit toujours sur lui en quelque lieu qu'il allât, depuis le danger qu'il avoit couru pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frota. Aussitôt le Génie se présenta devant lui. Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc, suspendu au milieu de l'enfoncement : je te demande au nom de la lampe que je tiens, que tu fasse en sorte que ce défaut soit réparé.

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles, que le Génie fit un cri si bruyant, & si épouvantable que le salon en fut ébranlé, & qu'Aladdin en chancela & fut prêt d'en tomber. Quoi misérable ! lui dit le Génie d'une voix à faire trembler l'homme

me

me le plus assuré ; ne te fufit-il pas, que mes compagnons & moi nous ayons fait toute chofe en ta confidération , pour me demander par une ingratitude qui n'a pas de pareille , que je t'apporte mon maître, & que je le pende au milieu de la voute de ce dôme ? cet attentat mériteroit que vous fufliez réduit en cendre fur le champ , toi , ta femme & ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur, & que la demande ne vienne pas directement de ta part. Aprens qui en eft le véritable auteur. C'eft le frère du magicien Afriquain ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritoit. Il eft dans ton palais déguifé fous l'habit de Fatime la fainte femme , qu'il a affaffinée ; c'eft lui qui a fugeré à ta femme de faire la demande pernicieufe que tu m'as faite. Son deflein eft de te tuer, c'eft à toi d'y prendre

garde, & en achevant il disparut.

Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du Génie ; il avoit entendu parler de Fatime la sainte femme, & il n'ignoroit pas de quelle manière elle guérissoit le mal de tête à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'apartement de la princesse, & sans parler de ce qui venoit de lui arriver, il s'assit en disant qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout à coup, & ils'apuya la main contre le front. La princesse commanda aussitôt qu'on fit venir la sainte femme, & pendant qu'on alla l'appeler elle raconta à Aladdin, à quelle occasion elle se trouvoit dans le palais où elle lui avoit donné un appartement.

La fausse Fatime arriva, & dès qu'elle fut entrée : venez ma bonne mère, lui dit Aladdin ; je suis bien aise de vous voir & de ce que mon bonheur veut que vous vous

trou-

trouviez ici. Je suis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me saisir. Je demande votre secours par la confiance que j'ai en vos bonnes prières, & j'espère que vous ne me refuserez pas la grace que vous faites à tant d'affligés de ce mal. En achevant ces paroles il se leva en baissant la tête, & la fausse Fatime s'avança de son côté, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avoit à sa ceinture sous sa robe. Aladdin qui l'observoit, lui saisit la main avant qu'elle l'eut tiré, & en lui perçant le cœur du sien, il la jeta morte sur le plancher.

Mon cher époux, qu'avez vous fait, s'écria la princesse dans sa surprise? vous avez tué la sainte femme. Non, ma princesse, répondit Aladdin sans s'émouvoir, je n'ai pas tué Fatime, mais un scélerat qui m'alloit assassiner si je ne l'eusse prévenu. C'est ce

224 *Les mille & une Nuit*,
méchant homme que vous voyez, ajouta-t'il en le dévoilant, qui a étranglé Fatime que vous avez cru regretter en m'acufant de sa mort, & qui s'étoit déguisé sous son habit pour me poignarder. Et afin que vous le connoissiez mieux, il étoit frère du magicien Afriquain votre ravisseur. Aladdin lui raconta ensuite par quelle voie il avoit appris ces particularités, après quoi il fit enlever le cadavre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères magiciens. Peu d'années après le Sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfans mâles, la princesse Badroulboudour en qualité de légitime héritière lui succéda, & communiqua la puissance suprême à Aladdin. Ils régnèrent ensemble de longues années & laissèrent une illustre postérité.

Si re,

Sire , dit la Sultane Scheherazade , en achevant l'histoire des aventures , arrivées à l'occasion de la Lampe merveilleuse , votre Majesté aura sans doute remarqué dans la personne du magicien Afriquain un homme abandonné à la passion démesurée de posséder des trésors par des voyes condamnables , qui lui en découvrirent d'immenses dont il ne jouit point , parcequ'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin elle voit au contraire un homme , qui d'une basse naissance s'élève jusqu'à la roiauté en se servant des mêmes trésors , qui lui viennent sans les chercher , seulement à mesure qu'il en a besoin pour parvenir à la fin qu'il s'étoit proposée. Dans le Sultan elle aura appris combien un Monarque bon , juste , & équitable court de dangers & risque même d'être détrôné , lorsque par une injuste crainte , & contre tou-

226 *Les mille & une Nuit,*
tes les règles de l'équité, il ose
par une promptitude déraisonna-
ble, condamner à mort un inno-
cent sans vouloir entendre sa jus-
tification. Enfin elle aura eu hor-
reur des abominations des deux
scélérats magiciens, dont l'un sa-
crifie sa vie pour posséder des tré-
sors, & l'autre sa vie & sa religio-
n à la vengeance d'un scélérat
comme lui, & qui comme lui aussi
reçoit le châtiment de sa méchan-
ceté.

Le Sultan des Indes témoigna
à la Sultane Scheherazade son é-
pouse qu'il étoit très satisfait des
prodiges qu'il venoit d'entendre
de la Lampe merveilleuse & que
les contes qu'elle lui faisoit cha-
que nuit lui faisoient beaucoup
de plaisir. En éfet ils étoient di-
vertissans, & presque toujours
assaisonnés d'une bonne morale.
Il voyoit bien que la Sultane les
faisoit adroitement succéder les
uns.

uns aux autres, & il n'étoit pas fâché qu'elle lui donnât occasion par ce moyen de tenir en suspens à son égard l'exécution du serment qu'il avoit fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit, & de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit même presque plus d'autre pensée que de voir s'il ne viendroit point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'histoire d'Aladdin & de Badroulboudour, toute différente de ce qui lui avoit été raconté jusqu'alors, dès qu'il fut éveillé il prévint Dinarzade, & il l'éveilla elle-même en demandant à la Sultane, qui venoit de s'éveiller aussi, si elle étoit à la fin de ses contes.

A la fin de mes contes, Sire l répondit la Sultane en se récriant sur la demande, j'en suis bien éloignée: le nombre en est si grand

qu'il ne me seroit pas possible à moi-même d'en dire le compte précisément à votre Majesté. Ce que je crains, Sire, c'est qu'à la fin votre Majesté ne s'ennuye, & ne se lasse de m'entendre, plutôt que je manque de quoi l'entretenir sur cette matière.

Otez-vous cette crainte de l'esprit, reprit le Sultan, & voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter.

La Sultane Scheherazade, encouragée par les paroles du Sultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle histoire en ces termes: Sire, dit-elle, j'ai entretenu plusieurs fois votre Majesté de quelques aventures arrivées au fameux Calife Haroun Alraschid. Il lui en est arrivé un grand nombre d'autres, dont celle que voici n'est pas moins digne de votre curiosité.

LES AVANTURES

du Calife Haroun Alraschid.


Quelque fois, comme votre Majesté ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avoir expérimenté par elle même, nous sommes dans des transports de joye si extraordinaires que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous aprochent, ou que nous participons aisément à la leur. Quelque fois aussi, nous sommes dans une mélancholie si profonde, que nous sommes insupportables à nous-même, & que bien loin d'en pouvoir dire la cause, si on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous même si nous la cherchions.

Le Calife étoit un jour dans cette situation d'esprit, quand Giafar son grand Visir fidèle & aimé vint se présenter devant lui.

Ce ministre le trouva seul, ce qui lui arrivoit rarement, & comme il s'aperçût en s'avançant qu'il étoit enlevé dans une humeur sombre, & même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jeter sur lui.

Le Calife enfin leva les yeux, & regarda Giafar; mais il les détourna aussi-tôt, en demeurant dans la même posture & aussi immobile qu'auparavant.

Comme le grand Visir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du Calife qui le regardât personnellement, il prit la parole: Commandeur des croians, dit-il, votre Majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancholie qu'elle fait paroître & dont il m'a toujours paru qu'elle étoit si peu susceptible.

Il est vrai, Visir, répondit le Calife, en changeant de situation,
que

que j'en suis peu susceptible, & sans toi je ne me ferois pas aperçu de celle où tu me trouves, & dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper.

Commandeur des croïans, reprit le grand Visir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici, & je prens la liberté de faire souvenir votre Majesté qu'elle s'est imposé elle-même un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut avoir observée dans sa capitale & aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine, & c'est l'ocasion la plus propre qui s'offre d'elle-même, pour dissiper les nuages qui ofusquent sa gajeté ordinaire.

Je

Je l'avois oublié, repliqua le Calife, & tu m'en fais souvenir fort à propos: va donc changer d'habit pendant que je ferai la même chose de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger, & sous ce déguisement ils sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais qui donnoit sur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville par les dehors jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la ville qui étoit de ce côté là, sans avoir rien observé qui fût contre le bon ordre. Ils traversèrent ce fleuve sur le premier bateau qui se présenta, & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville, opposée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisoit la communication.

Il passèrent ce pont, au bout
du-

duquel ils rencontrèrent un aveugle assez âgé qui demandoit l'aumône. Le Calife se détourna, & lui mit une pièce de monnoye d'or dans la main.

L'aveugle à l'instant lui prit la main & l'arrêta : charitable personne, dit-il ; qui que vous soyez, que Dieu a inspiré de me faire l'aumône, ne me refusez pas la grace que je vous demande de me donner un soufflet ; je l'ai mérité & même un plus grand châtiement. En achevant ces paroles, il quitta la main du Calife pour lui laisser la liberté de lui donner le soufflet ; mais de crainte qu'il ne passât outre sans le faire, il le prit par son habit.

Le Calife surpris de la demande & de l'action de l'aveugle : bon homme, dit-il ; je ne puis t'accorder ce que tu me demandes ; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais
trai-

234 *Les mille & une Nuits*,
traitement que tu prétens que je
te fasse; & en achevant ces paroles
il fit un effort pour faire quitter prise
à l'aveugle.

L'aveugle qui s'étoit douté de
la repugnance de son bienfaiteur,
par l'expérience qu'il en avoit
depuis long-tems, faisoit un plus
grand effort pour le retenir : Seig-
neur, reprit-il; pardonnez moi
ma hardiesse & mon importunité;
donnez moi je vous prie un souf-
flet, ou reprenez votre aumône,
je ne puis la recevoir qu'à cette
condition, sans contrevenir à un
serment solennel que j'en ai fait
devant Dieu; & si vous en saviez
la raison vous tomberiez d'accord
avec moi que la peine en est trop
legère.

Le Calife, qui ne vouloit pas
être retardé plus long-tems, ceda
à l'importunité de l'aveugle, &
il lui donna un soufflet assez léger.
L'aveugle quitta prise aussitôt, en
le

le remerçant & en le benissant. Le Calife continua son chemin avec le grand Visir; mais à quelques pas de là il dit au Visir: il faut que le sujet qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec tous ceux qui lui font l'aumone, soit un sujet grave. Je serois bien aise d'en être informé; ainsi retourne, dis-lui qui je suis, & qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais au tems de la prière de l'après dîné, & que je veux lui parler.

Le grand Visir retourna sur ses pas, fit son aumone à l'aveugle, & après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre & vint rejoindre le Calife.

Ils rentrèrent dans la ville, & en passant par une place ils y trouverent grand nombre de spectateurs qui regardoient un jeune homme bien mis, monté sur une cavale qu'il pouffoit à toute bride

au-

236 *Les mille & une Nuit,*

autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet & d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle étoit tout en écume & tout en sang.

Le Calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arreta pour demander si l'on savoit quel sujet il avoit de maltraiter ainsi sa cavale, & il aprit qu'on l'ignoroit; mais qu'il y avoit deja quelque tems, que chaque jour & à la même heure, il lui faisoit faire ce penible exercice.

Ils continuèrent de marcher, & le Calife dit au grand Visir de bien remarquer cette place, & de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le Calife arrivât au palais, il remarqua dans une rue par où il y avoit long-tems qu'il n'avoit passé, un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'
hôte-

hôtel de quelque seigneur de sa cour. Il demanda au grand Visir, s'il savoit à qui il appartenoit. Le grand Visir répondit, qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En éfet il interrogea un voisin, qui lui dit, que cette maison appartenoit à Cogia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la profession de cordier qu'il lui avoit vû lui-même exercer dans une grande pauvreté, & que sans savoir par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il soustenoit fort honorablement & splendidement la dépense qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand Visir alla réjoindre le Calife & lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, lui dit le Calife; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais
à

238 *Les mille & une Nuit*,
à la même heure que les deux autres. Le grand Visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du Calife.

Le lendemain, après la prière de l'après diné, le Calife rentra dans son appartement, & le grand Visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, & les présenta au Calife.

Ils se prosternèrent tous trois devant son trône, & quand ils furent relevés, le Calife demanda à l'aveugle, comment il s'appelloit. Je me nomme Baba Abdalla, répondit l'aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le Calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi. Je t'aurois empêché dès lors de donner davantage au public le scandale que

tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir ici pour savoir de toi, quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien; & sur ce que tu me vas dire, je jugerai si tu as bien fait, & si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis moi donc sans me rien déguiser, d'ou t'est venu cette pensée extravagante. Ne me caches rien, car je veux le savoir absolument.

Baba Abdalla intimidé par cette reprimande se prosterna une seconde fois le front contre terre devant le trône du Calife; & après s'être relevé: Commandeur des croians, dit-il aussitôt; je demande très humblement pardon à vôtre Majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai osé exiger d'elle & la forcer de faire une chose qui à la verité paroît hors du bon sens. Je reconnois mon crime; mais

mais comme je ne connoissois pas alors vôtre Majesté, j'implore sa clémence, & j'espère qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plait de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que ç'en est une, & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes; mais à l'égard de Dieu, c'est une pénitence très modique d'un peché énorme dont je suis coupable, & que je n'expirois pas, quand même tous les mortels m'acableroient de soufflets les uns après les autres. C'est de quoi vôtre Majesté sera le juge elle-même, quand par le recit de mon histoire que je vais lui raconter en obeissant à ses ordres, je lui aurai fait connoître qu'elle est cette faute énorme.

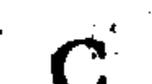


HISTOIRE.

de l'aveugle Baba-Abdalla.




Ommandeur des croi-

C

ans, continua Baba-


Abdalla; je suis né à


Bagdad avec quel-
ques biens dont je devins héritier de mon père & de ma mère, qui moururent tous deux peu de jours l'un après l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme qui les eût dissipé en peu de tems par des dépenses inutiles & dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins & par les peines que je me donnois. Enfin j'étois devenu assez riche pour posséder quatre vingt chameaux que je louois aux marchands des Caravanes, & qui me valoient de grosses som-

mes chaque voyage que je faisois en diférens endroits de l'étendue de l'empire de vôtre Majesté, où je les acompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec un puissant désir de devenir encore plus riche, un jour, comme je revenois de Balsora à vuide avec mes chameaux, que j'y avois conduit chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, & que je les faisois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, & où le bon pâturage m'avoit fait arreter, un Derviche qui alloit à pied à Balsora vint m'aborder & s'assit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit. Il me fit les mêmes demandes, & après que nous eûmes satisfait nôtre curiosité de part & d'autre, nous mimes nos provisions en commun & nous mangeâmes ensemble.

En

En faisant nôtre repas , après nous être entretenu de plusieurs choses indifférentes , le Derviche me dit qu'il favoit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions , il y avoit un souterrain plein de tant de richesses immenses , que quand mes quatre-vingt chameaux seroient chargés de l'or & des pierreries qu'on en pouvoit tirer , il ne paroîtroit presque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me surprit & me charma en même tems. La joye que j'en ressentis en moi-même , faisoit que je ne me possédois plus. Je ne croiois pas le Derviche capable de m'en faire accroire. Ainsi je me jettai à son cou en lui disant ; bon Derviche , je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde , ainsi à quoi peut vous servir la connoissance de ce trésor ? Vous êtes seul & vous ne pouvez en

emporter que très peu de chose ;
enseignez moi où il est , j'en
chargerai mes quatre-vingt cha-
meaux, & je vous en ferai présent
d'un en reconnoissance du bien &
du plaisir que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de chose il est vrai ;
mais c'étoit beaucoup à ce qu'il
me paroïssoit , par rapport à l'ex-
cès d'avarice qui s'étoit emparé
tout à coup de mon cœur, depuis
qu'il m'avoit fait cette confiden-
ce ; & je regardois les soixante-
dix-neuf charges qui me devo-
ient rester , presque comme rien
en comparaison de celle dont je
me priverois en la lui abandon-
nant.

Le Derviche qui vit ma passi-
on étrange pour les richesses , ne
se scandalisa pourtant pas de l'o-
fre déraisonnable que je venois
de lui faire : mon frère , me dit-il
sans s'émouvoir, vous voyez bi-
en vous-même que ce que vous
m'o-

m'ofrez n'est pas proportionné au bien-fait que vous demandez de moi. Je pouvois me dispenser de vous parler de ce trésor, & garder mon secret. Mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois & que j'ai encore de vous obliger & de vous donner lieu de vous souvenir de moi à jamais en faisant votre fortune & la mienne. J'ai donc une autre proposition plus juste & plus équitable à vous faire : c'est à vous de voir si elle vous accommode.

Vous dites, continua le Derviche, que vous avez quatre-vingt chameaux : je suis prêt de vous mener où est le trésor ; nous les chargerons, vous & moi, d'autant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en cederez la moitié avec

leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié; après quoi nous nous séparerons, & les emmènerons où bon nous semblera, vous de votre côté, & moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, & que si vous me faites la grace de me céder quarante chameaux, vous aurez aussi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois disconvenir que la condition que le Derviche me proposoit ne fût très équitable. Sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvoient m'en revenir en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérois que le Derviche ne seroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déjà d'ingratitude un bienfait purement
gra-

gratuit que je n'avois pas encore reçu du Derviche. Mais il n'y avoit pas à balancer, il falloit accepter la condition, ou me refou- dre à me repentir toute ma vie d' avoir par ma faute perdu l'ocasi- on de me faire une haute fortune.

Dans le même moment je ras- semblai mes chameaux, & nous partimes ensemble. Après avoir marché quelque tems nous arri- vâmes à un vallon entouré de montagnes, mais assez spacieux. L'entrée en étoit fort étroite: mes chameaux n'y purent passer qu'un à un; mais le terrain s'élar- gissant au dedans ils trouvèrent moyen de s'y tenir tous ensemble fans s'embarasser. Les montag- nes qui entouroient ce vallon for- moient à peu près un cercle, & el- les étoient si élevées, si escarpées, & si impraticables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais apercevoir.

L 4 Quand

Quand nous fûmes arrivés entre ces montagnes : n'allons pas plus loin me dit le Derviche, arrêtez ici vos chameaux, & faites les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger, & quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor.

Je fis ce que le Derviche m'avoit dit, & je l'allai rejoindre aussitôt. Je le trouvai un fusil à la main qui amassoit un peu de bois sec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jetta du parfum en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, & aussitôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée & dans le moment un rocher qui étoit entre deux montagnes & qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire s'ouvrit, & une espèce de porte à deux battans,

tans, pratiquée avec un artifice admirable dans le roc même & de la même matière s'offrit à nos regards.

Cette ouverture exposa à nos yeux dans un grand enfoncement creusé dans ce roc, un palais magnifique bâti plutôt par le travail des Génies que par celui des humains: car il ne paroissoit pas que des hommes eussent pû s'aviser d'une entreprise si hardie & si surprenante.

Mais, Commandeur des croïans, je fais après coup cette observation à votre Majesté, car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admiraï pas même les richesses immenses que je voyois de tous côtés, & sans m'arrêter à observer l'économie qu'on avoit gardé dans l'arrangement de tant de trésors, je me jettai sur le premier tas de monnoye d'or qui se présenta devant moi comme un aigle

250 *Les mille Et une Nuit,*

qui fond sur sa proye, & je commençai d'en mettre dans un sac dont je m'étois déjà saisi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les sacs étoient grands, & je les eusse volontiers emplis tous; mais il falloit les proportioner aux forces de mes chameaux.

Le Derviche fit la même chose que moi, mais je m'aperçus qu'il s'atachoit plutôt aux pierres; & comme il m'en eut fait comprendre la raison, je suivis son exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus des pierres précieuses de toute sorte, que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos sacs, & nous en chargeâmes mes chameaux. Il ne restoit plus qu'à refermer le trésor & nous en aller.

Avant que de partir le Derviche entra dans le trésor, & comme il y avoit plusieurs grands vases d'orfèvrerie de toutes sortes de fa-

façons & d'autres matières précieuses, j'observai qu'il prit dans un de ces vases une petite boîte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une espèce de pommade.

Le Derviche fit la même cérémonie pour fermer le trésor qu'il avoit fait pour l'ouvrir, & après avoir prononcé certaines paroles, la porte du trésor se referma, & le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réservé, & le Derviche à la tête des autres que je lui avois cédés.

Nous défilâmes par où nous étions entrés dans ce vallon, & nous marchâmes ensemble jus-

qu'au grand chemin où nous devions nous séparer; le Derviche pour continuer sa route vers Balfora, & moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un bienfait si grand, j'employai les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient lui marquer davantage ma reconnoissance de m'avoir préféré à tout autre mortel, pour me faire part de tant de richesses. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joye, & après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelques pas pour réjoindre mes chameaux, qui marchoient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur: je déplorerois la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richesses dont ils étoient chargés.

gés. Le Derviche n'a pas besoin de toutes ces richesses, disois-je en moi-même; il est le maître des trésors, il en aura tant qu'il voudra: ainsi je me livrai à la plus noire ingratitude, & je me déterminai tout à coup de lui enlever ses chameaux avec leur charges.

Pour exécuter mon dessein, je commençai par faire arrêter mes chameaux. Ensuite je courus après le Derviche que j'apellois de toute ma force pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque chose à lui dire, & je lui fis signe de faire aussi arrêter les siens & de m'attendre. Il entendit ma voix & ils s'arrêta.

Quand je l'eus réjoint: mon frère lui dis-je, dès que je vous eus quité j'ai considéré une chose à laquelle je n'avois pas pensé au paravant, & à laquelle peut-être vous n'avez pas pensé vous même; vous êtes un bon Dervi-

che accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du soin des choses du monde, & sans autre embarras que celui de servir Dieu. Vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé, en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience.

Je crois que vous avez raison, reprit le Derviche, qui ne se voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer, & j'avoue, ajouta-t'il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déjà à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, & allez en la garde de Dieu.

J'en mis à part dix, & après les
avoir

avoir détourné, je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le Derviche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité, & je me flatai que je n'aurois pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En éfet au lieu de le remercier du riche présent qu'il venoit de me faire : mon frète, lui dis-je encore, par l'interêt que je prens à votre repos, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous, fans vous prier de considérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener à un homme comme vous particulièrement, qui n'est pas acoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux, si vous me faisiez une pareille grace que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis,

com-

comme vous le voyez , n'est pas tant pour l'amour de moi & pour mon interêt, que pour vous faire un plus grand plaisir ; soulagez vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi, à qui il ne coute pas plus de prendre soin de cent que d'un seul.

Mon discours fit l'éfet que je souhaitois, & le Derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandois, de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt, & je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassoit les richesses de beaucoup de Souverains. Il sembla après cela que je devois être content.

Mais Commandeur des croians, semblable à un hydropique, qui plus il boit plus il a soif, je me sentis plus enflamé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui lui restoient encore.

Je

Je redoublai mes sollicitations, mes prières & mes importunités, pour faire condescendre le bon Derviche à m'accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grace, & quant aux dix autres qui lui restoit, je l'embrassai, je le baisai & je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne pas me les refuser, & de mettre par là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement, qu'il me combla de joye en m'annonçant qu'il y consentoit. Faites en un bon usage mon frère, ajouta-t'il; & souvenez vous que Dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne, si nous ne nous en servons pour secourir les pauvres qu'il lui plait de laisser dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompense dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit si grand,

grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentois pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingt chameaux, & de savoir qu'ils étoient chargés d'un trésor inestimable qui devoit me rendre les plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'esprit que la petite boîte de pommade, dont le Derviche s'étoit fait, & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je lui étois redevable. L'endroit où le Derviche l'a prise, disois-je en moi même, & le soin qu'il a eu de s'en saisir me fait croire qu'elle enferme quelque chose de mystérieux. Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir. Je venois de l'embrasser en lui disant adieu; à propos lui dis-je en retournant à lui, que voulez vous faire de cette petite boîte de pommade? Elle

le me paroît si peu de chose, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez ; je vous prie de m'en faire présent, aussi bien un Derviche comme vous, qui a renoncé aux vanités de ce monde, n'a pas besoin de pommade.

Plût à Dieu qu'il me l'eût refusée cette boîte ! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me possédois plus ; j'étois plus fort que lui, & bien résolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entière satisfaction il ne fût pas dit, qu'il eut emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fût l'obligation que lui avois.

Loin de me la refuser, le Derviche la tira d'abord de son sein, & en me la présentant de la meilleure grace du monde : tenez mon frère me dit-il ; la voila : qu'à cela ne tienne que vous ne soiez content. Si je puis faire davantage
pour

pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis prêt de vous satisfaire.

Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris & en considérant la pommade : puisque vous êtes de si bonne volonté lui dis-je, & que vous ne vous lassiez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade.

L'usage en est surprenant & merveilleux, repartit le Derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche & sur la paupière, elle fera paroître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le sein de la terre ; mais si vous en appliquez de même à l'œil droit elle vous rendra aveugle pour le reste de vos jours.

Je voulus moi-même expérimenter un effet si admirable. Prenez la boîte, dis-je au Derviche

che en la lui presentant , & appliquez moi vous même de cette pommade à l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que moi; je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paroît incroyable.

Le Derviche voulut bien se donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche & m'apliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil & j'éprouvai qu'il m'avoit dit la verité. Je vis en effet un nombre infini de trésors & de richesses si prodigieuses, & si diversifiées qu'il ne me seroit pas possible d'en faire un juste détail. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priai le Derviche de m'apliquer aussi de cette pommade autour de cet œil.

Je suis prêt de le faire, me dit le Derviche; mais vous devez
vous

vous souvenir, ajouta-t'il, que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit, vous deviendriez aveugle aussitôt. Telle est la vertu de cette pommade, ainsi ne vous trompez pas.

Loin de me persuader que le Derviche me disoit la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau mystere qu'il vouloit me cacher. Mon frère, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'est pas naturel que cette pommade fasse deux effets si oposés l'un à l'autre.

La chose est pourtant comme je vous le dis : repartit le Derviche en prenant le nom de Dieu à témoin; & vous devez m'en croire sur ma parole, car je ne fais point déguiser la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du Derviche qui me parloit en homme d'honneur. L'en-

vic insurmontable de contem-
pler à mon aise tous les trésors de
la terre, & peut être d'en jouir
toutes les fois que je voudrois m'
en donner le plaisir, fit que je ne
voulus pas écouter ses remontran-
ces, ni me persuader d'une chose
qui cependant n'étoit que trop
vraie, comme je l'expérimentai
bientôt après à mon grand mal-
heur.

Dans la prévention où j'étois,
j'allai m'imaginer que si cette
pommade avoit la vertu de me fai-
re voir tous les trésors de la terre
en l'apliquant sur l'œil gauche,
elle avoit peut-être la vertu de les
mettre à ma disposition en l'apli-
quant sur le droit. Dans cette
pensée je m'obstinai à presser le
Derviche à m'en apliquer lui-me-
me autour de l'œil droit, mais il
refusa constamment de le faire.
Après vous avoir fait un si grand
bien, mon frère me dit il; je ne
puis

254 *Les mille & une Nuit*,
puis me refoudre à vous faire un si
grand mal. Considérez bien vous
même, quel malheur c'est que
d'être privé de la vue, & ne me
reduisez pas à la fâcheuse nécessi-
té de vous complaire dans une
chose dont vous vous repentirez
toute votre vie.

Je pouffai mon opinâtreté jus-
qu'au bout : mon frère, lui dis je
assez fermement, je vous prie de
passer par dessus toutes les dif-
cultés que vous me faites. Vous
m'avez acordé fort généreuse-
ment tout ce que je vous ai de-
mandé jusqu'à présent ; voulez
vous que je me separe d'avec vous
mal satisfait pour une chose de si
peu de consequence ? Au nom de
Dieu acordez-moi cette derniè-
re faveur. Quoiqu'il en arrive, je
ne m'en prendrai pas à vous & la
faute en sera sur moi seul.

Le Derviche fit toute la résistan-
ce possible ; mais comme il vit que
j'é-

j'étois en état de l'y forcer : puis-que vous le voulez absolument me dit-il , je vais vous contenter. Il prit un peu de cette fatale pommade & me l'apliqua sur l'œil droit que je tenois fermé ; mais hélas ! quand je vins à l'ouvrir , je ne vis qu'épaisses tenebres de mes deux yeux & je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah malheureux Derviche ! m'écriai-je dans le moment ; ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai. Fatale curiosité , ajoûtai-je , désir insatiable des richesses , dans quel abime de malheurs m'allez vous jeter ! Je sens bien à present que je me les suis attiré ; mais vous chér frère , m'écriai-je encore en m'adressant au Derviche , qui êtes si charitable & si bien faisant , entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connoissance , n'en avez vous pas quelqu'un pour me rendre la vue ?

Malheureux, me répondit alors le Derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'ayes évité ce malheur : mais tu n'as que ce que tu mérites, & c'est l'aveuglement du cœur, qui t'a attiré celui du corps. Il est vrai que j'ai des secrets, tu l'as pu connoître dans le peu de tems que j'ai été avec toi ; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse toi à Dieu, si tu crois qu'il y en ait un. Il n'y a que lui qui puisse te la rendre. Il t'avoit donné des richesses dont tu étois indigne. Il te les a ôtées, & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en feront pas méconnoissans comme toi.

Le Derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à lui repliquer. Il me laissa seul acablé de confusion & plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer : & après avoir rassemblés quatre-vingt chameaux, il

il les emmena, & poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane, mais il fut sourd à mes prières & à mes cris. Ainsi privé de la vue & de tout ce que je possédois au monde, je serois mort d'affliction & de faim, si le lendemain une caravane, qui revenoit de Balsora, ne m'eût reçu charitablement & ramené à Bagdad.

D'un état à m'égalier aux princes, sinon en forces & en puissance, du moins en richesses & en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône; & c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent. Mais pour expier mon crime envers Dieu, je m'imposai en même tems la peine d'un soufflet de la

268 *Les mille Et une Nuit*,
part de chaque personne charita-
ble qui auroit compassion de ma
misère.

Voilà enfin, Commandeur des
croians, le motif de ce qui parut
hier si étrange à vôtre Majesté,
& de ce qui doit m'avoir fait en-
courir son indignation. Je lui en
demande pardon encore une fois
comme son esclève, en me sou-
mettant à recevoir le châtiment
que j'ai mérité. Et si elle daigne
prononcer sur la pénitence que je
me suis imposée, je suis persuadé
qu'elle la trouvera trop légère,
& beaucoup au dessous de mon
crime.

Quand l'aveugle eut achevé son
histoire, le Calife lui dit : Baba
Abdalla, ton péché est grand ;
mais Dieu soit loué que tu en as
eonné l'énormité. Quant à la pé-
nitence publique que tu en as faite
jusqu'à présent, c'est assez : il faut
que dorénavant tu la continues
dans

dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à Dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion. Et afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre drachmes d'argent par jour de ma monnoye, que mon grand Visir te fera donner. Ainsi ne t'en retourne pas, & atens qu'il ait exécuté mon ordre.

A ces paroles, Baba Abdalla se prosterna devant le trône du Calife; & en se relevant il lui fit son rémerciment, en lui souhaitant toute sorte de bonheur & de prospérité.

Le Calife Haroun Alraschid, content de l'histoire de Baba Abdalla & du Derviche, s'adressa au jeune homme qu'il avoit vû maltraiter sa cavale, & il lui demanda son nom, comme il avoit fait à l'

aveugle. Le jeune homme lui dit qu'il s'apelloit Sidi-Nouman.

Sidi-Nouman, lui dit alors le Calife; j'ai vû exercer bien des chevaux pendant ma vie, & souvent j'en ai exercé moi-même; mais je n'en ai jamais vû pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu pouffois hier ta cavale en pleine place au grand scandale des spectateurs qui en murmuroient hautement. Je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, & il s'en falut peu que je ne me fisse connoître contre mon intention pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare & cruel; je veux même croire que tu n'en usés pas ainsi sans sujet, puisque je sai que ce n'est pas la première fois, & qu'il y a déjà bien du tems que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale. Je veux savoir quel en est le
su-

sūjet, & je t'ay fait venir ici, afin que tu me l'apprenne : sur tout dis moi la chose comme elle est, & ne me deguise rien.

Sidi Nouman comprit aisement ce que le Calife exigeoit de lui. Ce récit lui faisoit de la peine, il changea de couleur plusieurs fois, & fit voir malgré lui combien étoit grand l'embaras ou il se trouvoit. Il falut pourtant se résoudre à en dire le sujet. Ainsi avant que de parler il se prosterna devant le trône du Calife, & après s'être relevé, il essaya de commencer son récit pour le satisfaire; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la Majesté du Calife devant lequel il paroissoit, que par la nature de ce qu'il avoit à lui dire.

Quelque impatience naturelle que le Calife eût d'être obéi dans ses volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence

272 *Les mille & une Nuit,*
de Sidi Nouman. Il vit bien qu'il
falloit, ou qu'il manquât de har-
dieſſe devant lui, ou qu'il fut inti-
midé du ton dont il lui avoit par-
lé, ou enfin que dans ce qu'il avoit
à lui dire il pouvoit y avoir des
choſes qu'il eût bien voulu câ-
cher.

Sidi Nouman lui dit le Calife,
pour le raffurer, reprends tes ef-
prits & fais état que ce n'est pas à
moi que tu dois raconter ce que je
te demande, mais à quelque ami
qui t'en prie. S'il y a quelque cho-
ſe dans ce recit qui te faſſe de la
peine & dont tu crois que je pour-
rois être ofenſé, je te la pardonne
des à préſent. Defais toi donc de
toutes tes inquietudes, parle moi
à cœur ouvert & ne me diſſimu-
les rien, non plus qu'au meilleur
de tes amis.

Sidi Nouman raffuré par les
dernières paroles du Calife, prit
enfin la parole: Commandeur des
cro-

croyans , dit-il ; quelque faififfement dont tout mortel doit être frapé à la feule aproche de la Majesté & de l'éclat de fon trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce faififfement respectueux ne m'interdira pas la parole , jusqu'au point de manquer à l'obéiffance que je lui dois, en lui donnant fatisfaction sur ce qu'elle exige de moi présentement. Quoique je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes, je ne suis pourtant pas assez méchant pour avoir commis, & même pour avoir eu la volonté de commettre rien contre les loix , qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité. Quelque bonne néanmoins que soit mon intention ; je reconnois que je ne suis pas exempt d'avoir péché par ignorance. J'avoue que cela m'est arrivé ; & sans mettre ma confiance au pardon qu'il a plu à

274 *Les mille & une Nuit*,
votre Majesté de m'acorder sans
m'avoir entendu, je me soumets
au contraire à sa justice, & à être
puni si je l'ai mérité. Il est vrai
que la manière dont je traite ma
cavale depuis quelques jours,
comme votre Majesté en a été té-
moin, est étrange, cruelle & de
très mauvais exemple. Mais j'es-
père qu'elle en trouvera le motif
bien fondé, & qu'elle jugera que
je suis plus digne de compassion
que de châtement. Mais je ne
dois pas la tenir plus long-tems
en suspens par un ennuyeux pré-
ambule. Voici ce qui m'est ar-
rivé.

HISTOIRE

de Sidi Nouman.

Commandeur des croians,
{ C } continua Sidi Nouman;
je ne parle pas à votre
Majesté de ma naissance;
elle n'est pas d'un assez grand
éclat

éclat pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes ancêtres par leur bonne économie m'en ont laissé autant que j'en pouvois souhaiter pour vivre en honnête-homme sans ambition, & sans être à charge à personne.

Avec ces avantages, la seule chose que je pouvois désirer pour rendre mon bonheur complet, étoit de trouver une femme aimable, qui eut toute ma tendresse, & qui en m'aimant véritablement voulût bien le partager avec moi; mais il n'a pas plû à Dieu de me l'acorder. Au contraire il m'en a donné une qui dès le lendemain de mes nôces a commencé d'exercer ma patience d'une manière qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été exposés à une pareille épreuve.

Comme la coûtume veut que nos mariages se fassent sans voir,

& sans connoître celles que nous devons épouser, votre Majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue, n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, & que les bonnes mœurs, le bon esprit & la bonne conduite, corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eut amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté: je la trouvai à mon gré, & elle me plut.

Le lendemain de nos nôces on nous servit un dîné de plusieurs mets. Je me rendis où la table étoit mise, & comme j'en'y vis pas
ma

ma femme, je la fis appeler. Après m'avoir fait attendre long-tems elle arriva. Je dissimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table. Je commençai par le ris que je pris avec une cullière comme à l'ordinaire.

Ma femme au contraire, au lieu de se servir de sa cullière, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans sa poche une espèce de cure-oreille, avec lequel elle commença de prendre le ris, & de le porter à sa bouche grain à grain, car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

Surpris de cette manière de manger : Amine, lui dis-je, car c'étoit son nom, avez vous appris dans votre famille à manger le ris de la sorte ? ou le faites vous ainsi parce que vous êtes une petite mangeuse, ou voulez vous compter les grains, afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ?

Si vous en usez ainsi par épargne, & pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là; & je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grace de Dieu de quoi vivre aisément sans nous priver du nécessaire. Ne vous contraignez pas ma chère Amine, & mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faisois ces remontrances, sembloit devoir m'attirer quelque réponse obligeante, mais sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même manière: & afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de ris que de loin à loin; & au lieu de manger des autres mets avec moi, elle se contenta de porter à sa bouche de tems en tems un peu de pain émietté, à peu près autant qu'un moineau en eût pu pren-

prendre à la fois.

Son opiniâtreté me scandalisa; je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaisir & pour l'excuser, qu'elle n'étoit pas accoutumée de manger avec des hommes, encore moins avec un mari devant qui on lui avoit peut-être enseigné, qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle pouffoit trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvoit avoir déjeuné, ou si elle ne l'avoit pas fait, qu'elle se reservoit à manger seule & en liberté. Ces considérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'éfaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîner je la quitai avec le même air, que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très mal satisfait de ses manières extraordinaires, & je la laissai seule.

Le soir au souper ce fut la même

me chose. Le lendemain & toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportoit de la même manière. Je voyois bien qu'il n'étoit pas possible qu'une femme put vivre du peu de nourriture quelle prenoit, & qu'il y avoit là dessous quelque mystère qui m'étoit inconnu : cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'espérance qu'avec le tems elles s'acoutumeroit à vivre avec moi comme je le souhaitois ; mais mon espérance étoit vaine, & je ne fus pas long-tems à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle se leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller : je ne pouvois comprendre à quel dessein elle troubloit ainsi son re-

pos ; & la curiosité de savoir ce quelle vouloit faire , me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller , & un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

Dans l'instant qu'elle fut sortie, je me levai en jettant ma robe sur mes épaules , & j'eus le tems d'apercevoir par une fenêtre qui donnoit sur la cour, qu'elle ouvroit la porte de la rue & qu'elle sortit.

Je courus aussi-tôt à la porte qu'elle avoit laissée entr'ouverte, & à la faveur du clair de la lune je la suivis jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetière qui étoit près de notre maison ; alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminoit au cimetière , & après m'être précautionné pour ne pas être vû , j'aperçus Amine avec une Goule.

Votre Majesté n'ignore pas
que

282 *Les mille & une Nuits*,
que les Goules de l'un & de l'autre sexe sont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les passans qu'ils tuent, & dont ils mangent la chair. Au défaut des passans, ils vont la nuit dans les cimetières se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette Goule; elles déterrent un mort qu'on avoit enterré le même jour, & la Goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangèrent ensemble. Assises sur le bord de la fosse, elles s'entretenoient fort tranquillement en faisant un repas si cruel & si inhumain; mais j'étois trop éloigné, & il ne me fût pas possible de rien comprendre de leur entretien qui devoit être aussi étrange que
leur

leur repas dont le souvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jettèrent le reste du cadavre dans la fosse qu'elles remplirent de la terre, qu'elles en avoient ôtée. Je les laissai faire & je regagnai en diligence notre maison. En entrant je laissai la porte de la rue entr'ouverte comme je l'avois trouvée, & après être rentré dans ma chambre, je me recouchai & je fis semblant de dormir.

Amine rentra peu de tems après sans faire de bruit. Elle se deshâbilla, & elle se recoucha de même, avec la joye, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi sans que je m'en fusse aperçu.

L'esprit rempli de l'idée d'une action aussi barbare & aussi abominable que celle dont je venois d'être témoin, & la répugnance que j'avois de me voir couché
près

près de celle qui l'avoit commise, fit que je fus long-tems à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant, mais d'un sommeil si léger, que la première voix qui se fit entendre pour appeler à la prière publique de la pointe du jour me reveilla. Je m'habillai & je me rendis à la Mosquée.

Après la prière je sortis hors de la ville, & je passai la matinée à me promener dans les jardins, & à songer au parti que je prendrois pour obliger ma femme à changer de manière de vivre. Je rejettai toutes les voyes de violence qui se présentèrent à mon esprit, & je résolus de n'employer que celles de la douceur pour la retirer de la malheureuse inclination qu'elle avoit. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusques chez moi où je rentrai justement à l'heure du dîné.

Dès qu'Amine me vit, elle fit
fer-

fervir, & nous nous mimes à table. Comme je vis qu'elle persistoit toujours à ne manger le ris que grain à grain : Amine lui dis-je, avec toute la moderation possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris le lendemain de nos nôces, quand je vis que vous ne mangiez que du ris en si petite quantité, & d'une manière dont tout autre mari que moi eût été ofensé. Vous savez aussi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faisoit en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies & que l'on a soin d'acommoder de différentes manières, afin de tâcher d'attraper votre goût. Depuis ce tems-là vous avez vû notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques uns des mets, afin de ne pas manger toujours la même chose. Mes re-
mon-

montrances néanmoins ont été inutiles, & jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même & de me faire la même peine. J'ai gardé le silence, parceque je n'ai pas voulu vous contraindre, & je serois fâché que ce que je vous en dis présentement vous fit la moindre peine. Mais Amine, dites moi je vous en conjure; les viandes que l'on nous sert ici, ne valent elles pas mieux que de la chair de mort?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois observée la nuit, entra dans une fureur qui surpasse l'imagination. Son visage s'enflamma, les yeux lui sortirent presque hors de la tête, & elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyois me remplit d'épouvante. Je devins comme immobile & hors d'état

état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, & dont votre Majesté va être surprise. Dans le fort de son emportement, elle prit un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main, elle y plongea ses doigts en marmotant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas, & en me jettant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux: malheureux reçois la punition de ta curiosité, & deviens chien.

A peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne eut elle vomi ces paroles diaboliques, que tout à coup je me vis changé en chien. L'étonnement & la surprise où j'étois d'un changement si subit, & si peu attendu, m'empêchèrent de songer d'abord à me sauver; ce qui lui donna le temps de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet elle m'en appliqua de si grands coups,

coups, que je ne sai comment je ne demeurai pas mort sur la place. Je crûs échaper à sa rage en fuyant dans la cour; mais elle m'y poursuivit avec la même fureur & de quelque souplesse que je pus me servir en courant de côté & d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, & il falut en essuyer beaucoup d'autres. Lasse enfin de me fraper & de me poursuivre, & au désespoir de ne me pas avoir tué, comme elle avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire. Elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'écraser en passant pour m'enfuir. Tout chien que j'étois je me doutai de son pernicieux dessein, & comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon tems en observant sa contenance & ses mouvemens, que je trompai sa vigilan-

cc,

ce, & que je passai assez vite pour me sauver la vie & éluder sa méchanceté; & j'en fus quitte pour avoir eu le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier & aboyer en courant le long de la rue, ce qui fit que quelques chiens du voisinage se jettèrent sur moi & me donnèrent des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites j'entrai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues, & de pieds de mouton cuit, où je me sauvai.

Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion, en chassant les chiens qui me poursuivoient, & qui vouloient pénétrer jusques dans sa maison. Pour moi, mon premier soin fût de me fourer dans un coin où je me dérobai à leur vue. Je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'

asile & la protection que j'avois espéré. C'étoit un de ces superstitieux à outrance, qui sous prétexte que les chiens sont immondes, ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit, quand par hazard un chien les a touché en passant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chasse se furent retirés, il fit tout ce qu'il put à plusieurs fois pour me chasser dès le même jour; mais j'étois caché & hors de ses atteintes. Ainsi je passai la nuit dans sa boutique malgré lui, & j'avois besoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer votre Majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariser les tristes réflexions que je fis alors sur ma métamorphose; je lui ferai seulement remarquer que le
len-

lendemain, mon hôte étant parti avant le jour pour faire ses emplettes, il revint chargé de têtes, de langues & de pieds de mouton, & qu'après avoir ouvert sa boutique, & pendant qu'il étaloit sa marchandise, je sortis de mon coin & je m'en allois. Je vis alors plusieurs chiens du voisinage attirés par l'odeur de ces viandes, assemblés à la porte de la boutique de mon hôte, attendant qu'il leur jettât quelque chose; je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

Mon hôte autant qu'il me le parût, par la considération que je n'avois pas mangé depuis que je m'étois sauvé chez lui, me distingua, en me jettant des morceaux plus gros & plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eût achevé ses libéralités, je voulus rentrer dans sa boutique en le regardant & en remuant la queue d'une

292 *Les mille & une Nuit,*
manière qui pouvoit lui marquer
que je le supliois de me faire en-
core cette faveur ; mais il fût in-
flexible, & ils s'oposa à mon des-
sein le bâton à la main & d'un air
si impitoiable, que je fus con-
traint de m'éloigner.

A quelques maisons plus loin je
m'arretai devant la boutique d'un
boulangier, qui tout le contraire
du vendeur de têtes de mouton,
que la mélancolie devoroit, me
parût un homme gai & de bonne
humeur, & qui l'étoit en éfet. Il
déjeûnoit alors, & quoique je ne
lui eusse donné aucune marque d'
avoir besoin de manger, il ne lais-
sa pas néanmoins de me jeter un
morceau de pain. Avant que de
me jeter dessus avec avidité,
comme font les autres chiens, je
le regardai avec un signe de tête
& un mouvement de queue pour
lui témoigner ma reconnoissan-
ce. Il me fût bon gré de cette
espé-

espèce de civilité, & il en souïrit. Je n'avois pas besoin de manger, cependant pour lui faire plaisir je pris le morceau de pain & je le mangeai assez lentement pour lui faire connoître que je le faisois par honneur. Il remarqua tout cela, & voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis & tourné du côté de la rue pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandois autre chose que sa protection.

Il me l'acorda; & même il me fit des caresses qui me donnèrent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais; au contraire il me montra un endroit où je pouvois me placer sans lui être incommode, & je me mis en possession de la place que je conservai tout le tems que je demeurai chez lui.

J'y fûs toujourns fort bien traité, & il ne déjeûnoit, dînoit & soupoit pas, que je n'eusse ma part à suffisance. De mon côté j'avois pour lui tout l'attachement & toute la fidelité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoissance.

Mes yeux étoient toujourns attachés sur lui, il ne faisoit pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. Je faisois la même chose quand le tems lui permettoit de faire quelque voyage dans la ville pour ses affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois aperçu que mon attention lui plaisoit, & que souvent quand il avoit dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en apercevoir, il m'apelloit par le nom de rougeau qu'il m'avoit donné.

A ce nom je m'élançois aussitôt de ma place dans la rue ; je sautois, je faisois des gambades, & des courses devant la porte. Je

ne cellois toutes ces caresses que quand il étoit sorti , & alors je l'acompagnois fort exactement en le suivant ou en courant devant, & en le regardant de tems en tems pour lui marquer ma joie.

Il y avoit déjà du temps que j'étois dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger qui s'aperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refusa de la reprendre, & prétendit que la pièce étoit bonne. Mon hôte soutint le contraire, & dans la contestation, la pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Vien ça, rougeau, dit-il aussitôt en m'apellant. A sa voix je saurai

légèrement sur le comptoir, & le boulanger en jettant devant moi les pièces d'argent : voi , ajouta-t'il ; n'y a-t'il pas là une pièce fausse ? Je regardois toutes ces pièces, & en mettant la patte sur la fausse, je la separai des autres, en regardant mon maître comme pour la lui montrer.

Le boulanger qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par manière d'acquit & pour se divertir, fût extrêmement surpris de voir que j'avois si bien rencontré sans hésiter. La femme convaincue de la fausseté de sa pièce, n'eut rien à dire, & fût obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître apella ses voisins, & il leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'étoit passé.

Les voisins en voulurent avoir l'expérience, & de toutes les pièces

ces fausses qu'ils me montrèrent, mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y eut pas une sur laquelle je ne misse la patte, & que je ne séparasse d'avec les bonnes.

La femme de son côté ne manqua pas de raconter à toutes les personnes de sa connoissance qu'elle rencontra dans son chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnoye, se répandit en peu de tems non seulement dans le voisinage, mais même dans tout le quartier, & insensiblement dans toute la ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée. Il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître, & leur faire voir ce que je savois faire. C'étoit un atrait pour tout le monde, & l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habile-

té. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques qu'à peine pouvoit-il suffire à les conten-
ter. Cela dura longtems, & mon
maître ne put s'empêcher d'a-
vouer à ses voisins & à ses amis,
que je lui valois un trésor.

Mon petit savoir faire ne man-
qua pas de lui attirer des jaloux.
On dressa des embuches pour m'
enlever, & il étoit obligé de me
garder à vuë. Un jour une femme
attirée par cette nouveauté vint
acheter du pain comme les au-
tres. Ma place ordinaire étoit a-
lors sur le comptoir; elle y jetta
six pièces d'argent devant moi,
parmi lesquelles il y en avoit une
fausse. Je la débrouillai d'avec les
autres, & en mettant la patte sur
la pièce fausse, je la regardai com-
me pour lui demander si celle là
ne l'étoit pas.

Oui, me dit cette femme en
me regardant de même, c'est la
fausse,

fausse, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-tems à me regarder & à me considérer avec admiration pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venu acheter, & quand elle voulut se retirer elle me fit signe de la suivre à l'insçu du boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attachement avec lequel cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque chose de mon infortune, & de l'état malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laissai pourtant s'en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle se retourna, & voyant que je ne faisois que la regarder sans branler de ma place, elle me

300 *Les mille & une Nuit*,
fit encore signe de la suivre.

Alors sans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger étoit occupé à nettoyer son four pour une cuisson, & qu'il ne prenoit pas garde à moi, je sautai du comptoir à terre, & je suivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuse.

Après avoir fait quelque chemin elle arriva à sa maison; elle en ouvrit la porte, & quand elle fut entrée, en tenant la porte ouverte: entre, entre, me dit elle; tu ne te repentiras pas de m'avoir suivi. Quand je fus entré & qu'elle eut refermé la porte, elle me mena dans sa chambre où je vis une jeune demoiselle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile & expérimentée dans l'art magique comme je le connus bientôt.

Ma fille, lui dit la mère; je vous
ame-

amene le chien fameux du boulanger, qui fait si bien distinguer la fausse monnoye d'avec la bonne. Vous savez que je vous en ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on en a publiée, & j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous ma fille? suis-je trompée dans ma conjecture? Vous ne l'êtes pas, ma mère : répondit la fille ; je vais vous le faire voir.

La demoiselle se leva, elle prit un vase plein d'eau dans lequel elle plongea la main, & en me jetant de cette eau, elle dit : *Si tu es né chien, demeure chien ; mais si tu*

302 *Les mille & une Nuits* ,
es né homme , reprends la forme d'
homme par la vertu de cette eau. A l'
instant l'enchantement fut rom-
pu ; je perdis la figure de chien,
& je me vis homme comme au-
paravant.

Penetré de la grandeur d'un si grand bienfait , je me jettai aux pieds de la demoiselle , & après lui avoir baisé le bas de la robe : Ma chère libératrice , lui dis je ; Je sens si vivement l'excès de votre bonté , qui n'a pas d'égale envers un inconnu tel que je le suis , que je vous supplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnoissance : ou plutôt , disposés de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre. Je ne suis plus à moi , je suis à vous. Et afin que vous connoissiez celui que vous vous êtes acquis , je vous dirai mon histoire en peu de mots.

Alors,

Alors , après lui avoir dit qui j'étois , je lui fis le recit de mon mariage avec Amine , de ma complaisance , & de ma patience à supporter son humeur & ses manières toutes extraordinaires , & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable : je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman , me dit la fille , ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez. La seule connoissance d'avoir fait plaisir à un honnêt-homme comme vous , me tient lieu de toute reconnoissance. Parlons d'Amine votre femme ; je l'ai connue avant votre mariage , & comme je savois qu'elle étoit magicienne , elle n'ignoroit pas aussi que j'avois quelque connoissance du même art , puisque nous avions
pris

304 *Les mille & une Nuit*,
pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain; mais comme nos humeurs ne s'accordoient pas, j'avois un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec elle, en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir, que par la même raison elle évitoit de son côté d'en avoir avec moi: je ne suis donc pas surpris de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde; ce que je viens de faire pour vous ne suffit pas: je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez que d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclu si méchamment de la société des hommes. Il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite en rentrant chez vous, pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, & je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous.

vous avec ma mère , je vais revenir.

Ma libératrice entra dans un cabinet, & pendant qu'elle y resta j'eus le tems de témoigner encore une fois à la mère , combien je lui étois obligé aussi bien qu'à sa fille : Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine ; mais elle en fait un si bon usage que vous seriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait, & qu'elle fait presque chaque jour par le moyen de la connoissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissé faire, & que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirois pas si je m'apercevois qu'elle en abusât en la moindre chose.

La mère avoit commencé de me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand la fille rentra avec
une

306 *Les mille & une Nuit,*
une petite bouteille à la main.
Sidi Nouman, me dit-elle, mes
livres que je viens de consulter
m'apprennent qu'Amine n'est pas
chez vous à l'heure qu'il est; mais
qu'elle doit y revenir incessam-
ment. Ils m'apprennent aussi que
la dissimulée fait semblant devant
vos domestiques, d'être dans une
grande inquiétude de votre ab-
sence, & elle leur a fait accroire
qu'en dinant avec vous, vous
vous étiez souvenu d'une affaire,
qui vous avoit obligé de sortir
sans dire; qu'en sortant vous
aviez laissé la porte ouverte, &
qu'un chien étoit entré, & étoit
venu jusque dans la salle où elle
se devoit de dîner, & qu'elle l'a-
voit chassé à grands coups de bâ-
ton.

Retournez donc à votre mai-
son sans perdre de tems avec la
petite bouteille que voici, & que
je vous mets entre les mains.
Quand

Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre ; elle ne vous fera pas attendre long-tems. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour & présentez vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir contre son atente, elle tournera le dos pour prendre la fuite. Alors jetez sur elle l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête, & en la jettant, prononcez hardiment ces paroles : *Reçois le châtiment de ta méchanceté.* Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas ; comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle & de sa mère, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, & une protestation sincère que je me souviendrois éternellement de

308 *Les mille & une Nuit,*
de l'obligation que je leur avois,
& je retournai chez moi.

Les choses se passèrent comme
la jeune magicienne me l'avoit
prédict. Amine ne fut pas long-
tems à rentrer. Comme elle s'a-
vançoit, je me présentai à elle
l'eau dans la main, prêt à la lui
jetter. Elle fit un grand cri, &
comme elle se fût retournée pour
regagner la porte, je lui jettai
l'eau en prononçant les paroles
que la jeune magicienne m'avoit
enseignées, & aussi-tôt elle fut
changée en cavale, & c'est celle
que votre Majesté vit hier.

A l'instant & dans la surprise
où elle étoit, je la saisis au crin,
& malgré sa résistance je la tirai
dans mon écurie. Je lui passai un
licou; & après l'avoir ataché, en
lui reprochant son crime & sa
méchanceté, je la châtai à grands
coups de fouet si long-tems que
la lassitude enân, m'obligea de
ces-

cesser ; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châ-timent.

Commandeur des croians, a-jouta Sidi Nouman, en achevant son histoire ; j'ose esperer que votre Majesté ne désapprouvera pas ma conduite , & qu'elle trouvera qu'une femme si méchante & si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le Calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : votre histoire est singulière , lui dit-il, & la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi je ne condamne pas absolument le châ-timent que tu lui en as fait sentir jusqu'à présent. Mais je veux que tu considères, combien son suplice est grand d'être réduite au rang des bêtes, & je souhaite que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adres-

316 *Les mille & une Nuits*,
adresser à la jeune magicienne,
qui l'a fait métamorphoser de la
sorte pour faire cesser l'enchan-
tement, si l'opiniâtreté, & la du-
reté incorrigible des magiciens
& des magiciennes qui abusent
de leur art, ne m'étoient connues,
& que je ne craignisse de sa part
contre toi un effet de sa vengean-
ce plus cruel que le premier.

Le Calife naturellement doux
& plein de compassion envers
ceux qui souffrent même selon
leurs mérites, après avoir déclai-
ré sa volonté à Sidi Nouman, s'
adressa au troisième que le grand
Visir Giafar avoit fait venir: Co-
gia Hassan, lui dit-il, en passant
hier devant ton hôtel, il me pa-
rut si magnifique que j'eus la cu-
riosité de savoir à qui il aparte-
noit. J'appris que tu l'avois fait
bâtir après avoir fait profession
d'un métier qui te produisoit à
peine de quoi vivre. On m'a dit
aussi

aussi que tu ne te méconnoissois pas ; que tu faisois un bon usage des richesses que Dieu t'a données, & que tes voisins disoient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le Calife, & je suis bien persuadé que les voyes dont il a plû à la providence de te gratifier de ses dons, doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, & c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur ; mais pour que ma curiosité ne te soit pas suspecte, & que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire, je te déclare que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté.

Sur

Sur ces assurances du Calife, CogiaHassan se prosterna devant son trône, frapa de son front le tapis dont il étoit couvert, & après qu'il se fût relevé: Commandeur des croians, dit-il, tout autre que moi, qui ne se seroit pas senti la conscience aussi pure & aussi nette que je me la sens, auroit pû être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de votre Majesté; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect & de vénération, & que je n'ai rien commis contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les loix qui ait pû m'atirer son indignation, la seule chose qui m'a fait de la peine, est la juste crainte dont j'ai été faisi de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins sur la bonté avec laquelle la renommée publique que votre Majesté reçoit & écoute le moindre de ses sujets,

je

je me suis rassuré, & je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage & la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourroit exiger de moi.

C'est Commandeur des croians ce que votre Majesté vient de me faire expérimenter, en m'acordant sa puissante protection sans savoir si je la mérite. J'espère néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment qui m'est si avantageux, quand pour satisfaire à son commandement je lui aurai fait le recit de mes aventures.

Après ce petit compliment pour se concilier la bienveillance & l'attention du Calife, & après avoir pendant quelques momens rapellé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Cogia Hassan reprit la parole en ces termes :



HISTOIRE

de Cogia Hassan Alhabbal.


Commandeur des croians, dit-il, pour mieux faire entendre à votre Majesté par quelles voyes je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad qui vivent encore & qui peuvent rendre témoignage de la vérité, auxquels j'en suis redevable après Dieu, le premier auteur de tout bien & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de bien & de grandes richesses, pour vivre

hiers

hors de la dépendance de qui que ce soit.

Saad est d'un autre sentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richesses, autant qu'elles sont nécessaires à la vie ; mais il soutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes sans d'autre attache aux biens du monde que par rapport aux besoins qu'ils peuvent en avoir, & que pour en faire des libéralités selon leur pouvoir. Saad est de ce nombre, & il vit très heureux & très content dans l'état où il se trouve. Quoique Saadi, pour ainsi dire, soit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins est très sincère, & le plus riche ne s'estime pas plus que l'autre. Ils n'ont jamais eu de contestation que sur ce seul point : en toute autre chose leur union a toujours été très uniforme.

Un jour dans leur entretien à

316 *Les mille & une Nuit*,
peu près sur la même matière,
comme je l'ai appris d'eux mê-
mes, Saadi prétendoit que les
pauvres n'étoient pauvres, que
par ce qu'ils étoient nés dans la
pauvreté, ou que nés avec des ri-
chesses ils les avoient perdues, ou
par débauche, ou par quelque u-
ne des fatalités imprévues qui ne
sont pas extraordinaires. Mon o-
pinion, disoit-il, est que ces pau-
vres ne le sont, que parce qu'ils ne
peuvent parvenir à amasser une
somme d'argent assez grosse pour
se tirer de la misère, en emplo-
yant leur industrie à la faire va-
loir : & mon sentiment est que s'
ils venoient à ce point, & qu'ils
fissent un usage convenable de
cette somme, ils ne deviendroient
pas seulement riches, mais même
très opulens avec le tems.

Saad ne convint pas de la pro-
position de Saadi. Le moyen que
vous proposez, reprit-il, pour
fai-

faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas aussi certain que vous le croyez. Ce que vous en pensez est fort équivoque, & je pourrois appuyer mon sentiment contre le votre de plusieurs bonnes raisons qui nous mèneraient trop loin. Je crois au moins avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen, qu'avec une somme d'argent. On fait souvent par un hazard une fortune plus grande & plus surprenante qu'avec une somme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement & quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous en persistant à soutenir mon opinion contre la votre. Je veux en faire l'expérience pour

318 *Les mille & une Nuit,*
vous en convaincre, en donnant
par exemple en pur don, une somme
me telle que je me l'imagine, à
un de ces artisans pauvres de père
en fils, qui vivent au jour
la journée & qui meurent aussi
gueux que quand ils sont nés. Si
je ne réussis pas nous verrons si
vous réussirez mieux de la manière
que vous l'entendez.

Quelques jours après cette con-
versation il arriva que les deux a-
mis en se promenant, passèrent
par le quartier où je travaillois
de mon métier de cordier que j'
avois appris de mon père, & qu'il
avoit appris lui-même de mon a-
yeul, & ce dernier de nos ancê-
tres. A voir mon équipage & mon
habillement ils n'eurent pas de
peine à juger de ma pauvreté.

Saad qui se souvint de l'enga-
gement de Saadi, lui dit, si vous
n'avez pas oublié à quoi vous
vous êtes engagé avec moi : voi-
la

là un homme, ajouta-t'il en me désignant, qu'il y a longtems que je vois faisant le métier de cordier & toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de votre libéralité, & tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour.

Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, & je n'atendois que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble, & que vous en fussiez témoin. Abordons-le, & sachons si véritablement il en a besoin.

Les deux amis vinrent à moi, & comme je vis qu'ils vouloient me parler, je cessai mon travail. Ils me donnèrent l'un & l'autre le salut ordinaire du souhait de paix, & Saadi en prenant la parole, me demanda comment je m'apellois.

Je leur rendis le même salut,

& pour répondre à la demande de Saadi, Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan, & à cause de ma profession, je suis connu communément, sous le nom de Hassan Alhabbal.

Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier si ingrat qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le votre ne vous fasse gagner de quoi vivre à votre aise, & même je m'étonne que depuis le tems que vous l'exercez, vous n'avez pas fait quelque épargne, & que vous n'avez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous même que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, & pour vous mettre insensiblement plus au large.

Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, & que je ne prenne pas le chemin que vous di-

dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir moi & ma famille de pain & de quelque légumes. J'ai une femme & cinq enfans, dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose : il faut les entretenir & les habiller, & dans un ménage si petit qu'il soit il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer. Quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages. Sans cela il ne me seroit pas possible de fournir à la dépense de ma maison.

Jugez Seigneur, ajoutai-je, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large moi & ma famille. Il nous

322 *Les mille & une Nuit*,
suffit que nous soyons contents du
peu que Dieu nous donne, & qu'
il nous ôte la connoissance & le
désir de ce qui nous manque.
Mais nous ne trouvons pas que
rien nous manque, quand nous
avons pour vivre ce que nous a-
vons acoutumé d'avoir, & que
nous ne sommes pas dans la né-
cessité d'en demander à personne.

Quand j'eus fait tout ce détail
à Saadi: Hassan, me dit-il, je ne
suis plus dans l'étonnement où
j'étois, & je comprends toutes les
raisons qui vous obligent à vous
contenter de l'état où vous vous
trouvez. Mais si je vous faisois
présent d'une bourse de deux
cent pièces d'or, n'en feriez vous
pas un bon usage, & ne croyez
vous pas qu'avec cette somme
vous deviendriez bientôt au
moins aussi riche que les princi-
paux de votre profession.

Seigneur, repris-je, vous me
pa-

paraissez un si honnêt-homme que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, & que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffiroit, non seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession; mais même pour le devenir en peu de tems plus moi seul, qu'ils ne le font tous ensemble dans cette ville de Bagdad, aussi grande & aussi peuplée qu'elle est.

Le généreux Saadi me fit voir sur le champ qu'il m'avoit parlé sérieusement. Il tira la bourse de son sein, & en me la mettant entre les mains : Prenez dit il; voilà la bourse, vous y trouverez les deux cent pièces d'or bien comptées. Je prie Dieu qu'il y donne sa bénédiction, & qu'il vous fasse la grace d'en faire le bon usage que

je souhaite, & croyez que mon ami Saad, que voici & moi, nous aurons un très-grand plaisir quand nous apprendrons qu'elles vous auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourse, & que je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joye si grand, & je fus si fort pénétré de reconnoissance, que la parole me manqua, & qu'il ne me fut pas possible d'en donner autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main & lui prendre le bord de sa robe pour la baiser; mais il la retira en s'éloignant, & ils continuèrent leur chemin, lui & son ami.

En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première pensée qui me vint fut d'aviser où je mettrois la bourse pour être en sûreté. Je n'avois dans ma pe-
ti-

tite & pauvre maison ni coffre ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne seroit pas découverte si je l'y cachois.

J'étois acôûtumé comme tous les pauvres gens de ma sorte, de cacher le peu de monnoie que j'avois dans les plis de mon turban. Je quitai donc mon ouvrage, & je rentrai chez moi sous prétexte de le racommoder. Je pris si bien mes précautions, que sans que ma femme & mes enfans s'en aperçussent, je tirai dix pieces d'or de la bourse que je mis à part pour les dépenses les plus pressées, & j'envelopai le reste dans les plis de la toile qui entouroit mon bonnet.

La principale dépense que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y avoit longtemps qu'on n'avoit vû de viande dans ma famille, j'allai à la bou-

cherie , & j'en achetai pour le
soupé.

En m'en retournant je tenois ma
viande à la main , lorsqu'un milan
afamé, sans que je pusse me défen-
dre , fondit dessus & me l'eut ara-
chée de la main , si je n'eusse tenu
ferme contre lui. Mais hélas, j'au-
rois bien mieux fait de la lui lâc-
her pour ne pas perdre ma bour-
se. Plus il trouvoit en moi de rési-
stance , plus il s'opiniâtroit à la
vouloir avoir. Il me traînoit de
côté & d'autre , pendant qu'il se
soutenoit en l'air sans quitter prise,
mais il arriva malheureusement
que dans les efforts que je faisois
mon turban tomba par terre.

Aussitôt le milan lâcha prise , &
se jeta sur mon turban avant que
j'eusse eu le tems de le ramasser ,
& l'enleva. Je poussai des cris si
perçans, que les hommes, les fem-
mes & les enfans du voisinage en
furent éfrayés, & joignirent leurs
CRIS

cris aux miens , pour tâcher de faire quitter prise au milan.

On reussit souvent par ce moyen à forcer ces oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé. Mais nos cris n'épouvantèrent pas celui-ci ; il emporta mon turban si loin que nous le perdimes de vue avant qu'il l'eut lâché. Ainsi il eut été inutile de me donner la peine & la fatigue de courir après pour le recouvrer.

Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en acheter un autre , ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avois tirées de la bourse. J'en avois déjà dépensé pour l'achat du chanvre , & ce qui me restoit , ne suffisoit pas pour me donner lieu de remplir les belles espérances que j'avois conçues.

Ce qui me fit le plus de peine , fut

fut le peu de satisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir si mal placé sa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme incroyable & par conséquent comme une vaine excuse.

Tant que dura le peu des dix pièces d'or qui me restoit, nous nous en ressentîmes ma petite famille & moi; mais je retombai bientôt dans le même état & dans la même impuissance de me tirer hors de misère qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu, disois-je; a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le tems que je m'y atendois le moins. Il me l'a ôté presque dans le même tems, parcequ'il lui a plu ainsi, & qu'il étoit à lui. Qu'il en soit loué, comme je l'ai loué des bienfaits dont il m'avoit favorisé: je me soumets à sa volonté.

J'étois dans ces sentimens pendant

dant que ma femme , à qui je n'avois pû m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, & par quel endroit elle m'étoit venue, étoit inconsolable. Il m'étoit échappé aussi dans le trouble où j'étois de dire à mes voisins, qu'en perdant mon turban je perdois une bourse de cent quatre-vingt dix pièces d'or. Mais comme ma pauvreté leur étoit connue, & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, & les enfans plus qu'eux.

Il y avoit environ six mois que le milan m'avoit causé le malheur que je viens de raconter à votre Majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurois. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi: nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal:

bal: passons y & voyons si les deux cent pièces d'or que vous lui avez données ont contribué quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vû.

Je le veux bien, reprit Saadi; il y a quelques jours que je pensois à lui, en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en lui, & je m'atens que nous aurons de la peine à le reconnoitre.

Les deux amis s'étoient déjà détournés, & ils entroient dans la rue, quand Saadi parloit encore. Saad qui m'aperçut de loin le premier, dit à son ami; il me semble que vous prenez gain de cause trop tôt. Je vois Hassan Alhabbal; mais il ne me paroît aucun changement en sa personne; il est aussi
mal

mal habillé qu'il l'étoit lorsque nous lui avons parlé ensemble. La différence que j'y vois, c'est que son turban est un peu moins mal propre; voyez vous-même si je me trompe.

En aprochant, Saadi qui m'avoit aperçu aussi, vit bien que Saad avoit raison, & il ne savoit sur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma personne. Il en fut même si fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le salut ordinaire: Eh bien Hassan, me dit-il nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vû. Elles ont pris sans doute un meilleur train; les deux cent pièces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs, repris-je, en m'adressant à tous les deux; J'ai une grande mortification d'avoir à vous
apren-

apprendre, que vos souhaits, vos vœux, & vos espérances, aussi bien que les miennes, n'ont pas eu le succès que vous aviez lieu d'attendre & que je m'étois promis à moi même. Vous aurez de la peine à ajoûter foi à l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée. Je vous assure néanmoins en homme d'honneur, & vous devez me croire que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre. Alors je leur racontai mon aventure avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur de l'exposer à votre Majesté.

Saadi rejetta mon discours bien loin: Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi & vous voulez me tromper; ce que vous me dites est une chose incroyable. Les milans n'en veulent point aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez
fait

fait comme tous les gens de votre forte ont coûtume de faire : S'ils font un gain extraordinaire , ou que quelque bonne fortune qu'ils n'atendoient pas leur arrive , ils abandonnent leur travail, ils se divertissent , ils se regalent , ils font bonne chère tant que l'argent dure , & dès qu'ils ont tout mangé , ils se retrouvent dans la même nécessité & dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère que parce que vous le méritez , & que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je, je souffre tous ces reproches, & je suis prêt d'en souffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire, mais je les souffre avec d'autant plus de patience que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne qui

334 *Les mille & une Nuit,*
qui ne vous en rende témoignage.
Informez-vous en vous-même,
vous trouverez que je ne vous en
impose pas. J'avoue que je n'a-
vois pas entendu dire, que des
milans eussent enlevé des tur-
bans; mais la chose m'est arrivée,
comme une infinité d'autres qui
ne sont jamais arrivées & qui ce-
pendant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il racon-
ta à Saadi tant d'autres histoires
des milans, non moins surpréna-
tes dont quelques-unes ne lui é-
toient pas inconnues, qu'à la fin
il tira sa bourse de son sein, m'ⁿ
en compta deux cent pieces d'or
dans la main, que je mis dans
mon sein, faute de bourse, à me-
sure qu'il les comptoit.

Quand Saadi eut achevé de me
compter cette somme : Haffan,
me dit-il, je veux bien vous faire
encore présent de ces deux cent
pieces d'or. Mais prenez garde de
les

les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, & de faire en sorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devoient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obligation que je lui avois de cette seconde grace, étoit d'autant plus grande que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé, & que je n'oublierois rien pour profiter de son bon conseil. Je voulois poursuivre; mais il ne m'en donna pas le tems. Il me quitta, & il continua sa promenade avec son ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ: je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne se trouvoient pas alors. Je mis à part dix pieces d'or des deux cent, & j'envelopai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agissoit de cacher

336 *Les mille & une Nuit*, ⁴³²⁵⁴⁶⁵
cher ce linge dans un lieu de sûre-
té. Après y avoir bien songé, je
m'avisai de le mettre au fond d'
un grand vase de terre plein de
son, qui étoit dans un coin où je
m'imaginai bien que ma femme
ni mes enfans n'iroient pas le cher-
cher. Ma femme revint peu de
tems après, & comme il ne me re-
stoit que très-peu de chanvre,
sans lui parler des deux amis je lui
dis que j'allois en acheter.

Fin du dixième Tome.

